3763

Palat. XXXVI. 46

Digitized by Google

584318

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME QUINZIÈME.

Bibliotheca Palatina Napoli

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel, N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

THÉATRE

DE

M. MARMONTEL.

TOME PREMIER.

M. DCC. LXXXVII.

OUVRAGES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

ÉPITRE A M. DE VOLTAIRE.	Page	1
VERS A Mlle CLAIRON.		7
DENIS LE TYRAN, Tragédie.		11
ARISTOMÈNE, Tragédie.		93
CLÉOPATRE, Tragédie.		177
LES HÉRACLIDES, Tragédie.		263
NUMITOR, Tragédie.		337
DIDON, Opéra.		429

PRÉFACE.

PRÉFACE.

DES cinq Tragédies dont ce volume eſt compoſé, les deux premières eurent tout le ſuccès que peuvent obtenir les eſſais d'un jeune homme qu'on ſe plaît à encourager. Je n'ai pas laiſſé de les revoir avec une attention ſérieuſe.

La troiſième fut, comme de raiſon, jugée avec moins d'indulgence ; & ſans refuſer des applaudiſſemens à ce que l'on en croyoit digne, on perſiſta dans l'opinion, dès long-tems établie, que le ſujet n'étoit pas théâtral. De mon côté je m'obſtinai à croire que c'étoit moi qui avois manqué de force, & non pas mon ſujet. Je l'ai retravaillé depuis; & la prévention n'eſt pas détruite. Cependant, s'il faut que je l'avoue, je ne ſuis pas encore déſabuſé ; car les caractères d'Antoine & de Cléopatre, comme l'hiſtoire m'a permis de les peindre, me ſemblent tels que la tragédie les demande, c'eſt-à-dire, marqués par des traits énergiques, mêlés de vices & de

vertus, avec un fond de bonté naturelle; & tous les deux victimes d'une paſſion violente & funeſte, dont le fond n'a rien d'odieux. J'en dirai davantage dans la Préface de cette pièce.

La quatrième eut un ſort malheureux & aſſez ſingulier, mais dont rien ne m'excuſe; car elle étoit négligemment écrite. Et cependant, malgré la foibleſſe du ſtyle, j'ai lieu de croire qu'Euripide, que j'avois imité, m'auroit pu ſoutenir, ſans le malheur qui m'arriva.

Il eſt bien vrai que mes ennemis (car j'en avois dès-lors) n'avoient pas manqué de publier d'avance que le ſujet de la pièce nouvelle étoit le même que celui de l'Iphigénie en Aulide, & que j'avois la préſomption de vouloir jouter contre Racine: eſpèce de ſottiſe qu'il eſt aſſez d'uſage de prêter aux jeunes auteurs. Mais ſi le ſujet de l'Iphigénie & celui des Héraclides avoient été le même, pourquoi donc Euripide auroit-il traité l'un & l'autre? Le fait d'ailleurs eût bien prouvé que ces deux fables ne ſe reſſembloient pas. Iphigénie eſt livrée à Calchas par la volonté de ſon père, pour obtenir

les vents à la flotte des Grecs ; la fille d'Hercule ſe dévoue elle-même, à l'inſu de ſa mère, & d'un pur mouvement de magnanimité, pour ſauver le reſte de ſa famille : cette ſeule différence, d'un ſacrifice commandé, & d'un dévouement volontaire, donnoit lieu à des ſituations & ſuppoſoit des caractères qui ne devoient avoir rien de commun. Un reproche auſſi mal fondé n'eût donc pas nui au ſuccès de la pièce, ſi rien d'ailleurs ne s'y fût oppoſé.

Avec un ſujet intéreſſant, & tous les ſecours d'Euripide, j'avois produit des ſituations touchantes ; & dans le pathétique, la foibleſſe du ſtyle, quand il eſt naturel, ſe laiſſe à peine appercevoir. La pièce, aux répétitions, promettoit du ſuccès. On y verſoit beaucoup de larmes. Deux grandes Actrices jouoient les rôles de Déjanire & de ſa fille, avec un enſemble, un accord, une vérité, un pathétique enfin qui ne laiſſoit pas reſpirer. A la dernière de ces répétitions, il y eut un moment où Mlle Duménil porta l'expreſſion de la tendreſſe & de la douleur à un tel point, que Mlle Clairon, qui étoit en ſcène avec elle, ſe ſentant étouffée, lui

dit : *Si vous jouez demain comme aujourd'hui, je ne vous répondrai que par des ſanglots.*

Le lendemain, le premier acte fut joué comme la veille, & fut très-applaudi. Déjanire, implorant l'appui de Démophon pour ſes enfans, déchira tous les cœurs. Mais dans l'intervalle de cet acte au ſecond, un accident auſſi imprévu qu'involontaire, & que je crois devoir m'abſtenir d'expliquer, fit que, dans tout le reſte, l'action fut déconcertée, l'illuſion détruite, le pathétique & l'intérêt anéantis, & toutes ces belles eſpérances de ſuccès miſérablement renverſées.

Le bruit une fois répandu que la pièce étoit tombée, mes deux grandes Actrices firent de vains efforts pour la relever de ſa chûte : le peu de monde qu'il y avoit, s'en retournoit très-attendri ; mais la foule n'y revint pas. C'étoit ma faute, je l'ai dit ; car ſi, comptant moins ſur l'effet des ſituations, j'avois tâché, comme j'ai fait depuis, d'ajouter l'éloquence des paſſions au pathétique de l'action même, mes propres forces m'auroient ſauvé. Mon exemple doit avertir les jeunes gens du danger de la négligence ; & une autre circonſtance de

mon malheur peut leur apprendre encore à ſe tenir en garde contre les ſéductions qu'on préſente à leur vanité.

Un homme à qui ſon goût pour les lettres & pour les arts donnoit alors quelque célébrité, M. de la Poplinière, s'étoit pris pour moi d'une amitié qui lui faiſoit illuſion & qui m'en faiſoit à moi-même. Il avoit aſſiſté à cette dernière répétition des Héraclides, où tout le monde étoit en pleurs. Il avoit entendu toutes les voix répondre du ſuccès pour le lendemain; il le crut infaillible. Je paſſois la belle ſaiſon à ſa maiſon de campagne; & il ſe faiſoit une joie de m'y ramener triomphant. Il imagina, pour célébrer ma gloire, une fête où les habitans des villages voiſins viendroient me préſenter des lauriers & des fleurs, & me féliciter par des chants de louange. La compagnie la plus brillante avoit été invitée à cette fête; & pour comble d'humiliation, tous les Miniſtres étrangers en étoient.

J'arrive accablé de ma douleur, & croyant venir la répandre dans un aſyle ſolitaire. Je me trouve entouré d'un monde épouvantable; & tout-à-coup (ſoit que mon ami,

auſſi troublé que moi, n'eût pas eu la penſée, ou ſoit qu'il n'eût pas eu le tems de contremander cette ſcène), je vois venir à moi une troupe de bergers & de bergères qui chantent mon triomphe, & dont la Coriphée me préſente une couronne de laurier. Je n'ai pas beſoin de vouloir exprimer quelle fut ma confuſion : on ſe l'imagine ſans peine. Heureuſement je donnois la main à Mlle Clairon, qui croyoit venir s'affliger avec moi, & dont la gloire n'étoit pas obſcurcie par ma diſgrace, car à travers le tumulte d'une repréſentation orageuſe, elle s'étoit fait applaudir toutes les fois qu'elle avoit parlé. Je reçus donc, avec une humilité qui n'étoit pas feinte, la couronne que l'on m'offroit, & je la mis ſur la tête de mon incomparable Actrice. Le ſérieux de mon hommage remédia au ridicule qui naiſſoit naturellement du contraſte de cette fête avec le deuil où j'étois plongé ; & l'on ne ſongea plus qu'à me conſoler par des eſpérances flatteuſes. Je n'ai jamais oublié ce moment ; & je conſeille aux jeunes Poëtes, dans les illuſions qui peuvent les ſéduire, de s'en ſouvenir comme moi.

La cinquième de ces Tragédies n'a point ſubi l'épreuve de la publicité. Elle a été lue aux Comédiens; ils l'ont reçue favorablement; & lorſque ſon tour eſt venu d'être miſe au Théâtre, ils me l'ont demandée. Des circonſtances particulières m'ont empêché de la donner. Le tems conſidérable qui maintenant s'écoule de la réception à la repréſentation d'une pièce, change ſouvent tous les rapports entre l'action & les Acteurs.

Ce fut d'abord par une révolution de cette eſpèce, mais accidentelle & ſoudaine, que mes premières Tragédies, après leur plein ſuccès, ne parurent plus au Théâtre. Deux de mes Acteurs, s'étant pris de querelle, ſe battirent. L'un fut tué, l'autre prit la fuite. Mes rôles reſtèrent vacans; & lorſqu'un Acteur, qui depuis a été ſi ſublime, vint occuper la ſcène, le malheur que j'eus de parler, dans l'article *Déclamation* de l'Encyclopédie, des défauts qu'il avoit alors, m'en fit un ennemi mortel (1). Mes obſervations étoient générales, mais l'application

(1) On peut voir l'origine & la cauſe de cette haine à la page 321 du ſecond volume des Élémens de Littérature.

en étoit facile. Il profita de mes avis peut-être ; il ne me les pardonna jamais. Ainſi ces Tragédies que Mlle Clairon avoit la bonté de vouloir remettre ſur la ſcène, furent conſtamment rebutées par l'Acteur dont j'avois beſoin. Ce fut un bien pour moi, puiſqu'à la faveur de cet oubli, elles ont pu attendre le tems d'un examen & d'une correction qui leur étoit ſi néceſſaire. Peut-être un jour de grands talens daigneront-ils s'en occuper & les reproduire au théâtre ; mais quoi qu'il en ſoit de cette eſpérance, qui vient peut-être encore abuſer ma vieilleſſe, elle aura ſervi à me rendre plus attentif & plus ſévère dans mes corrections, en me mettant devant les yeux le plus impoſant & le plus redoutable des juges, le Public aſſemblé.

A l'égard des poëmes lyriques qui accompagnent ces Tragédies, mon intention, en les compoſant, fut de contribuer à établir ſur nos deux théâtres une muſique dont on ne croyoit pas que notre langue fût ſuſceptible ; & ils ont rempli leur objet.

ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE.

DES amis des beaux-arts ami tendre & ſincère,
Toi, l'ame de mes vers, ô mon guide! ô mon père!
(Car ce nom t'eſt bien dû: mon cœur me l'a dicté;
Et de tes ſentimens il peint ſeul la beauté.)
Le tribut d'un talent que ta voix fit éclore,
M'acquitte auprès de toi, bien moins qu'il ne m'honore.
L'on ſaura que ſur moi tu tournas ces regards
Qui d'un feu créateur animoient tous les arts;
L'on ſaura qu'au ſortir des mains de la Nature,
Inculte, languiſſant dans une nuit obſcure,
Mais épris de tes vers, par ta gloire excité,
Je t'appelai du fond de mon obſcurité;
Que mes cris de ton cœur réveillant la tendreſſe,
Tes bras tendus vers moi reçurent ma jeuneſſe;
Qu'à penſer, à ſentir, par tes leçons inſtruit,
Dans la cour d'Apollon ſur tes pas introduit,
Adopté pour ton fils au temple de mémoire,
Sur moi tu fis tomber un rayon de ta gloire.
Que j'aime à me flatter qu'un ſi beau ſouvenir
Ira peindre ton ame aux ſiècles à venir!
Oui, de l'humanité cette touchante image
Des pleurs de nos neveux doit t'aſſurer l'hommage.

« Il n'eſt plus, diront-ils : ô deſtins ! ô regrets !
» Heureux ſon ſiècle ! heureux qui put le voir de près !
» Heureux ſur-tout l'ami qui, choiſi par l'eſtime,
» Et de ſes ſentimens dépoſitaire intime,
» Put lire dans ſon cœur & penſer d'après lui !
» Modèle des talens, il en fut donc l'appui ;
» Et la vertu, qu'il peint avec des traits de flamme ;
» Ainſi qu'en ſes écrits régna donc en ſon ame » !
Pour moi, que l'on eût vu dans la foule oublié,
Je te devrai bientôt l'honneur d'être envié.
De quelques traits de feu ſi mes vers étincellent,
Si d'un pinceau hardi les touches s'y décèlent,
Ce ſont d'heureux larcins qu'à ſon maître il a faits ;
Dira-t-on. Oui, ma gloire eſt un de tes bienfaits :
Elle m'en eſt plus chère. Eſt-il un cœur ſenſible
Pour qui ce noble aveu fût un devoir pénible ?
Oui, lorſque mon eſprit, foible & timide encor,
Oſa juſqu'au théâtre élever ſon eſſor,
C'eſt toi qui l'appelois du bout de la carrière :
Il puiſa dans ton ſein ſa force & ſa lumière ;
Et quand la même ardeur ceſſe de l'animer,
Dans ſa ſource féconde il va la rallumer.
Puiſer dans tes écrits l'ivreſſe du génie,
Y former mon oreille à ta noble harmonie,
Et dans ce labyrinthe où l'art fait ſe cacher,
Epier le ſecret de peindre & de toucher ;
C'eſt avec tes rivaux un droit que je partage.
Mais voir en liberté ton ame ſans nuage,

Epurer ma penſée au feu de ſes rayons ;
Voir broyer tes couleurs & tailler tes crayons,
Manier ces reſſorts dont le jeu nous étonne ;
Voilà le droit flatteur que l'amitié me donne.
Amitié, doux lien, digne appui des vertus,
Viens, relève les Arts ſous l'Envie abattus.
Qu'à ta voix, de ſon joug les Muſes s'affranchiſſent.
Du commerce des cœurs les eſprits s'enrichiſſent,
Et comme eux, à l'envi, l'un dans l'autre épanchés,
Mêlent, en s'uniſſant, tous leurs tréſors cachés.
Vous qui vous diſputez le ſommet du Parnaſſe,
Vous voyez les rayons qu'un verre ardent ramaſſe :
Sans chaleur, ſans éclat avant que de s'unir,
Dans leur brûlant foyer qui peut les ſoutenir?
L'airain coule, enflammé des traits de leur lumière,
Le diamant diſſous eſt réduit en pouſſière ;
Tel ſeroit ſur les cœurs, ſi vous l'aviez voulu,
De vos talens unis le pouvoir abſolu.
Et que peut contre vous le vulgaire indocile?
Vous préparez le fiel que ſur vous il diſtile.
Prêt à vous adorer, ſi vous vous reſpectiez,
Vous le verriez fléchir & tomber à vos pieds.
Pour ſon orgueil malin quels plus charmans ſpectacles,
Que les diviſions qui troublent ſes oracles?
Ainſi la Grèce impie aimoit à voir ſes Dieux,
Au gré de ſon poëte, inconſtans, vicieux,
Ceux-ci d'un raviſſeur embraſſant la querelle,
Ceux-là vengeant l'époux d'une femme infidelle,

Dans des combats honteux ſe mêler aux mortels ;
Et de leurs propres mains renverſer leurs autels.
Toi, qui dans l'ennemi que tes ſuccès aigriſſent ;
Diſtingues le talent des mœurs qui le flétriſſent ;
Toi, dont le cœur ſenſible & né pour l'amitié
Aux fureurs de l'envie oppoſe la pitié ;
Ne verrons-nous jamais, des enfans du génie,
En un tréſor commun la gloire réunie,
Et les talens, amis dans leur rivalité,
L'un l'autre ſe pouſſer vers l'immortalité ?
De cet accord heureux tu goûtas les délices ;
Tandis qu'à la vertu les deſtins plus propices,
Laiſſèrent parmi nous ce Socrate nouveau
Dont tes larmes encore arroſent le tombeau,
Ce (1) Vauvenargue enfin, qui fit voir à la terre
Un juſte dans le monde, un ſage dans la guerre,

---

(1) Il étoit né en Provence, & d'une famille diſtinguée par ſa nobleſſe. Il embraſſa d'abord le parti des armes, & ſervit quelques années capitaine dans le Régiment du Roi. Les officiers de ce Corps, heureuſement capables d'apprécier ce rare mérite, avoient conçu pour lui une ſi tendre vénération, que je lui ai entendu donner par quelques-uns d'entre eux le reſpectable nom de père.

Les fatigues de la campagne de Bohême avoient altéré la ſanté de M. de Vauvenargue, au point de le mettre hors d'état de ſervir. Alors ſon zèle pour ſa patrie tourna ſes vues du côté des négociations. Une étude aſſidue, les réflexions profondes dont il s'étoit nourri, & la prodigieuſe étendue de ſon génie, le mirent bientôt en état de ſe préſenter au miniſtère. Ses ſervices furent acceptés ; & en

Un cœur ſtoïque & tendre, & qui, maître de lui,
Inſenſible à ſes maux, ſentoit tous ceux d'autrui.
Je vous vis, l'un de l'autre admirateurs ſincères,
Confidens éclairés, & critiques ſévères,
Vous exercer dans l'art ingrat & généreux
De rendre les humains meilleurs & plus heureux.
Tendre arbriſſeau, planté ſur la rive féconde
Où ces fleuves mêloient les tréſors de leur onde,
Mon eſprit pénétré de leurs ſucs nourriſſans,
Sentoit développer ſes rejettons naiſſans;
Quand la mort.... O douleur! ô perte irréparable!
O jour funeſte au monde, & pour nous lamentable!
Le flambeau de l'eſprit, le temple des vertus,
L'exemple des amis, Vauvenargue n'eſt plus.

---

attendant le moment d'être employé, il ſe retira dans le ſein de ſa famille, pour s'y livrer paiſiblement au nouveau genre de travail qu'il venoit d'embraſſer. Ce fut-là que la petite-vérole mit le comble à ſes infirmités. Défiguré par les traces qu'elle avoit laiſſées, attaqué d'un mal de poitrine qui l'a conduit au tombeau, & preſque privé de la vue, il ſe vit obligé de remercier le miniſtère des deſſeins qu'il avoit ſur lui. Mais au milieu des douleurs, il ne put renoncer au deſir d'être utile aux hommes. L'étude de la philoſophie, c'eſt-à-dire, de l'ame, occupa ſes dernières années. Le livre de l'*Introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain* a été le fruit de cette étude, monument précieux qu'on peut appeler le triomphe de la raiſon, du génie & de la vertu, & où l'on voit que perſonne ne mérita mieux que lui cet éloge qu'il adreſſe lui-même à M. de Fénelon.

« Quelle bonté de cœur, quelle ſincériré ſe remarquent » dans tes écrits! Quel éclat de paroles & d'images! Qui

C'eſt à toi, peintre né des héros & des ſages,
C'eſt à toi de tracer aux yeux de tous les âges
L'ame de ce mortel trop peu connu du ſien.
L'éloge de ſon cœur ſera celui du tien.
Fais revivre pour moi la moitié de toi-même.
J'eus deux amis en vous: l'un d'eux reſpire & m'aime;
Seul il peut remplacer celui que j'ai perdu.
Redouble ta tendreſſe, il me ſera rendu.

» ſema jamais tant de fleurs dans un ſtyle ſi naturel, ſi mé-
» lodieux & ſi tendre? qui orna jamais la raiſon d'une ſi
» touchante parure? Ah! que de tréſors d'abondance
» dans ta riche ſimplicité! »

Un petit nombre d'amis firent toute ſa conſolation dans ſes ſouffrances. Il connoiſſoit le monde, & ne le mépriſoit point. Ami des hommes, il mettoit le vice au rang des malheurs, & la pitié tenoit dans ſon cœur la place de l'indignation & de la haine. Jamais l'Art & la Politique n'ont eu ſur les eſprits autant d'empire que lui en donnoient la bonté de ſon naturel & la douceur de ſon éloquence. Il avoit toujours raiſon, & perſonne n'en étoit humilié. L'affabilité de l'ami faiſoit aimer en lui la ſupériorité du maître.

L'indulgente vertu nous parloit par ſa bouche.

Doux, ſenſible, compatiſſant, il tenoit nos ames dans ſes mains. Une ſérénité inaltérable déroboit ſes douleurs aux yeux de l'Amitié. Pour ſoutenir l'adverſité, l'on n'avoit beſoin que de ſon exemple; & témoin de l'égalité de ſon ame, on n'oſoit être malheureux auprès de lui.

Plus il ſe vit près de ſon terme, plus il ſe hâta de mettre à profit des momens qui lui échappoient: les derniers de ſa vie ont été employés à perfectionner ſon livre; & il eſt mort avec la conſtance & les ſentimens d'un chrétien philoſophe, dans le ſein de la paix, & dans les bras de ſes amis.

VERS

A Mlle CLAIRON.

FILLE des Arts, ô toi, que la Muſe du chant
Aux vœux de Melpomène en pleurant a cédée ;
Toi, dont le ſentiment, auſſi prompt que l'idée,
Paſſe avec tant de feu du terrible au touchant ;
Heureux l'auteur naiſſant qui marche à ta lumière !
Quel éclat ſur ſon front ne répand-elle pas !
Et dans ta brillante carrière,
Qu'aiſément à la gloire on vole ſur tes pas !
La critique devient muette
Devant l'auteur que tu conduis ;
Et des cœurs, par ta voix ſéduis,
L'erreur attribue au poëte
L'émotion que tu produis.
Des Elèves de Melpomène
Ainſi ton art eſt le ſoutien :
Ainſi j'ai brillé ſur la ſcène ;
Et mon triomphe étoit le tien.
Je n'abuſerai plus d'un injuſte partage.
Mon eſſai voit le jour : le Lecteur détrompé,
Sur l'Actrice bientôt va tourner un ſuffrage
Que l'Auteur avoit uſurpé.

Ta voix d'accord avec ton ame ;
Ton front, trône de la fierté,
Tes yeux, où tout ſe peint avec des traits de flamme ;
Répandoient ſur mes vers un éclat emprunté.
Tu les vois dépouillés de la noble parure
Dont les plus durs Cenſeurs ſe laiſſoient éblouir.
Le charme eſt diſſipé. Ta gloire en eſt plus pure ;
La mienne va s'évanouir.
Que dis-je ? à tes ſuccès l'amitié m'aſſocie :
J'en partage avec toi l'éclat & les douceurs,
Heureux ſi le ſort d'Arétie
Intéreſſe ton zèle au deſtin de ſes ſœurs !
Et ne dédaigne point une Muſe timide.
Il eſt beau d'égaler cette chaleur rapide
Qui des feux de Camille a peint l'emportement ;
La vertu de Pauline & ſes tendres alarmes,
Eriphile en fureur, Alzire dans les larmes,
Ariane mourante aux pieds de ſon amant ;
Mais, crois-moi, ce ſuccès dont ton ame eſt épriſe,
S'affoiblit du tribut que l'Auteur en retient :
Dès que ſon talent te ſoutient,
Quel que ſoit ton eſſor, on le voit ſans ſurpriſe.
Qu'il eſt bien plus flatteur d'appuyer nos eſſais !
Créer eſt ton partage ; & voilà le preſtige
Qui te ſignale aux yeux du Parterre François.
Lui plaire eſt ſans doute un ſuccès,
Mais le ſéduire eſt un prodige.
Pourſuis, fais rejaillir ſur moi

La faveur d'un Public de ton art idolâtre :
Brille, enchaîne les cœurs, & ſur-tout ſouviens-toi
Que tu dois rendre un jour Lecouvreur au théâtre (1).
De tes ſeuls attraits enchanté,
Qu'un enfant de la Volupté
T'invite à voler à Cythère ;
Pour moi, de tes talens admirateur auſtère,
Je t'invite à courir à l'immortalité.

---

(1) Ce préſage s'eſt accompli ; & les admirateurs les plus paſſionnés de Mlle Lecouvreur, Voltaire lui-même à leur tête, ont avoué qu'elle étoit ſurpaſſée.

DENIS LE TYRAN,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 5 février 1748.

Digitized by Google

ACTEURS.

DENIS, Tyran de Syracuſe.
DENIS le jeune, fils du Tyran.
DION, Seigneur de la Cour.
ARÉTIE, fille de Dion.
THÉODORE, }
AMIDAS, } Députés du peuple.
PHILOXÈNE, }
DAMOCLÈS, confident de Denis le Tyran.
GARDES.

La ſcène eſt à Syracuſe, dans la ſalle du conſeil de Denis.

DENIS LE TYRAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS, *ſeul.*

AVEUGLE ambition, cruelle politique,
Invincibles attraits d'un pouvoir tyrannique,
Dans quel gouffre de maux vous m'avez entraîné!
Des pièges de la mort ſans ceſſe environné,
Mon ſommeil eſt affreux, mon réveil eſt funeſte.
Je me ſens pourſuivi par le courroux céleſte;
Et du ſang que je verſe un vengeur aſſidu
Me montre, ſur ma tête, un glaive ſuſpendu. —
Veillons, puiſqu'à mes yeux le ſommeil ſe refuſe;
Et de tant d'ennemis dont la haine m'accuſe,
Voyons ſur qui d'abord doivent tomber mes coups.
(*Il parcourt des yeux une liſte de proſcrits.*)
Ah! ſi je m'en croyois, je les proſcrirois tous.

Dion. — Depuis long-temps ſa vertu me fatigue.
Philiſte avec le peuple eſt affable & prodigue.
Théodore. — On l'entend parler avec fierté
Des loix, des droits de l'homme, & de ſa liberté.
Amidas croit encore avoir une patrie,
Et prétend la chérir avec idolatrie.
Tous rempliſſent les cœurs de leur ſouffle empeſté.
Ils ſont aimés du peuple, & j'en ſuis déteſté.
Réduit, pour ma défenſe, à de vils mercenaires,
D'un pouvoir odieux miniſtres ſanguinaires,
C'eſt dans leurs mains, ô ciel! que mon ſort eſt remis!
Quelle honte! O Tyrans! ce ſont là vos amis.

SCÈNE II.

DENIS, DAMOCLÈS.

DAMOCLÈS.

SEIGNEUR, calmez les ſoins dont votre ame eſt troublée.
Le jour luit. Du palais la garde eſt redoublée.
Mais au ſein du repos quel effroi vous pourſuit?

DENIS.

Je croyois ſous ces murs entendre quelque bruit.

DAMOCLÈS.

Non : tout paroît tranquille.

DENIS.

Hélas ! tout devroit l'être.
Mais ce peuple inſolent ne peut ſouffrir un maître.
Et pourquoi, s'il le hait, me l'a-t-il confié,
Ce pouvoir que ma gloire a trop juſtifié ?
A-t-il dû ſe flatter qu'au gré de ſon caprice,
Le ſceptre alloit tomber de ma main protectrice ?
Et quand j'ai fait périr des mutins factieux,
N'ai-je pas été juſte autant qu'ambitieux ?
On nomme cruautés des rigueurs légitimes ;
De mes reſſentimens on compte les victimes ;
Et ce qui m'a contraint de les multiplier,
On l'oublie, ou plutôt on feint de l'oublier.
Ah ! j'aurois fait un jour bénir la tyrannie,
Si ce peuple eût voulu la laiſſer impunie.
Sa haine a d'un long règne empoiſonné le fruit.

DAMOCLÈS.

A ſervir ſans ſe plaindre il eſt enfin réduit.
Votre grandeur l'accable ; & ſa haine, en ſilence,
Reſpecte dans vos mains le glaive & la balance.
Laiſſez autour de vous quelques mutins frémir.
Vos travaux ſur le trône ont dû vous affermir ;
Et parmi les grands rois placé par la victoire,
Vieilliſſez en repos dans le ſein de la gloire.

DENIS.

En repos ! Non, crois-moi, la pourpre des tyrans
Cache des cœurs rongés de ſoucis dévorans.

A Corinthe, à Samos, à Sparte, & dans Athènes,
Expoſés ſans relâche à d'implacables haines,
Mes pareils ſur le trône ont rarement vieilli.
Comme eux, de toutes parts je me vois aſſailli;
Et dans l'inquiétude où s'agite mon ame,
Je ne vois nuit & jour que le fer & la flamme:
Mon palais chancelant ſous ſes toits embraſés,
Mes pâles défenſeurs à mes yeux écraſés,
Mes amis, que la haine appelle mes complices,
Indignement livrés aux plus honteux ſupplices,
Et moi, chargé de fers, dans la fange traîné,
Expirant ſous les coups de ce peuple effréné;
Ce ſont là les objets dont l'image effrayante
A mes yeux éperdus eſt ſans ceſſe préſente.
La garde qui m'entoure & veille auprès de moi,
L'eſclave qui me ſert, m'inſpire de l'effroi.
De funeſtes beſoins à tout moment m'expoſent.
Vainement au ſommeil mes alarmes s'oppoſent;
Je ſoulage, en tremblant, & ma ſoif & ma faim,
Et je crains juſqu'à l'air qui paſſe dans mon ſein.
Les voilà ces grandeurs que j'ai tant pourſuivies;
Le voilà ce pouvoir, ce rang que tu m'envies:
Précipice funeſte, & dont l'uſurpateur
N'a jamais ſans effroi meſuré la hauteur.

DAMOCLÈS.

Gardez-vous toutefois de vouloir en deſcendre.

DENIS.

Quitter le trône avant qu'il ſoit réduit en cendre!

Ah!

Ah ! que tu connois mal un cœur ambitieux !
Je ſuis puiſſant du moins, ſi je ſuis odieux.
Le ſort d'un vil eſclave eſt au mien préférable ;
Mais avant de poſer ce fardeau qui m'accable,
Quelques fleuves de ſang qu'il fallût voir couler ;
Il n'eſt point de forfait qui me fît reculer.

DAMOCLÈS.

Jouiſſez donc, Seigneur, d'un deſtin plus paiſible.
Syracuſe eſt domptée ; & ce bras invincible
Lui ſervant de rempart contre ſes ennemis,
Dans le ſein de la paix tient les cœurs endormis.

DENIS.

C'eſt du ſein de la paix que naiſſent mes alarmes :
Je ne puis repoſer qu'à l'ombre de mes armes.
Dans un calme trompeur, quand tout ſubit ma loi,
La haine alors s'éveille & gronde autour de moi.
Le bonheur des ingrats enhardit leur audace.
Vaincu l'on m'imploroit, vainqueur on me menace.
Le murmure commence où finit le danger.
Mes ennemis ſont ceux que je viens de venger ;
Et par ce même orgueil, qui naît de ma victoire,
Je me vois inſulté juſqu'au ſein de la gloire.

DAMOCLÈS.

N'avez-vous pas toujours dans de nouveaux combats
Le pouvoir d'affoiblir, d'accabler des ingrats ?
Laiſſez, laiſſez la guerre occuper leur furie ;
Et d'un ſang ennemi purgez votre patrie.

DENIS.

Et comment l'épuiſer ? Dans le ſein des parens
Les enfans ont ſucé la haine des Tyrans.
Cette haine en tous lieux me pourſuit, m'environne:
S'il falloit immoler tous ceux que je ſoupçonne,
Damoclès, dans mon ſang je tremperois ma main.
Oui, mon fils m'eſt ſuſpect. Il me croit inhumain;
Et dans le fond du cœur je ſens trop qu'il m'accuſe.
Comme un dieu bienfaiſant chéri dans Syracuſe,
Il regarde en pitié les pleurs des malheureux;
Souvent avec Dion il s'attendrit ſur eux;
C'eſt par lui qu'en ſecret il ſe laiſſe conduire;
Et moins il me reſſemble, & plus il peut me nuire.
Vois comme en évitant de marcher ſur mes pas,
Il cherche des vertus que ſon père n'ait pas.
Il ſe montre indulgent, débonnaire, acceſſible.
Il a ſu réunir, dans une ame ſenſible,
Tout ce qui d'un monarque adoucit la fierté,
Et d'un peuple inſolent flatte la liberté.
Enfin, te le dirai-je ? au milieu des alarmes
Sur ſes premiers lauriers j'ai vu couler ſes larmes.
Il eſt dans le péril ardent, plein de valeur;
Mais la victoire éteint cette aveugle chaleur:
A ſes tranſports fougueux la clémence ſuccède:
Il n'a plus d'ennemis du moment qu'on lui cède.
C'eſt ainſi qu'au vulgaire il ſème des appâts;
C'eſt ainſi qu'il ſéduit le peuple & les ſoldats,

D'autant plus dangereux qu'il tient de la Nature
Ce qui n'eſt bien ſouvent qu'une heureuſe impoſture:
On le connoît, on l'aime; il peut vouloir régner.

DAMOCLÈS.

Et de ces murs, Seigneur, prêt à vous éloigner;
Vous allez en ſes mains confier une armée!

DENIS.

Oui: mais n'as-tu pas vu comment je l'ai formée?
D'affranchis, d'étrangers qui me ſont tous vendus.
Va, mes yeux ſont ouverts, mes pièges ſont tendus;
Et ſi mon fils, enflé d'une audace trop vaine.....
Le voici. Laiſſe nous. Voyons ce qui l'amène.

(*Damoclès s'éloigne.*)

SCÈNE III.

DENIS le père, DENIS le fils.

DENIS *le père.*

APPROCHEZ.

DENIS *le fils* (*à part*).

Je m'expoſe au chagrin d'un refus:
N'importe.

DENIS *le père.*

En m'abordant vous paroiſſez confus,
Prince!

DENIS *le fils.*

De vos projets ſpectateur immobile,
Je dois rougir, Seigneur, de vous être inutile.
Déjà l'Epire tremble à l'aſpect des vaiſſeaux
Qui vont, pour l'attaquer, s'élancer ſur les eaux.
Heureux qui tentera cette illuſtre conquête!

DENIS *le père.*

Ce laurier immortel auroit ceint votre tête.
Mais d'obſtacles ſans nombre un deſſein traverſé,
Mon fils, demande un chef dans la guerre exercé.
Les périls, les revers, l'abus de la victoire,
Tout alarme mon cœur ſoigneux de votre gloire.

DENIS *le fils.*

Vous m'avez vu, Seigneur, ſervir ſous vos drapeaux.

DENIS *le père.*

Oui, j'applaudis moi-même à vos premiers travaux;
Mais l'art de commander demande un long uſage.
Votre valeur n'a pas reçu le frein de l'âge.

DENIS *le fils.*

Mille héros, fameux par des faits éclatans,
Ont commandé plutôt, & ſervi moins long-temps.
Vous-même, dont le nom ſera mis dans l'hiſtoire
A côté de ces noms conſacrés par la gloire,
On vous vit, jeune encor, vous couvrir de lauriers;
Et l'ardente jeuneſſe eſt l'âge des guerriers.

DENIS *le père.*

Que j'aime à voir en vous une ſi noble audace,
Prince ! Oui, dans cette guerre allez remplir ma place.
Heureux père ! le ciel propice à mes vieux ans,
M'a fait, je le vois bien, le plus cher des préſens.
(*Denis le fils ſe retire*).

SCÈNE IV.

DENIS le père, DAMOCLÈS.

DENIS *le père.*

L'IMPRUDENT ! quel orgueil dans ſes deſirs éclate !
L'honneur de commander ſeul l'occupe & le flatte.
Ami, n'en doutons point, ce jeune audacieux
Jette ſur ma couronne un œil ambitieux.
Ecoute. Il va partir ; tu ſeras à ſa ſuite.
Gagne ſa confiance, obſerve ſa conduite.
La guerre peut couvrir mille pièges dreſſés ;
Sur le moindre ſoupçon... tu m'entends ? C'eſt aſſez.

DAMOCLÈS.

Quels que ſoient vos deſſeins, vous n'aurez qu'à m'inſtruire.
Mais en les pénétrant Dion peut les détruire.
Fidèle au jeune prince, il ne le quitte pas.
Il veille ſur ſes jours, il éclaire nos pas.

DENIS *le père.*

Dion reſte en Sicile, & c'eſt moi qu'il va ſuivre.
Il n'eſt que trop à craindre !

DAMOCLÈS.

Et vous le laiſſez vivre !

DENIS *le père.*

Je fais plus. Mais tu vois ſur de foibles eſprits
Quel eſt, par ſes vertus, l'aſcendant qu'il a pris.
Dion m'eſt odieux, mais il m'eſt néceſſaire.
Souvent à mes deſſeins je l'ai trouvé contraire ;
Mais la même équité qui le rend mon cenſeur,
M'en a fait, près du peuple, un zélé défenſeur.
Fier d'une liberté que je laiſſe impunie,
Il blâme le tyran, & ſert la tyrannie ;
Et lorſque ſa franchiſe a rempli ſon devoir,
Sur lui, quand il me plaît, je reprends mon pouvoir.
Comme ſans artifice, il eſt ſans défiance :
L'eſpoir de me changer ſoutient ſa patience ;
Et tant que j'en impoſe à ſa crédulité,
Sa vertu me répond de ſa fidélité.
Mais un lien plus ſûr aujourd'hui me l'engage,
Damoclès : dans ſa fille il me donne un ôtage,
En qui, s'il me trahit, je ſaurai le punir.
Le voici.

(*Damoclès ſe retire.*)

SCÈNE V.

DENIS, DION.

DENIS.

QU'EN ces lieux tu tardois à venir !
Par ta noble candeur chaque jour tu m'attaches.
Sans ceſſe environné de cœurs faux, d'ames lâches ;
Qui, par de vains égards, dont je ſuis peu flatté,
A mes yeux avec ſoin fardent la vérité,
J'aime, dans tes diſcours, à la voir ſans nuage.
La vertu ſeule aux rois peut tenir ce langage.

DION.

Ce langage, Seigneur, n'honore pas autant
Le ſujet qui le tient, que le roi qui l'entend.
C'eſt offenſer un roi que de n'oſer l'inſtruire.
L'art de plaire aux grands cœurs n'eſt point l'art de ſéduire ;
Et quoique le menſonge ait ſouvent plus d'accès,
Je ſuis loin d'envier ſes coupables ſuccès !

DENIS.

Puis-je aſſez m'attacher un ami ſi fidèle !
Ta fille a-t-elle appris le choix que j'ai fait d'elle ?

DION.

A cet excès d'honneur, dont j'étois confondu,
Dans mon étonnement je n'ai point répondu.

Mais, Seigneur, ſur la foi d'une ſainte promeſſe,
J'ai du prince à ma fille avoué la tendreſſe ;
Et l'eſpoir d'être unis, fondé ſur notre aveu,
Dans leur ame a fait naître & nourri ce beau feu.
Même ils n'attendent plus que l'heure fortunée
Où doit briller pour eux le flambeau d'hyménée.

DENIS.

Je le ſais. Mais ta fille, en épouſant ſon roi,
Devient un nœud de paix entre mon peuple & moi.
L'amour de mes ſujets, acquis à ta famille,
Sera tranſmis pour dot à l'époux de ta fille.
C'eſt par-là, cher Dion, que je veux les calmer.
Ils m'ont craint trop long-tems; je veux m'en faire aimer :
C'eſt le prix que j'attache à ce nœud politique ;
Et tu ſais que tout cède à la cauſe publique.
D'ailleurs, par d'autres ſoins mon fils eſt occupé.
Ah ! ſi dans mon attente il ne m'a point trompé,
Dion, quel ſucceſſeur je laiſſe à mon empire !
A peine a-t-il appris mes deſſeins ſur l'Epire,
Que pour y commander il eſt venu s'offrir.
Il ne voit que la gloire, & brûle d'y courir.

DION.

A ſon âge ! ſans guide, & ſans expérience !

DENIS.

Je n'ai pu réſiſter à ſon impatience.
Pour un fils vertueux que ne feroit-on pas ?

DION.

Seigneur, j'eſpère au moins accompagner ſes pas.

DENIS.

S'il partoit avec toi, mon cœur ſeroit tranquille.
Mais j'attends de ton zèle un ſecours plus utile.
Carthage contre moi ſoulève mes états :
Elle excite mon peuple aux plus noirs attentats ;
Et les ports & les murs qu'elle occupe en Sicile,
Au coupable transfuge aſſurent un aſyle.
Je veux tenter enfin, par de nouveaux efforts,
De chaſſer à jamais l'Africain de ces bords ;
Et tandis que mon fils marchera vers l'Epire,
Il faut qu'à ce projet ta prudence conſpire.

DION.

Syracuſe un moment ne peut donc reſpirer !
Vous me l'aviez promis, & j'oſois l'eſpérer,
Que d'une longue paix nous goûterions les charmes.
Nos périls ſont finis, mais non pas vos alarmes.
Carthage, dites-vous, trouble votre repos !
Voulez-vous la confondre & braver ſes complots ;
Cultivez dans ces murs la paix & l'abondance :
Faites à vos ſujets aimer leur dépendance ;
Et quoi qu'oſent tenter vos jaloux ennemis,
Si ce peuple eſt heureux, il vous ſera ſoumis.

DENIS.

S'il eſt heureux, Dion ! ne devroit-il pas l'être ?
Mais dans ſon bienfaiteur il déteſte ſon maître.

DION.

Il l'aimoit dans Gélon. A lui plaire occupé,
Ce roi lui fit chérir un pouvoir uſurpé.

Au milieu de ſon peuple il marchoit ſans alarmes :
Ses vertus, leur amour, étoient ſes ſeules armes.
Il n'éloignoit de lui que les lâches flatteurs.
Il écoutoit le peuple, & non ſes délateurs.
Jamais, à ſon réveil, ſa garde redoublée
Ne décèloit une ame inquiète & troublée ;
Et comme autour de lui tout repoſoit en paix,
Lui-même il ne rêvoit qu'aux biens qu'il avoit faits,
Aſſuré que ſa vie à ſon peuple étoit chère.
Et comment l'eût-il craint ? il en étoit le père.
Mais il aimoit ſon peuple ; & vous le haïſſez.
Vos craintes, vos ſoupçons....

DENIS.

Dion, c'en eſt aſſez.
Je veux bien oublier ce que je viens d'entendre.
Les députés du peuple en ce lieu vont ſe rendre :
Je dois leur déclarer ce que j'ai réſolu.
Prenez ſoin qu'on ſouſcrive à cet ordre abſolu.

SCÈNE. VI.

DION, *ſeul.*

VA, cruel, ta fureur vainement ſe déguiſe.
Parmi tes vils flatteurs cherche qui l'autoriſe.
Tigre altéré de ſang, qui peut t'apprivoiſer ?
J'ai voulu te fléchir, je croyois t'appaiſer.

J'ai plaint de tes eſprits la ſombre frénéſie ;
J'ai cru voir de remords ton ame enfin ſaiſie ;
Tu m'as trompé. Je vois où tendent tes projets.
Tu veux nager, barbare, au ſang de tes ſujets. —
Non, pour les délivrer il n'eſt plus qu'une voie.

SCÈNE VII.

DENIS le fils, DION.

DENIS *le fils.*

DIGNE ami, partagez mon bonheur & ma joie.
Je commande en Epire ; & mon père y conſent. —
Mais quel accueil ! — Dion m'écoute en gémiſſant !

DION.

Prince, daignez en croire un vieillard qui vous aime.
Le premier ennemi d'un héros, c'eſt lui-même :
C'eſt d'abord ſur ſon cœur qu'il faut ſavoir régner.
La gloire des combats n'eſt point à dédaigner.
Mais s'il n'eſt que le prix d'une injuſte conquête,
Le laurier des vainqueurs ſe flétrit ſur leur tête ;
Et le droit de la force, aux yeux de l'équité,
N'eſt que le droit du crime & de l'impunité.

DENIS *le fils.*

Un pouvoir bienfaiſant a le droit de s'étendre.

DION.

Oui, c'eſt-là ce qu'aux rois les flatteurs font entendre ;

C'eſt ce qu'à vos pareils prennent ſoin d'enſeigner,
Ceux dont l'ambition ne fait rien épargner,
Et qui ſe voyant ſeuls dans la cauſe commune,
Veulent ſur des débris élever leur fortune.
Mais ſachez que l'ardeur d'agrandir ſon pouvoir
Accorde rarement la gloire & le devoir ;
Que tel eſt à l'étroit dans de vaſtes frontières,
Qui laiſſe à l'abandon des provinces entières ;
Que d'un ambitieux l'inquiète valeur
Ne fait le plus ſouvent qu'étendre le malheur,
Et ſans ceſſe ajouter, courant de crime en crime,
De nouveaux opprimés aux ſujets qu'il opprime.

DENIS *le fils.*

Eſt-ce ainſi que mon père aſpire à conquérir ?

DION.

Je parle de vous, prince; & je veux vous guérir,
De cette folle ardeur qui déjà ſe déclare.
Gardez-vous de l'orgueil, avant qu'il vous égare,
Et cherchez des vertus dont vous aurez beſoin.
Vous régnerez un jour, & ce jour n'eſt pas loin.
Peut-être. . . .

DENIS *le fils,*

Laiſſons-là les droits de ma naiſſance,
Dion : je ne fais point porter mon eſpérance
Sur un temps que les dieux daigneront éloigner.
Le ciel peut-être ailleurs me deſtine à régner,

Peut-être la fortune en Epire m'appelle ;
J'y vole.

DION.

Pardonnez à l'excès de mon zèle.
Mais, qui part avec vous ?

DENIS *le fils.*

Damoclès, m'a-t-on dit.

DION.

Qu'entends-je ? Damoclès !

DENIS *le fils.*

Je vous vois interdit.

DION, *à part.*

Damoclès ! l'artisan & l'organe du crime !
(*à part.*)
Tyran ! il te manquoit encore une victime.

DENIS *le fils.*

Rassurez-vous, Dion. De méchans entouré,
Leur poison dans mon cœur n'a jamais pénétré.
Je prétends, si les dieux m'accordent la victoire,
Que le vaincu lui-même applaudisse à ma gloire.—
Je différe un hymen qui doit combler mes vœux ;
Mais je n'ai point encor mérité d'être heureux.
C'est d'un noble laurier la tête couronnée,
Qu'on doit me voir paroître aux autels d'hyménée.

DION.

Hélas!

DENIS *le fils.*

Vous ſoupirez!

DION.

Un rigoureux devoir
A ma fille, à jamais, défend de vous revoir.

DENIS *le fils.*

Dion, que dites-vous? & quelle eſt ma ſurpriſe!
Arétie à mes vœux n'eſt-elle point promiſe?

DION.

Vous avez un rival.

DENIS *le fils.*

Elle peut me trahir!

DION.

Comme elle à cette loi vous devez obéir;
Et devant ce rival vos cœurs doivent ſe taire.

DENIS *le fils.*

Quel eſt-il donc, ami, ce rival?

DION.

Votre père.

DENIS *le fils.*

Mon père! Eh quoi! lui-même, après m'avoir flatté,
Après que dans ſa cour mes feux ont éclaté!...
Cet amour dans mon cœur ſi pur, ſi légitime,
N'eſt donc plus que l'excès de l'opprobre & du crime!
Sage Dion! voici le jour de l'amitié;
D'un homme au déſeſpoir prenez quelque pitié.
Je ne demande point qu'à vos ſermens fidèle,
Aux volontés du roi vous deveniez rebelle.

Mais contre les tranſports dont je ſuis combattu,
Prêtez-moi, s'il ſe peut, toute votre vertu :
J'en ai beſoin. L'effort du tourment que j'endure
Va briſer dans mon ſein les nœuds de la nature.
Éperdu, je ſuccombe à cet arrêt fatal.
Dans mon rival enfin je ne vois qu'un rival.
Je crains d'en concevoir une haine implacable ;
Je crains de reſſembler à celui qui m'accable.
Malheureux ! qu'ai-je dit ? Il eſt mon père. O dieux !
Et l'auteur de mes jours me devient odieux ! —
Mon cœur eſt effrayé des monſtres qu'il enfante ;
Et la haine & l'amour, tout en moi m'épouvante.
Allons dans les combats porter mon déſeſpoir ;
Et mourons-y du moins fidèle à mon devoir.

SCÈNE VIII.

DION, *ſeul.*

AH ! la mort ne ſeroit que trop prompte à le ſuivre.
Sauvons-le des tranſports où ſon ame ſe livre.
Sauvons-le des complots d'un tyran odieux.
Vous, qui ſur la vertu veillez du haut des cieux,
Dieux vengeurs, n'eſt-il point de foudres réſervées
A ceux dont les fureurs à leur comble arrivées,
Dans leurs propres enfans détruiſant vos bienfaits,
Etouffent les remords ſous le poids des forfaits.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS le père, DION, THÉODORE, PHILISTE, AMIDAS,

DENIS.

CITOYENS, ſi dans l'âge où la force nous quitte,
Dans l'âge où la nature au repos nous invite,
Je terminois ma courſe au gré de mon penchant,
Ma vie auroit du moins un paiſible couchant.
Depuis que ma patrie agitée, éperdue,
Se jetta dans les bras qui l'avoient défendue,
Et me ſacrifiant ſa triſte liberté,
A l'ombre de mes loix chercha ſa ſûreté;
L'envie a, contre moi, dans le ſein de ma ville,
Nourri long-temps les feux de la guerre civile.
Je dus les étouffer; & la néceſſité
Fit parler vos périls & taire ma bonté.
L'on put douter alors qu'un monarque ſévère,
Sous les traits d'un vengeur portât le cœur d'un père.
A la fin, grace aux dieux, les eſprits détrompés
Ont banni la frayeur qui les avoit frappés;

Et

Et tranquille à préſent, mon heureuſe vieilleſſe
N'auroit plus qu'à languir au ſein de la molleſſe.
Mais ce n'eſt pas pour moi que l'on m'a couronné ;
Et de mille périls un peuple enyironné
Ne permet point encor que ſon roi ſe repoſe.
C'eſt donc à le ſervir que mon bras ſe diſpoſe.
La Sicile eſt en paix ; mais ſes ports ſont ouverts
A ces brigands d'Afrique, à ces tyrans des mers,
Qui poſſèdent Ancyre, & Palerme & Segeſte,
Et qui, ſans moi, de l'île envahiſſoient le reſte.
Amis, c'eſt trop long-temps nous en voir menacés.
Je ne veux point mourir ſans les avoir chaſſés ;
Et de tous nos voiſins embraſſant la défenſe,
Je les mets ſous ma garde à l'abri de l'offenſe.
Une fois réunis.... vous voyez ſur ces bords,
Des flots impétueux expirer les efforts ;
C'eſt ainſi que l'Ætna verra ſur ce rivage
Se briſer déſormais les forces de Carthage.
Et par qui, dans nos champs, ne ſont pas déteſtés
Ces cruels oppreſſeurs qui les ont dévaſtés ?
Quels peuples n'ont pas vu leurs murs livrés aux flammes,
Leurs enfans étouffés dans les bras de leurs femmes,
Leurs vieillards ſous le fer baiſſant un front ridé,
Leur lit ſouillé d'opprobre ou de ſang inondé ?
Amis, n'en doutez pas, voilà ſous quelle image
Aux yeux de nos voiſins ſe préſente Carthage ;
Et le chef qui du joug ſaura les affranchir,
Les verra ſous ſes loix trop heureux de fléchir.

Syracuſe dès-lors, à l'abri des tempêtes,
Pourra jouir en paix du fruit de ſes conquêtes ;
Et ſes heureux états n'auront de toutes parts
Que ces bords pour limite & les mers pour remparts.
Vous voyez, mes amis, où tend mon entrepriſe :
La gloire, l'intérêt, l'équité l'autoriſe.
Préparez-y ce peuple ; & ſur-tout dites-lui
Que c'eſt à ſon repos que je veille aujourd'hui.
C'eſt en lui dévouant le reſte de ma vie,
Que je veux le punir de l'avoir pourſuivie.
C'eſt ainſi que Denis aſpire à ſe venger.
Vous m'avez vu ſouvent au milieu du danger ;
Vous m'y verrez le même, & tout ce que j'ordonne
C'eſt qu'on oſe imiter l'exemple que je donne.

THÉODORE.

Vous annoncez la guerre à ces bords alarmés,
Seigneur ; & pour l'Epire on dit que vous armez !

DENIS.

L'Epire eſt engagée à prendre ma défenſe.
Je demande raiſon d'un délai qui m'offenſe ;
Et pour exterminer nos communs ennemis,
Je réclame un ſecours depuis long-temps promis,
Les armes, les vaiſſeaux, les tréſors de l'Epire.

PHILISTE.

Hélas ! à peine encor votre peuple reſpire.

Il eſpéroit qu'enfin.....

DENIS.

Qu'oſoit-il eſpérer ?
Un repos qu'aux mortels rien ne peut aſſurer ?
Et quel peuple en jouit ? Rome, dès ſa naiſſance,
A-t-elle ſans fatigue étendu ſa puiſſance ?
Et depuis trois cens ans ce peuple de héros
A-t-il pu reſpirer dans le ſein du repos ?
La Grèce a-t-elle été plus calme & plus oiſive ?
Dès long-temps, ſous le Perſe, elle eût gémi captive,
Si dans les voluptés ſon courage amolli,
Avoit mis ſa défenſe & ſa gloire en oubli.
De la corruption ſes troubles l'ont ſauvée ;
Sur ſes propres débris elle s'eſt élevée ;
Et ſes peuples rivaux, l'un par l'autre aguerris,
Sont autant de lions que ſon ſang a nourris.
Et nous, dont ce fléau menace les rivages,
Nous, chez qui Rome un jour peut porter ſes ravages,
Nous, que vingt fois Carthage a tenté d'aſſervir,
Dans un lâche repos nous parlons de languir !
Au milieu des vautours, foible & timide proie,
La Sicile attendra que leur vol ſe déploie !
Et quel temps plus heureux pour fixer nos deſtins ?
Le Gaulois marche à Rome & venge les Latins ;
Par la contagion mortellement frappée
De ſon propre malheur Carthage eſt occupée ;
Thèbe & Lacédémone, au milieu des haſards,
De la Grèce alarmée attachent les regards.

Saiſiſſons ce moment d'engager la Sicile
A ne former qu'un peuple & puiſſant & docile.
Alors ce peuple heureux, avec quelque fierté,
Pourra, ſous ſes drapeaux, dormir en liberté,
Mais toujours redoutable au ſeul bruit de ſes armes,
Tout prêt à les reprendre aux premières alarmes,
Et ſemblable à l'Ætna, dont la ſourde fureur,
Même dans ſon ſilence, imprime la terreur.
Juſques-là gardons-nous d'une paix corruptrice.
Ranimons le courage avant qu'il ſe flétriſſe.
Malheur à qui s'endort au milieu du danger!
Et tant que nous menace un pouvoir étranger,
Si la guerre eſt un mal, c'eſt un mal néceſſaire. —
Conſultez cependant ce cœur droit & ſincère.
(*Il montre Dion.*)
Vertueux citoyen, quoique ſujet ſoumis,
Il ſait ſervir ſon roi, ſans trahir ſes amis.

SCÈNE II.

DION, THÉODORE, PHILISTE, AMIDAS.

DION.

Nous voilà ſeuls.—Amis, expliquez-vous ſans feinte.
Dion vous eſt connu; banniſſez toute crainte.
Aux conſeils du Tyran ces lieux ſont deſtinés,
D'un mur impénétrable ils ſont environnés.

Que devons-nous penſer du projet qu'il médite ?

PHILISTE.

Quoi ! c'eſt-là ce tyran dont le nom ſeul irrite !
Ce farouche oppreſſeur dont l'orgueil indompté
Vouloit tout voir fléchir devant ſa volonté !
Combien ſa renommée, ou lui-même en impoſe !

THÉODORE.

C'eſt la douceur du tigre au moment qu'il repoſe.
Moins crédule que vous, je ſais m'en défier ;
Et je l'ai trop connu pour le juſtifier.
Mais, Dion, que réſoudre ? & comment le diſtraire
D'un projet tant de fois à nos vœux ſi contraire ?

DION *à Philiſte.*

Denis vous a ſéduit ; & j'en ſuis peu ſurpris.
Il ſait, quand il lui plaît, captiver les eſprits ;
Et du talent de feindre, une profonde étude
S'eſt en lui, dès long-temps, changée en habitude.
C'eſt tout l'art d'un tyran. Fureur, impiété,
Chez lui tout eſt couvert d'un voile d'équité.
A la juſtice au moins il fait rendre l'hommage
De n'oſer la trahir ſans parler ſon langage ;
Et ce voile gênant, dont il eſt revêtu,
En déguiſant le crime, honore la vertu.
Mais à tromper mes yeux vainement il s'applique :
J'ai dans tous ſes replis ſondé ſa politique.
Il parle d'écarter je ne ſais quel malheur,
Tandis que de ſon peuple il moiſſonne la fleur,

Arrache les époux à leurs jeunes compagnes,
Couvre d'un deuil affreux nos cités, nos campagnes
Laiſſe le ſoc oiſif au milieu des guérets,
Et dévaſte les champs favoris de Cérès.
Quelle guerre, pour nous, quel fléau plus funeſte?
Mais il veut de ce peuple anéantir le reſte,
Attirer dans le piège, envoyer au trépas,
Tout ce qui l'importune, ou qui ne le ſert pas,
Etouffer la vertu juſques dans ſes racines,
Et de morts entouré, régner ſur des ruines.
Voilà ſon plan. Denis ne croit point vous gagner;
Mais ſur d'autres ſujets il aſpire à régner.
Dans ces murs avec ſoin dès long-temps il aſſemble
Un amas de brigands, peuple qui lui reſſemble.
Sur ſon trône ſanglant, toujours mal affermi,
S'il reſte un homme juſte, il craint un ennemi;
Et des plus courageux, trop ardens à le ſuivre,
Au milieu des combats leur valeur le délivre.
Ainſi vous faites place à de vils affranchis,
Qu'au prix de votre ſang vous aurez enrichis.

THÉODORE.

Le perfide! & comment échapper à ſa rage?

DION.

Vos malheurs auroient-ils glacé votre courage?

PHILISTE.

Hélas! vous le ſavez, il a trop éclaté.
Déjà plus d'une fois ce peuple révolté,

Succombant ſous le faix d'une entrepriſe vaine,
N'a fait qu'appeſantir & reſſerrer ſa chaîne;
Voyez nos oppreſſeurs dans ces murs enfermés,
Altérés de rapine & de meurtre affamés,
Voyez ce boulevard élevé par la crainte,
Du palais d'un tyran digne & terrible enceinte.

DION.

J'ai prévu vos frayeurs ainſi que vos dangers.
Mais le temps change tout. Parmi ces étrangers,
Il eſt des mécontens qui de la ſervitude
Semblent porter le poids avec inquiétude:
L'intérêt les enchaîne encor moins que la peur;
Et ce trouble eſt caché ſous un calme trompeur.
Saiſiſſons le moment, non pas de les corrompre,
Mais de briſer pour eux des fers qu'ils n'oſent rompre.
Amis, point d'artifice. En délivrant l'état,
Loin de nous les noirceurs d'un timide attentat:
Combattons en guerriers, & que la tyrannie
N'ait rien à reprocher à qui l'aura bannie;
Ou, ſi nous ſuccombons, qu'un glorieux trépas
Invite nos neveux à marcher ſur nos pas.

AMIDAS.

O généreux Dion! que ta vertu me touche!
La patrie & l'honneur nous parlent par ta bouche.
Je t'admire, & mon cœur s'enflamme à tes diſcours.
De nos calamités rompons enfin le cours.

Il eſt temps que des dieux la tardive juſtice
Sur ce grand criminel enfin s'appeſantiſſe.
Leurs temples, leurs autels, par ſes mains dépouillés,
De rapine & de ſang ſes miniſtres ſouillés,
Tant de biens envahis par ſes vils ſatellites,
Sur de vagues ſoupçons tant de têtes proſcrites,
Tout demande ſa mort. Mais toi, Dion, mais toi,
Son fils aime ta fille; il a, dit-on, ſa foi.

DION.

N'y penſons plus. Le prince, à ſon devoir fidèle,
N'épouſera jamais la fille d'un rebelle;
Mais il en eſt plus digne & de vous & de moi.
Un fils dénaturé ſeroit un mauvais roi.

THÉODORE.

Il eſt né vertueux puiſque ta fille l'aime.
Qu'il l'épouſe; & ſa dot ſera le diadême.
Le père eſt un tyran; il faut l'exterminer.
Le fils eſt un grand homme; il faut le couronner.

SCÈNE III.

DION, *ſeul.*

MA fille aura beſoin de toute ſa conſtance;
Allons l'y préparer. Je la vois qui s'avance.

SCÈNE IV.

DION, ARÉTIE.

DION.

MA fille, dans vos yeux quel trouble eſt répandu ?
Je vois couler vos pleurs.

ARÉTIE.

Hélas ! qu'ai-je entendu !
De l'état de mon cœur, inſtruit comme moi-même,
Pour un prince accompli, que vous aimez, qui m'aime
Je vous ai vu, mon père, approuver mes ſoupirs.

DION.

Tous mes vœux ſe bornoient à combler vos deſirs.

ARÉTIE.

Je viens de le trouver plein de trouble & d'alarmes,
La pâleur ſur le front, les yeux noyés de larmes,
Il court dans ce palais, égaré, furieux.
Il me voit, il ſoupire, & détourne les yeux.
Je frémis des malheurs que cet accueil m'annonce ;
J'en demande la cauſe ; & voici ſa réponſe.
« Etouffons, m'a-t-il dit, des ſoupirs ſuperflus.
» J'en mourrai ; mais adieu. Je ne vous verrai plus ».
Il me fuit, ſans pouvoir en dire davantage.
Seigneur, expliquez-moi ce funeſte langage.

DION.

Ma fille, il eſt trop vrai : de ſon bonheur jaloux
Le tyran vous ſépare, & devient votre époux.

ARÉTIE.

Il devient mon époux ! lui ! quelle loi barbare !
Moi ! me donner à lui !.. Mais, Seigneur, je m'égare.
C'eſt à moi d'obéir, à vous de commander.

DION.

Non, ma fille, à vous ſeule il doit vous demander.
Diſpoſez de vous-même, & parlez.

ARÉTIE.

Daignez croire
Que mon amour pour vous, mon pays, & ma gloire,
Sont les ſeuls intérêts que je conſulterai.
Denis eſt à mes yeux un mortel abhorré.
Son fils a des vertus ; vous ſavez que je l'aime.
Mais malgré cette horreur & cet amour extrême,
Si je puis, ſur le trône aſſiſe auprès de lui,
Servir à l'innocence & d'aſyle & d'appui,
Du tyran par mes pleurs appaiſer la furie,
Enfin, ſi mon malheur importe à ma patrie,
Je n'écoute plus rien : qu'on me mène aux autels.
Mais unie à ſon ſort par des nœuds immortels,
Si je dois partager une grandeur funeſte,
Accepter pour époux un tyran qu'on déteſte,
Voir à mes pieds un peuple accablé, gémiſſant,
Et détourner ſans ceſſe un œil compatiſſant,

Je préfère la mort aux nœuds de l'hyménée.
Quel ſupplice, grands dieux! que d'être condamnée
A ſouffrir dans ſes bras, par un devoir affreux,
Un époux toujours teint du ſang des malheureux!
De ce lit nuptial l'approche m'épouvante
Plus que la tombe même où j'entrerois vivante;
Et, ſi j'en crois mon cœur, moins l'eût épouvanté
L'airain par Phalaris ſur ces bords inventé.
Je ſais, en refuſant l'hymen qu'on me propoſe,
A quel revers, Seigneur, ce mépris nous expoſe;
Mais l'éclat des grandeurs ne peut vous éblouir:
On ſait y renoncer, lorſqu'on ſait en jouir.
Si l'on vous vit monter dans le rang où vous êtes,
Ce fut pour voir de près ſe former les tempêtes,
En détourner les coups loin d'un peuple alarmé,
Et ſoulever le joug dont il eſt opprimé.
Mais puiſque le perfide a trompé votre zèle;
Qui peut vous retenir dans ſa cour infidèle?
Allons de nos amis partager le malheur.
Notre exil ſeroit-il plus cruel que le leur?
Pourriez-vous être heureux tandis qu'on les opprime?
Vous me l'avez appris: ſous le règne du crime,
La place de l'honneur eſt dans l'obſcurité.

DION.

Tu n'as jamais connu la dure adverſité.

ARÉTIE.

Je ſais ſouffrir, mon père; & que loin de cette île
Vous ſoyez en repos, votre fille eſt tranquille.

DION.

Tu vas donc renoncer à l'eſpoir le plus doux !

ARÉTIE.

J'oublirai tout le reſte, & je vivrai pour vous.

DION.

Ah ! le ciel te devoit un deſtin plus proſpère.

ARÉTIE.

Le ciel en fait aſſez quand il donne un tel père.

DION.

Quel héritage, hélas ! que la fuite, l'exil,
Le malheur !

ARÉTIE.

Le malheur ! près de vous en eſt-il ?
En eſt-il dont mon cœur avec vous ne s'honore ?

DION.

Ah ! ce cœur m'eſt connu.

ARÉTIE.

Non, pas aſſez encore.
Puiſque vous l'avez plaint, vous en avez douté.

DION (*à part.*)

Dans mes vœux les plus chers les dieux m'ont écouté.
Je révère mon ſang dans une ame ſi belle,
Et plein d'un doux tranſport je me contemple en elle.
(*à Arétie.*)
Oui, de votre vertu votre père eſt content,
Ma fille. Mais, hélas ! un refus inſultant

Va porter le Tyran à quelque violence.
Et ſi des bras d'un père une aveugle inſolence
Oſoit vous arracher ?

ARÉTIE.

Pourquoi vous alarmer ?
Il ne peut rien ſur moi, ſi vous daignez m'aimer.

DION.

Et que peut cet amour contre la tyrannie ?

ARÉTIE.

Des fureurs d'Appius il ſauva Virginie.

DION (*avec tranſport*).

Ma fille ! embraſſe-moi. Ta noble fermeté
Dans cette épreuve enfin n'a que trop éclaté.
Le Tyran, il eſt vrai, par les nœuds d'hyménée,
A ſon trône aujourd'hui veut te voir enchaînée ;
Mais, ne crains rien. Suis-moi. Tu ſauras des ſecrets
Qui vont de ſes fureurs arrêter les progrès.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS le père, ARÉTIE.

DENIS.

SUR mes deſſeins, Madame, on vous a prévenue.
A mon illuſtre ami la cauſe en eſt connue.
Le ſoutien de mon ſceptre y doit être lié
Par des nœuds plus étroits que ceux de l'amitié.
Mais ce que je lui dois, mon amour vous le donne.
Vos attraits, vos vertus, dignes d'une couronne,
Ont mérité pour vous ce que je fais pour lui.
Soyez l'honneur du trône; il en ſera l'appui.
Vous vous taiſez, Madame, & ſemblez conſternée!

ARÉTIE.

Seigneur, l'éclat pompeux d'un ſi grand hyménée,
D'une ame ambitieuſe exciteroit les vœux.
Pour moi, ſi de l'hymen je dois former les nœuds,
Ce n'eſt qu'à la vertu que je rendrai les armes;
Et, fuyant des grandeurs les pénibles alarmes,
Un cœur juſte eſt le trône où j'aſpire à régner.

DENIS.

Je ne m'attendois pas à me voir dédaigner.
Mais dans cette fierté, qu'un autre eût abaiſſée,
J'excuſe les chagrins d'une amante offenſée ;
Et quoiqu'en ma faveur le devoir ait parlé,
L'amour, ſans quelque effort, ne peut être immolé.

ARÉTIE.

Cet amour, s'il eſt vrai que ſon pouvoir m'attire,
Jamais de mon devoir n'a balancé l'empire,
Et ſoumis en eſclave aux loix de la vertu,
S'il étoit condamné n'auroit point combattu.
Donnez à mes refus une plus digne cauſe.

DENIS.

Et quel autre intérêt à mes deſirs s'oppoſe ?

ARÉTIE.

Ma gloire.

DENIS.

Oubliez-vous que vous parlez à moi ?
Vous, fille d'un ſujet qui doit tout à ſon roi,
Vous dédaignez la main par qui de la pouſſière
Juſqu'au pied de mon trône eſt monté votre père !
Quel fantôme de gloire a frappé vos eſprits ?
Et d'où vous vient pour moi ce ſuperbe mépris ?

ARÉTIE.

On ne mépriſe point ce qu'on a tant à craindre.

DENIS.

A ne pas m'irriter daignez donc vous contraindre.
Le trône vous attend.

ARÉTIE.

Il n'eſt pas fait pour moi.

DENIS.

Et ſi de l'accepter on vous fait une loi ?

ARÉTIE.

Qui l'oſeroit ?

DENIS.

Un père.

ARÉTIE.

Il daignera lui-même
Tempérer la rigueur de ſon pouvoir ſuprême.
Il hait la tyrannie, & la ſert à regret.

DENIS.

Vous l'a-t-il confié ?

ARÉTIE.

Ce n'eſt pas un ſecret :
Il vous l'a dit cent fois.

DENIS.

D'un ami ſi fidèle
Je veux placer la fille en un rang digne d'elle ;
Je le veux, je le dois.

ARÉTIE.

Et quel rang, juſtes dieux !
Où, pour être obéi, l'on ſe rend odieux !

Moi ;

Moi, fille de Dion, j'oſerois y paroître !

DENIS.

Si mon fils l'occûpoit, vous l'oſeriez peut-être.

ARÉTIE.

Je le pourrois ſans honte.

DENIS.

Avez-vous donc penſé
Qu'impunément ainſi je ſerois offenſé ?

ARÉTIE.

Je vois que ma franchiſe étonne votre oreille.
Au fond de votre cœur le remords ſe réveille.
Mais la voix des flatteurs l'avoit trop endormi ;
Et je veux une fois vous tenir lieu d'ami.
Vous règnez ; on vous craint : muet dans ſes alarmes
Votre peuple eſt forcé de dévorer ſes larmes ;
Et dans ces murs ſanglans, pleins de votre pouvoir,
Le doigt de la vengeance a tracé ſon devoir.
Mais vous qui l'enchaînez dans ce dur eſclavage,
Au faîte des grandeurs quel eſt votre partage ?
Puiſſant, mais malheureux, de remords combattu,
(Car on n'étouffe point la voix de la vertu)
Entouré d'ennemis payés pour vous ſéduire,
Attentifs à vous plaire, & prêts à vous détruire,
Vous tenez, en tremblant, un ſceptre déteſté,
D'autant plus dangereux, qu'il vous a plus coûté.
C'eſt au père du peuple à porter la couronne.
Un trône eſt glorieux quand l'amour l'environne ;

Mais c'eſt un précipice, un théâtre d'horreur,
Quand il a pour appui la force & la terreur.

DENIS.

Je me ſuis tu, Madame, & j'ai voulu connoître
Les traits dont un vil peuple oſe noircir ſon maître.
Ainſi donc, ſur la foi de ce peuple effréné,
Par vous-même, à mes yeux, mon règne eſt condamné.

ARÉTIE.

Il ſuffit qu'à l'État ce règne ſoit funeſte.
Les maux qu'on a ſoufferts, les fureurs qu'on déteſte,
Et tout ce qu'on impute à votre cruauté,
Peut n'être que l'effet de la néceſſité:
Des rois uſurpateurs on connoît les maximes;
Et ſouvent leurs vertus reſſemblent à nos crimes.
Mais ſans être coupable on peut être odieux.
Tout ce qui nuit au peuple, eſt un crime à ſes yeux.
Ce ſilence cruel qu'à ſes cris on impoſe,
Eſt un nouveau témoin qui contre vous dépoſe.
Au ſang de vos ſujets vous vous êtes baigné:
L'univers s'en ſouvient, il s'en eſt indigné;
Et ma patrie enfin, de ſa gloire jalouſe,
Auroit trop à rougir ſi j'étois votre épouſe.

DENIS.

Je ſais à qui je dois imputer vos mépris.
Vous ne voulez devoir qu'à l'amour de mon fils
Un ſceptre qu'en ſes mains mon trépas doit remettre;
Et qu'en ſecret ſans doute il oſe vous promettre.

ARÉTIE.

Pour guérir vos ſoupçons & le juſtifier,
Un mot ſuffit. Je vais vous le ſacrifier.
Vous m'aimez, dites-vous ?

DENIS.

En doutez-vous, Madame ?

ARÉTIE.

Oſez me le prouver, & je ſuis votre femme.

DENIS.

Qu'exigez-vous de moi ?

ARÉTIE.

D'être enfin vertueux,
D'écouter vos remords, ces organes des dieux,
De ſavoir préférer la gloire au diadême,
Le repos au danger, & ce peuple à vous-même ;
D'expier vos fureurs, de les déſavouer,
Et de forcer enfin la terre à vous louer.

DENIS.

Je vous entends. Il faut dépoſer la couronne.
Ce n'eſt donc qu'à ce prix que votre main ſe donne ?
Avouez-le, Madame, un ſi hardi détour
Eſt un refus adroit, inſpiré par l'amour ;
Et vous n'eſpériez pas de pouvoir me réſoudre
A quitter ce haut rang où j'ai bravé la foudre ?
Eh bien! connoiſſez mieux tous vos droits ſur mon cœur,
Epris de vos vertus plus que de ma grandeur,

J'y renonce ; & ce rang, qui faiſoit mon ſupplice,
Eſt pour moi, je l'avoue, un foible ſacrifice.
Un fantôme impoſant m'a long-temps ébloui ;
A la voix de l'amour il s'eſt évanoui.
Mais mon fils voudra-t-il ceindre le diadême ?
Il va venir, Madame ; offrez-le lui vous-même.
(*à part.*)
S'il l'accepte, il eſt mort.

SCÈNE II.

ARÉTIE, *ſeule.*

Il veut quitter ce rang,
Par le crime élevé, cimenté par le ſang !
A la voix des remords il a paru ſenſible !
L'amour a-t-il dompté cet orgueil inflexible ?
Pour l'ame des tyrans l'amour a-t-il des traits ?
Vous, que je mépriſois, périſſables attraits,
Auriez-vous de ce tigre adouci la furie ?
Pourriez-vous me ſervir à ſauver ma patrie ?
Ainſi donc la beauté, ce funeſte ornement,
Ecueil de nos vertus, en devient l'inſtrument ! —
Cependant à ſon ſort il faut que je me lie.
Toi, qui me fus ſi cher, il faut que je t'oublie.
Va, que le bien public ſoit l'un de mes bienfaits.
Avec toi fais régner la juſtice & la paix.

Tu feras des heureux, tu le feras peut-être ;
Je ne m'en plaindrai point : mais, hélas ! puis-je l'être !
Quoi ! fille de Dion, tu vas penſer à toi !
A de plus grands périls réſerve ton effroi.
Vois tes concitoyens au bord du précipice,
Marchant à la révolte, ou peut-être au ſupplice.
Ton père eſt à leur tête, & tu n'as qu'un inſtant.
Si le ſort les trahit, l'échafaud les attend.
Et qu'importe, après tout, à qui je ſois unie,
Si j'étouffe en ſes bras l'affreuſe tyrannie,
Si je ſuis la rançon de mes concitoyens ?
Briſons, briſons leurs fers ; la mort rompra les miens.

SCÈNE III.

DENIS le fils, ARÉTIE.

ARÉTIE.

QUE vois-je ?

DENIS *le fils, à part.*

Le cruel ! auprès d'elle il m'envoie !
Pour aigrir mes douleurs, il veut que je la voie.

ARÉTIE.

Quel moment !

DENIS *le fils.*

Quel deſtin ! quel affreux déſeſpoir !
Je vous perds. Cependant on me force à vous voir,

Madame. Votre bouche eſt-elle condamnée
A m'annoncer l'arrêt d'un fatal hyménée ?
Mon père à la contrainte oſe-t-il recourir ?
Ou bien conſentez-vous ? ...

ARÉTIE.

Je conſens à mourir.

DENIS.

Quoi !

ARÉTIE.

Je l'épouſe.

DENIS.

O ciel !

ARÉTIE.

Ecoutez-moi.

DENIS.

Barbare !
Laiſſez-moi.

ARÉTIE.

Quel tranſport de ſon ame s'empare !

DENIS.

Voilà donc vos ſermens ?

ARÉTIE.

Oui, je les ai trahis.

DENIS.

Perfide.

ARÉTIE.

Peut-on l'être en ſauvant ſon pays ?

DENIS.

En ſauvant ſon pays !

ARÉTIE.

Oui, c'eſt à ma patrie,
A ce dieu des grands cœurs que je vous ſacrifie.
Son ſort eſt en nos mains. Je commence ; achevez.
Ce n'eſt point pour m'aimer, prince, que vous vivez.
Vous vous devez au monde, à ce peuple, à la gloire,
J'ai partagé vos feux ; partagez ma victoire.
Libre, allez vous offrir aux yeux de l'univers.
Le trône vous attend. Allez briſer nos fers.

DENIS.

Le trône m'attend ! moi !

ARÉTIE.

Par un effort ſuprême,
Denis, en m'épouſant, y renonce lui-même.
Je me donne à ce prix, & je viens vous offrir
Un ſceptre qu'en ſes mains on ne peut plus ſouffrir.

DENIS.

Que me propoſez-vous ? qui ? moi ! que je prétende
Au trône de mon père !

ARÉTIE.

Il faut qu'il en deſcende ;
C'eſt à vous d'y monter.

DENIS.

C'eſt à moi d'obéir.
Du rang qui vous eſt dû, Madame, allez jouir.

De nos feux mutuels perdez-y la mémoire ;
Et laiſſez-moi mourir avec toute ma gloire.

ARÉTIE.

Ceſſez de m'oppoſer un devoir prétendu.
S'il règne encore un jour, votre père eſt perdu.

DENIS.

Qu'entends-je ? quel complot ! quelle aveugle furie !

ARÉTIE.

Ne nommez point ainſi l'amour de la patrie.
Je ne vous dirai point quelles calamités
Animent contre lui ſes ſujets révoltés.
Vous devez détourner les yeux de leur miſère.
Il eſt affreux d'apprendre à déteſter un père.
Mais voyez le péril dont il eſt menacé.
Sur ſon trône aujourd'hui ſi vous n'êtes placé,
D'un peuple furieux il éprouve la rage ;
Et ſon fils peut lui ſeul conjurer cet orage.

DENIS.

Je mourrai ſon ſujet en défendant ſes jours.
De ces complots encore il peut rompre le cours.
Je vais lui découvrir le danger qui s'apprête,
M'armer pour le défendre, & pour punir.....

ARÉTIE.

Arrête

DENIS.

Je n'écoute plus rien : mon père eſt en danger.

ARÉTIE.

Cher prince, où courez-vous ?

DENIS.

Me perdre, ou le venger.

ARÉTIE.

Eh bien, cruel ! eh bien, ordonne mon ſupplice.

DENIS.

Quoi ! de ces factieux ! ...

ARÉTIE.

Oui, tu vois leur complice.

DENIS.

Vous ?

ARÉTIE.

Moi. Ce n'eſt pas tout : ce vertueux ami,
Qui des malheurs du peuple en ſecret a gémi,
Ce Dion, dont les ſoins ont formé ta jeuneſſe,
Et qui pour toi d'un père a toute la tendreſſe,
Dion, de la révolte eſt le chef & l'auteur.
Va, tu ſais mon ſecret ; ſois ſon accuſateur.

DENIS.

Chaque mot me confond ; & mon ame égarée
Eſt, par d'affreux éclairs, ſur l'abîme éclairée.

Seul ami de ton roi, Dion, tu le trahis !

ARÉTIE.

Il s'expoſe pour vous, pour moi, pour ſon pays ;
Trop long-tems ſourd aux cris d'un peuple qui l'implore
Il s'y rend à la fin.

DENIS.

Il en eſt tems encore ;
Qu'il rentre en ſon devoir.

ARÉTIE.

Non, il n'en eſt plus tems.

DENIS.

Vous me déſeſpérez. Adieu, Madame.

ARÉTIE.

Attends,
Cruel ; tourne les yeux ſur une infortunée,
A t'aimer, à te perdre, à mourir condamnée.
Vois tes plus chers amis dévoués au trépas ;
Vois ta triſte patrie : elle te tend les bras.
N'a-t-elle pas ſes droits ainſi que la nature ?
C'eſt à toi d'adoucir les peines qu'elle endure ;
C'eſt à toi d'eſſuyer les pleurs qu'elle a verſés.
Combien de vœux au ciel pour toi ſont adreſſés !
« S'il règne, diſent-ils, ſi le ciel moins ſévère
» Le fait monter un jour au trône de ſon père ;
» Que nous ſerons heureux ſous de ſi juſtes loix !
» Il ſera notre père, & l'exemple des rois ».

Peux-tu ne pas ſentir le prix d'une couronne
Que l'amour, que la paix, que la gloire environne ;
Et combien il eſt doux, pour un cœur généreux,
De n'avoir qu'à parler pour faire des heureux ?
Cher prince, au nom des dieux, de ma tendreſſe extrême,
De Dion, de ce peuple, & de ton père même,
Préviens, en acceptant un héritage offert,
Une rebellion qui l'accable, ou nous perd.

SCÈNE IV.

DENIS le père, DENIS le fils, ARÉTIE, Gardes.

DENIS *le père.*

PRINCE, je viens ſavoir quelle eſt votre réponſe.
Il eſt tems qu'aux grandeurs votre père renonce :
Heureux qu'en vous le ciel ait voulu lui donner
Un fils, par ſes vertus, digne de gouverner !

DENIS *le fils.*

Du deſtin des mortels il eſt beau d'être arbitre,
Quand on a les vertus que demande ce titre,
Et qu'on peut s'aſſurer, n'ayant plus qu'à vouloir,
De remplir dignement un immenſe devoir.
Mais ces vertus, Seigneur, les a-t-on à mon âge ?
Des dieux, maîtres des rois, ſi, pour être l'image,

Il ne falloit qu'un cœur exempt d'ambition,
Ennemi de l'injure & de l'oppreſſion,
Et, pour le bien public, détaché de lui-même,
Je pourrois ſans rougir porter le diadême.
Mais quand je conſidère où s'étend le devoir
De ceux à qui le ciel a remis ſon pouvoir;
Quand je vois quel péril ſans ceſſe les aſſiège,
Qu'ils ont, à chaque pas, à craindre quelque piège;
Qu'au milieu des flatteurs dont la dextérité,
D'un voile ſéduiſant maſque la vérité,
Un roi doit être exempt d'erreur & de foibleſſe,
S'obſerver, ſe combattre, & ſe vaincre ſans ceſſe;
Craindre tous ſes penchans comme autant d'ennemis,
Sous le frein du devoir les tenir tous ſoumis;
Savoir que rien de lui n'eſt léger ni frivole,
Qu'il répond d'un regard, & d'un mot qui s'envole;
Que ce mot dangereux, échappé ſans deſſein,
Porte, à celui qu'il frappe, un poignard dans le ſein;
Et qu'un peuple attentif, qui de loin le contemple,
Du vice ou des vertus attend de lui l'exemple;
Je ſens qu'un diadême eſt trop peſant pour moi.
Mais mon père aujourd'hui m'en impoſe la loi;
J'obéis; & toujours ſous votre dépendance,
Je porterai le ſceptre, & vous ſeul la balance.

DENIS *le père* (*aux Gardes.*)

Qu'on l'arrête.

DENIS *le fils.*

Ah, Seigneur!

ARÉTIE.

O ciel!

DENIS *le père* (*aux Gardes.*)

Obéiſſez.

ARÉTIE.

Quel crime?...

DENIS *le père.*

Il m'eſt connu, Madame, c'eſt aſſez.
J'ai voulu m'aſſurer de votre intelligence,
Et voir ſur qui devoit éclater ma vengeance.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS le fils, DAMOCLÈS, Gardes.

DENIS.

Ou me conduiſez-vous, amis? Eſt-ce à la mort?
Leur ſilence, ces fers, tout m'annonce mon ſort.
Damoclès, obtenez que je parle à mon père.
Ce n'eſt pas que je penſe à fléchir ſa colère;
Mais avant de mourir je veux lui révéler
Un ſecret qui le touche & qui me fait trembler.

SCÈNE II.

DENIS le fils. Gardes.

DENIS.

Oui, de quelque rigueur que mon père m'accable,
Je dois lui révéler ce complot redoutable. —
O nature! ô devoir! vous ſuis-je aſſez ſoumis?
Je trahis Arétie, & je perds mes amis. —

Mes amis ! dieux ! quel nom donnai-je à des rebelles ;
Ennemis de mon ſang, à mon père infidèles ? —
Ingrat ! & c'eſt pour toi qu'ils l'ont voulu trahir.
Non, généreux vieillard, je ne puis te haïr.
Ton aveugle amitié t'entraînoit dans le crime ;
Mais ce n'eſt pas à toi d'en être la victime.
Inſtruit de tes deſſeins, je dois les prévenir ;
Mais de m'avoir aimé je ne puis te punir.
Je nommerai le crime & non pas le coupable.
Non, la mort à mes yeux préſente, inévitable...

SCÈNE III.

DENIS le père, DENIS le fils ; Gardes.

DENIS *le père.*

ABAISSE, malheureux, ce regard menaçant.

DENIS *le fils.*

La honte ſuit le crime ; & je ſuis innocent.

DENIS *le père.*

Parle. Que me veux-tu ?

DENIS *le fils.*

Vous ſauver.

DENIS *le père.*

Toi !

DENIS *le fils.*

Moi-même.

Moi, que vous haïſſez, mon père, & qui vous aime.

Chargé d'indignes fers, de gardes entouré;
A l'opprobre, à la mort près de me voir livré,
Je ne viens point ici dans un juge ſévère
Emouvoir, par mes pleurs, les entrailles de père.
Mieux que moi la nature eût pu vous appaiſer;
Et ſi vous l'écoutiez, elle eût ſu m'excuſer.
Mais incertain des jours que votre arrêt me laiſſe;
Et juſtement troublé du péril qui vous preſſe,
J'ai cru devoir ſaiſir, pour vous le dévoiler,
Le ſeul inſtant, peut-être, où je puis vous parler.
Vous êtes menacé; contre vous l'on conſpire.

DENIS *le père.*

Qui peut l'oſer?

DENIS *le fils.*

J'ai dit ce que j'ai dû vous dire.

DENIS *le père.*

Achevez.

DENIS *le fils.*

Je ne puis.

DENIS *le père.*

Prince, vous héſitez.

DENIS *le fils.*

Qu'on me mène à la mort.

DENIS *le père.*

Quoi! vous me réſiſtez!

Qui

Qui ménage un coupable en devient le complice.

DENIS *le fils.*

Vous en ſavez aſſez.

DENIS *le père.*

Par un lâche artifice ;
Perfide, je le vois, tu croyois m'alarmer,
Et qu'une crainte vaine alloit me déſarmer.

DENIS *le fils.*

Vous êtes menacé, Seigneur ; daignez m'en croire.
Diſpoſez de mon ſang, mais laiſſez-moi ma gloire.
Ma vie eſt votre bien ; je ſais la dédaigner.
Mais ma gloire eſt à moi ; vous devez l'épargner !..

DENIS *le père.*

Quoi, par la trahiſon lorſqu'on trame ma perte,

DENIS *le fils.*

On ne vous trahit point, on s'arme à force ouverte ;
Et ſe frayant vers vous un pénible chemin,
L'on vient vous attaquer les armes à la main.
Laiſſez-moi vous défendre, ou forcer les rebelles
A tremper dans mon ſang leurs armes criminelles.
Mais déteſtant l'emploi de lâche délateur,
Je ſuis leur ennemi, non leur accuſateur.

DENIS *le père.*

Eh quoi, toujours du ſang ! Non, non, par la clémence
Conjurons la tempête avant qu'elle commence.

J'ai trop aigri les cœurs, je prétends les gagner.
Ce n'eſt que par l'amour qu'il eſt doux de régner.
Nomme-moi les mutins dont l'orgueil nous menace.
Je ne les connoîtrai que pour leur faire grace.

DENIS *le fils.*

Plus l'effort ſeroit grand, moins ce peuple étonné
Au fond de votre cœur ſe croiroit pardonné.

DENIS *le père.*

Laiſſons-là ces détours, & nomme mes victimes;
Ou je punis en toi ton ſilence & leurs crimes.

DENIS *le fils.*

Ce que vos intérêts m'ordonnent de cacher,
La mort même, Seigneur, ne peut me l'arracher.

DENIS *le père* (*aux Gardes.*)

Nous allons l'éprouver. Gardes, que l'on appelle
Arétie & Dion.

DENIS *le fils.*

Je frémis.

DENIS *le père.*

Non, rebelle,
Ne crois pas que la mort ſoit l'aſyle aſſuré
D'un traître, d'un ingrat, d'un fils dénaturé.
Je ſaurai prolonger ton ſupplice & ma joie,
De ma lente fureur ton cœur ſera la proie,
Et j'en arracherai ce ſecret odieux,
Ou le ſerai du moins déchirer à mes yeux.

SCÈNE IV.

DENIS le père, DENIS le fils, DION, ARÉTIE, Gardes.

DENIS *le père.*

DION, l'on me trahit. Juſqu'ici je veux croire
Qu'on dérobe à vos yeux une trame ſi noire.
Allez, & prenez ſoin qu'avant la fin du jour,
Tous les chefs de l'État ſe rendent dans ma cour.
De la foi de ce peuple il me faut de tels gages.

DION.

A ſes ſujets, un roi demande des otages !

DENIS *le père.*

Dion, à m'obéir qu'on ſoit exact & prompt.
Et du peuple & de vous votre fille répond.

SCÈNE V.

DENIS le père, DENIS le fils, ARÉTIE, Gardes.

DENIS *le père.*

VOUS, Madame, à ſon ſort ſi l'amour vous attache,
(*il montre ſon fils.*)
Obtenez qu'il révèle un ſecret qu'il me cache.

Je veux de ce complot qu'il me nomme l'auteur.
Je lui cède, à ce prix, votre main, votre cœur.
Mais à ſe taire encor, Madame, s'il s'obſtine,
Aux plus affreux tourmens ma fureur le deſtine.
J'attends votre réponſe : elle fixe ſon ſort,
Et le met dans vos bras, ou le livre à la mort.

SCÈNE VI.

DENIS le fils, ARÉTIE.

ARÉTIE.

QUI nous a donc trahis ?

DENIS.

C'eſt moi.

ARÉTIE.

Vous !

DENIS.

Je l'avoue.
Pour mon père & pour vous moi ſeul je me dévoue.

ARÉTIE.

Non, vous ne mourrez point ; & pour vous enlever,
Je ſais qu'à l'inſtant même on va ſe ſoulever.
Mon père nous l'annonce ; il en a l'aſſurance.

DENIS.

Vous me faites frémir. Quelle affreuſe eſpérance !

Quoi, Dion, votre père auroit la cruauté!...
Tout votre ſang répond de ſa fidélité.

ARÉTIE.

Il ſait que pour l'état je veux bien le répandre :
Il ſera ſon devoir.

DENIS.

Je ne puis vous entendre.
Lui! vous ſacrifier! Non, je connois ſon cœur.
Dion n'aſpire point à ce barbare honneur
Qu'attache au parricide une vertu farouche.
Au prix de votre ſang il n'eſt rien qui le touche ;
Et ſon premier devoir eſt de vous ſecourir.
Vivez, Madame. Adieu. C'eſt à moi de mourir.

ARÉTIE.

Moi! cruel! après vous que je conſente à vivre!
Voyez à quels tourmens votre perte me livre.
Eſclave dans des lieux ſouillés de votre ſang,
J'accepterois la main qui vous perce le flanc!
Je ſerois dans les bras d'un tyran que j'abhorre!
D'un père, meurtrier de ſon fils que j'adore!
Non, ſi pour nous le ſort tarde encore à changer,
C'eſt à moi de vous ſuivre, à moi de vous venger.
Tout eſt grand dans un cœur qui mépriſe la vie ;
Et ſi le fer trompoit ma généreuſe envie,
Une mort ſecourable eſt prête à m'obéir ;
Et le poiſon du moins ne ſauroit me trahir.

DENIS.

Le poiſon !

ARÉTIE.

Pour vous ſeul eſt-ce encore un myſtère ;
Qu'à la cour des tyrans, ce ſecours ſalutaire
Eſt toujours dans les mains des mortels courageux
Qui veulent vivre en paix ſous un maître ombrageux ?
Je m'en ſuis en ſecret réſervé l'aſſiſtance :
Par-tout il m'accompagne ; il ſoutient ma conſtance ;
Et dans ce lieu funeſte, où rien n'eſt révéré,
Il ménage à ma gloire un aſyle aſſuré.

SCÈNE VII.

ARÉTIE, THÉODORE, DENIS le fils.

ARÉTIE.

THÉODORE en ces lieux ! quelle audace eſt la votre ?

THÉODORE.

Raſſurez-vous. Je viens vous ſauver l'un & l'autre.
(*bas*)
Que ma fureur redouble à l'aſpect de ſes fers !
(*haut*)
Les gardes ſont gagnés ; ces murs nous ſont ouverts.
L'on n'attend plus que vous ; & nos braves cohortes
Vont, au premier ſignal, s'élancer vers ces portes.

Mais on veut, avant tout, vous mettre en ſûreté,
Et voir, loin de ces murs, le prince en liberté.
Profitons des momens.

ARÉTIE.

Allons, prince.

DENIS.

Ah! Madame!
Pouvez-vous m'inviter à cette fuite infame?
Et toi, coupable chef de ces ſéditieux,
Oſes-tu, ſans frémir, te montrer en ces lieux?

THÉODORE.

Votre mort s'y prépare.

DENIS.

Apprends à tes complices
Que je ſais préférer les plus affreux ſupplices
A l'horreur de chercher mon ſalut dans leurs bras.

THÉODORE.

Ah! cher prince!

DENIS.

Va, dis-je, & ne replique pas.

THÉODORE.

Vous vous perdez, Seigneur, ſans ſauver votre père.

ARÉTIE.

Va, ne conſulte point ſon aveugle colère.
Hâte-toi. Dans une heure il ne ſera plus tems.
Tu vois de ſa vertu des témoins éclatans.

Le courroux qui l'enflamme en eſt un gage inſigne.
En refuſant le trône, il n'en eſt que plus digne.

THÉODORE.

Nous allons tous, pour lui, prodiguer notre ſang.

DENIS.

Ah! plutôt que du mien l'on épuiſe mon flanc.
Oui, c'eſt par-là que doit commencer le carnage;
Et tant qu'un ſouffle anime & ſoutient mon courage,
Mon corps, tout déchiré, s'oppoſant à vos coups,
Sera, pour votre maître, un rempart contre vous.

THÉODORE.

Madame, ſauvez-vous de ce lieu ſi funeſte.
Dion, qui vous attend, diſpoſera du reſte.

DENIS.

Non, Madame, arrêtez: je n'y puis conſentir.
Pour toi, de ce palais, traître, tu peux en ſortir;
Mais annonce à Dion qu'en ces lieux retenue,
Pour le ſang d'un rebelle Arétie eſt connue;
Qu'il la perd s'il éclate; & qu'au premier ſignal,
Tout ſon ſang va couler ſous le couteau fatal.

ARÉTIE.

Va, ne crains rien. Denis n'a rien appris encore.
Son fils ſait mon ſecret; mais apprends qu'il m'adore.
Il mourroit mille fois avant de m'expoſer;
Et ſur lui de ma vie on peut ſe repoſer.

SCÈNE VIII.

DENIS le fils, ARÉTIE.

DENIS.

O conſeil qui m'outrage & qui me déſeſpère !
On réſout, à mes yeux, la perte de mon père ;
Et vous me mépriſez au point de vous flatter
Que j'en ſerai témoin ſans oſer éclater !

ARÉTIE.

Non, je connois ton cœur : plus vertueux que tendre,
Il ſe vaincra, ſans doute, & je m'y dois attendre.
Viens, au fer du Tyran, me voir tendre le ſein ;
Viens accuſer mon père, & ſois mon aſſaſſin.
Je mourrai de tes coups, ſans regret, ſans murmure.
Et tu dois immoler l'amour à la nature.

DENIS.

Barbare, inſultez-moi. Sur ce cœur malheureux
Vous n'abuſez que trop d'un pouvoir dangereux.
Cependant, ſi Dion pourſuit ſon entrepriſe,
A charger les mutins ſi le roi m'autoriſe,
Et ſi dans le péril leur chef enveloppé
Vient tomber à vos pieds mortellement frappé ;
Qu'aurez-vous fait ?

ARÉTIE.

Crois-tu qu'en ce moment terrible,
Je ſois, de vos dangers, le témoin inſenſible ?

Tu me verras, bravant & le fer & les feux;
Pour ſuſpendre vos coups voler entre vous deux;
Animer nos amis à ſauver la patrie,
Et dans mes bras ſanglans enchaîner ta furie.
Je retiendrai ta main; & pour la dégager,
Dans ce cœur qui t'adore il faudra la plonger.

SCÈNE IX.

DAMOCLÈS, DENIS le fils, ARÉTIE.

DAMOCLÈS.

LE roi ſe laſſe enfin d'attendre une réponſe,
Madame; & par ma voix, ſeigneur, il vous annonce
Qu'il faut à ſes genoux aller tout révéler,
Ou me ſuivre.

DENIS.

Marchons.

ARÉTIE.

Allez-vous l'immoler?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS le père, DAMOCLÈS.

DENIS.

QUI le croiroit? le peuple a le grand art de feindre!

DAMOCLÈS.

Il eſt muet, tranquille.

DENIS.

Il en eſt plus à craindre.
Mais ce n'eſt pas de lui que vient la trahiſon.
As-tu fait de mon fils inveſtir la priſon?

DAMOCLÈS.

Il eſt en ſûreté. Mais vous, quelle indolence,
De votre fils rebelle enhardit le ſilence?
Pourquoi de ce complot n'en pas tirer l'aveu?

DENIS.

Laiſſons-lui ſon ſecret: il m'intéreſſe peu.
J'ai découvert, ſans lui, l'artiſan de l'intrigue.
C'eſt Dion.

DAMOCLÈS.

Contre vous le perfide ſe ligue!

Cependant il eſt libre.

DENIS.

Attendons ſon retour.

DAMOCLÈS.

Votre fils l'autoriſe, & voit encor le jour !

DENIS.

Oui, tel eſt mon malheur, qu'il faut les laiſſer vivre.
Il n'eſt pas tems encor que la mort m'en délivre.
Mais à ma ſûreté dès qu'ils auront ſervi,
Mon courroux choiſira l'inſtant d'être aſſouvi.
Tourner à nos deſſeins tout ce qui les traverſe,
C'eſt le talent des rois, c'eſt l'art où je m'exerce.
S'il ſe ſent pourſuivi, Dion peut m'échapper.
Dans ſes propres filets je veux l'envelopper.
L'art de diſſimuler eſt ſans doute pénible;
Mais il m'eſt néceſſaire en ce moment terrible.
N'oppoſons qu'Arétie à tous mes ennemis.
Dion tremble pour elle; elle craint pour mon fils;
Enchaînons l'un par l'autre & régnons par la crainte.
De douleur & d'effroi mortellement atteinte,
Arétie attendoit l'inſtant de me parler;
Je ſuis tranquille enfin, & l'on peut l'appeler.
(*Damoclès dit un mot à l'un des Gardes.*)
Quand un roi ſoutient mal ce qu'il oſe entreprendre,
Ce n'eſt qu'à ſa foibleſſe, ami, qu'il faut s'en prendre.
D'Arétie aujourd'hui tu me verras l'époux:
Les rebelles tremblans ſeront à mes genoux;

Et demain, mes drapeaux déployés dans la plaine,
Occuperont ailleurs la Diſcorde & la Haine.
(*Il apperçoit de loin Arétie.*)
Vois-tu comme l'orgueil a fait place à l'effroi ?
Laiſſe-moi profiter du trouble où je la voi.

SCÈNE II.

DENIS le père, ARÉTIE.

ARÉTIE.

DANS le doute mortel où mon ame eſt livrée,
Puis-je lever ſur vous une vue aſſurée ?
Et n'offrirez-vous point à mes regards tremblans,
D'un parricide affreux les veſtiges ſanglans ?
Ce déteſtable arrêt, dont frémit la nature,
De vos fureurs, ſans doute, a comblé la meſure.
Votre fils ne vit plus.

DENIS.

Il vit. Mais aujourd'hui
N'avez-vous à trembler, à frémir que pour lui ?
Vous pâliſſez, Madame ; & ſur votre viſage
Je vois la vérité qui perce le nuage.

ARÉTIE.

Comme moi, devant vous, qui n'eſt pas frémiſſant ?
Vos ſoupçons, mille fois, ont perdu l'innocent.

A tant d'infortunés ils tiennent lieu de crime;
Que je crains à mon tour d'en être la victime.

DENIS.

S'ils ſont pernicieux, ils ſont fondés du moins.
Conſultez vos frayeurs : elles en ſont témoins.
Vous n'aviez pas prévu que dans cette journée,
Où je vous couronnois des mains de l'hyménée,
Je pourrois en Dion reconnoître un ingrat?

ARÉTIE.

Mon père! ô ciel!

DENIS.

Il eſt l'auteur de l'attentat.
Puiſſant par mes bienfaits, il médite ma perte.
Mais je ſerai vengé : ſa trame eſt découverte.

ARÉTIE.

Quoi! tandis que ſa fille eſt encore en vos mains,
Que ma tête eſt garant!...

DENIS.

Tous vos détours ſont vains,
Madame : il eſt coupable. Eſt-ce moi qu'on abuſe?
Ses craintes, vos frayeurs, mon fils même l'accuſe.
Mon fils, qui peut choiſir entre vous & la mort,
Veut mourir! Dion ſeul l'engage à cet effort;
Et celui qu'à l'amour, qu'à la vie il préfère,
Seroit ſacrifié s'il n'étoit votre père.

ARÉTIE.

Voilà donc les témoins que vous nous oppoſez !
C'eſt ſur de tels garans que vous vous repoſez !
Eh bien, n'écoutez plus qu'une aveugle furie.
Immolez un héros, l'amour de ſa patrie.
Vous ne connoîtrez plus le trouble & la pitié
Que faiſoit naître en vous l'importune amitié.
Qu'il meure. Mais tremblez : cet arrêt déteſtable
Va remplir tous les cœurs d'une rage indomptable.

DENIS.

Vous me bravez, Madame, & croyez m'étonner.
Non, la crainte jamais ne m'a fait pardonner.
De ce peuple inſolent ſes chefs vont me répondre.
Mais c'eſt vous que je veux étonner & confondre.
Votre père & mon fils ont mérité la mort :
Le premier eſt encore arbitre de ſon ſort,
Madame, & c'eſt par lui que doit être calmée
Une rebellion par lui-même allumée.
L'autre attend, dans les fers, ſa grace ou ſon arrêt.
Ils vivent. Leur pardon, ou leur ſupplice eſt prêt.
Je remets en vos mains & leur mort & leur vie.
Un mot les perd, Madame, un mot les juſtifie.

ARÉTIE.

Qu'allez-vous m'ordonner?

DENIS.

De me ſuivre à l'autel.
Un refus à tous deux porte le coup mortel.

SCÈNE III.

DENIS le père, ARÉTIE, DAMOCLÈS.

DAMOCLÈS.

SEIGNEUR, les chefs du peuple en ce lieu vont ſe rendre.
Dion eſt avec eux.

DENIS.

Ordonnez-leur d'attendre ;
Et qu'ils ſoient déſarmés.

ARÉTIE (*bas*).

J'ai perdu tout eſpoir.

SCÈNE IV.

DENIS le père, ARÉTIE.

DENIS.

DÉCIDEZ de ſa vie : elle eſt en mon pouvoir.

ARÉTIE (*bas*).

Grands dieux ! à quel arrêt faut-il que je ſouſcrive !
Que votre fils ſoit libre, & que mon père vive.
Mais différez encor, Seigneur, de déclarer
A quel prix....

DENIS.

En ſecret je vais tout préparer.

SCÈNE

SCÈNE V.

ARÉTIE *ſeule.*

OUI, fais orner l'autel, & qu'enfin tout s'expie.
Dieux ! qui ſerez témoins de cette fête impie,
Pardonnez ſi je fais ſervir à mes deſſeins
Le gage ſolemnel des ſermens les plus ſaints.
C'eſt au pied des autels que doit périr le crime.
Il n'eſt point, à vos yeux, de plus chère victime.
Et que ſont, devant vous, ces offrandes de paix,
Ces vils troupeaux, chargés des maux qu'ils n'ont point faits ?
C'eſt le ſang des tyrans ſacrilèges & traîtres,
Qui doit couler, grands Dieux ! ſous le fer de vos prêtres.
Nos vœux ſont exaucés quand l'autel en eſt teint.
C'eſt dans ce ſang impur que la foudre s'éteint. —
Vains projets ! ſi ſa tête échappe à ma colère,
Je livre à ſa vengeance & ſon fils & mon père.
Dieux ! dans ce grand deſſein prêtez-moi votre appui.
La mort ne put jamais pénétrer juſqu'à lui.
A la trahiſon même il eſt inacceſſible. —
N'importe ; & c'eſt à moi de tenter.... l'impoſſible.
Le crime même eſt juſte en cette extrémité,
Et le ciel permet tout à ma témérité.
D'ennemis du Tyran cette cour eſt remplie :
A ce maître abhorré l'intérêt ſeul les lie ;

Et j'en puis gagner un à force de bienfaits.
Pour ſe détruire entre eux les ſcélérats ſont faits.

SCÈNE VI.

DION, ARÉTIE.

DION.

MA fille, il faut céder. Cette haute entrepriſe,
A des tems plus heureux pour toi ſeule eſt remiſe.
Ce peuple à ton ſalut a préféré tes jours.

ARÉTIE.

Et pourquoi l'informer du péril que je cours ?
Quand il peut s'affranchir d'un cruel eſclavage,
Eſt-il tems de trembler pour le ſort d'un otage ?
Vous qui me connoiſſiez, mon père, doutiez-vous
Que d'un ſi beau trépas mon cœur ne fût jaloux ?
Penſiez-vous que ma crainte, à l'aſpect du ſupplice,
Vous raviroit l'honneur de ce grand ſacrifice ?
Si votre ſang en moi ne s'eſt point altéré,
Verſé pour mon pays, auroit-il murmuré ?
Mourir pour ma patrie & digne de mon père,
Eſt, dans ce jour fatal, le ſeul bien que j'eſpère.

DION.

Sûr de tes ſentimens, je veux bien l'avouer,
Au ſalut de l'État j'allois te dévouer.

Mais mes pleurs m'ont trahi. L'invincible nature
Au cri de la vengeance a mêlé ſon murmure.
Prêt à frapper le coup, hélas! j'ai ſoupiré;
A cet effort cruel, mon cœur s'eſt déchiré.
De tes périls, le peuple a jugé par mes larmes,
Et j'ai vu tous les cœurs partager mes alarmes.
Nos généreux amis aiment mieux tout ſouffrir,
Que d'expoſer ton père à te laiſſer périr.

ARÉTIE.

Leurs malheurs, quels qu'ils ſoient, ne ſont pas ſans remède:
Un Dieu, dans ce moment, peut venir à mon aide.

DION.

Ah, ma fille! & quel dieu daigne nous écouter?

ARÉTIE.

Non, le Tyran.... bientôt.... n'eſt plus à redouter.

DION.

Il m'en coûteroit trop de braver ſa colère.
Ma fille eſt dans ſes mains, & j'ai le cœur d'un père.

ARÉTIE.

On peut vous épargner ces combats douloureux.
Défenſeurs de l'État, citoyens généreux,
Vous, dont le ſang coula pour la cauſe commune,
Quelle gloire a ſuivi votre noble infortune!
Mon père, ſi, malgré le ſort qui les trahit,
Juſques ſur l'échafaud la gloire les ſuivit,

Si, plein d'un ſaint reſpect, rappelant leur diſgrace;
De leur ſang, ſur nos murs, on baiſe encor la trace;
Quels honneurs obtiendroit celui de qui la main
Auroit porté le coup qu'ils tentèrent en vain?
Ah, mon père! pourquoi n'avons-nous qu'une vie!
Que ne peut-on cent fois mourir pour ſa patrie!

DION.

La joie eſt dans ſes yeux, & l'effroi dans mon cœur.
Reviens à toi; modère une ſi noble ardeur.

ARÉTIE.

Le deſir de la gloire aiguillonne mon ame.
Un dieu remplit mon cœur, il l'élève, il l'enflamme.
Que je me ſens de force en cet heureux inſtant!

SCÈNE VII.

DAMOCLÈS, DION, ARÉTIE.

DAMOCLÈS (*bas*).

MADAME, tout eſt prêt, & le roi vous attend.

ARÉTIE.

Je vais....

SCÈNE VIII.

ARÉTIE, DION.

ARÉTIE.

ADIEU, mon père. Embraſſons-nous.

DION.

Ma fille!

Ma chère fille!.. ô dieux!

ARÉTIE (*à part*):

C'en eſt fait. L'éclair brille;

La foudre va partir.

DION.

Je ne te quitte pas.

ARÉTIE.

Mon père, au nom des dieux, ne ſuivez point mes pas.

SCÈNE IX.

DION, *ſeul.*

QUELS adieux! quel tranſport! quelle audace intrépide!
Elle ſuit du Tyran le miniſtre perfide!
A mes yeux, en ſecret, il ſembloit lui parler....
Que lui veut-il? Denis la fait-il appeler?

Contre lui cependant elle éclate en menaces.
Que dis-je? elle croit voir la fin de nos disgraces....
Mais pourquoi ces adieux? ils me glacent d'effroi.
Il faut la suivre, il faut... Théodore, est-ce toi?

SCÈNE X.

THÉODORE, DION.

THÉODORE.

FUIS, fuis loin de mes yeux, perfide.

DION.

De quel crime
Oses-tu m'accuser? quelle fureur t'anime?

THÉODORE.

Esclave d'un Tyran, tu nous as tous trahis;
Et tu vas devenir l'horreur de ton pays.
Pour toi, nous différons de sortir d'esclavage;
Pour toi dans ce palais nous venons en otage;
Et tu nous y conduis pour te voir... j'en frémis.
Lâche!

DION.

Je vous tiendrai tout ce que j'ai promis;
J'en atteste les dieux.

THÉODORE.

Quoi! tu livres ta fille;
Denis par de saints nœuds s'unit à ta famille;

Et tu viens nous jurer !...

DION.

Ah ! ſors de ton erreur,
Et le père & la fille ont ces nœuds en horreur.
Nous ſubirions plutôt la mort la plus cruelle.

THÉODORE.

Ta fille !

DION.

Eſt vertueuſe ; & je te réponds d'elle.

THÉODORE.

Que dis-tu, malheureux ? Quoi ! ſans t'en avertir...

DION.

Si ſon cœur à ces nœuds avoit pu conſentir,
Avant de me ſouiller d'une tache ſi noire,
J'aurois percé ſon cœur, j'aurois ſauvé ma gloire.

THÉODORE.

Viens, viens donc le percer aux yeux des immortels
La perfide eſt....

DION.

Où ? parle.

THÉODORE.

Aux autels.

DION.

Aux autels !

THÉODORE.

O père miſérable ! ô crime ! ô ma patrie !

DION.

Quel jour luit tout-à-coup dans mon ame attendrie !

THÉODORE.

Fille indigne d'un ſang & ſi pur & ſi beau !
Que ne l'as-tu plutôt étouffée au berceau !

DION.

De ſes tendres adieux voilà donc le myſtère !
O mon ami !

THÉODORE.

Dion, tu pleures !

DION.

Je ſuis père.

THÉODORE.

Non, tu n'as plus de fille.

DION.

Elle eſt digne de moi ;
Et ſa ſeule vertu cauſe tout mon effroi.

THÉODORE.

Elle épouſe Denis.

DION.

Elle meurt, ou nous venge.
O ma fille !

THÉODORE.

Aux autels, elle oſeroit ?...

DION.

Qu'entends-je ?
Arétie !

SCÈNE XI.

PHILISTE, DION, THÉODORE.

PHILISTE.

ELLE meurt.

DION.

Elle meurt ! juſtes dieux !

PHILISTE.

Amis, fuyez l'aſpect d'un Tyran furieux.
Il vient, le déſeſpoir dans ſes yeux étincelle.

DION.

Ma fille ne vit plus. Qu'il m'immole après elle.

PHILISTE.

Non, le Tyran n'a point porté ce coup mortel. —
Le ſang de la victime avoit baigné l'autel.
Dans les mains de Denis la coupe étoit remplie.
Il boit, & la remet dans les mains d'Arétie.
L'on eût dit que la joie & la ſérénité
D'un éclat immortel animoient ſa beauté.
Mais ſes lèvres à peine ont touché le breuvage,
Sur ſes yeux, tout-à-coup, ſe répand un nuage ;
Et je la vois tomber ſans force & ſans couleur.

DION.

Allons la ſecourir ou mourir de douleur.

THÉODORE.

O ſort digne d'envie ! ô vertu que j'admire !
Peuple, réveille-toi: la tyrannie expire.

SCÈNE XII.

DENIS le père, THÉODORE, PHILISTE, Gardes.

DENIS (*à Philiſte & à Théodore.*)

SORTEZ. (*aux Gardes.*) Vous, qu'en ces lieux mon fils ſoit amené.

SCÈNE XIII.

DENIS le père, *ſeul.*

O VENGEANCE! ô fureur! je ſuis empoiſonné.
Je reconnois mon fils. Sa main déſeſpérée
M'a fait boire la mort dans la coupe ſacrée.
Sous quel voile impoſteur marchoit ſa cruauté !
Monſtre digne de moi, tu m'as trop imité.
Toi, qu'il a fait couler dans mes veines brûlantes,
Poiſon, rends, s'il ſe peut, tes atteintes plus lentes.
Mon ſupplice m'eſt doux, s'il peut ſe prolonger.
O mort! affreuſe mort! laiſſe-moi me venger.
Mon ſang ſe glace. . . . Il vient.

SCÈNE XIV.

DENIS le père, DENIS le fils, DION, Gardes.

DENIS (*à un Garde*).

FRAPPE. Obéis.

DION (*au même*).

Arrête.
Epargnez l'innocent, Seigneur; voilà ma tête.
Oui, ma fille a tout fait.

DENIS *le père.*

S'il eſt vrai, c'eſt pour lui.
Que la mort aux enfers les uniſſe aujourd'hui.
(*au garde*)
Frappe. (*Il chancelle & tombe entre les bras de ſes gardes*).

DION.

Arrête. Il expire.

DENIS *le fils* (*aux genoux de ſon père*).

Ah! mon père.

DENIS *le père* (*le poignard levé ſur ſon fils*).

Ah! perfide!...
Je meurs.

DION.

Ainſi le ciel prévient un parricide.
Cher prince!

DENIS *le fils.*

Epargnez-moi ces ſecours ſuperflus.
Dans ces momens cruels, je ne me connois plus.

Fin du cinquième & dernier Acte.

ARISTOMÈNE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 30 avril 1749.

ACTEURS.

ARISTOMÈNE, Général des Meſſéniens.
LÉONIDE, femme d'Ariſtomène.
LEUXIS, leur fils, à l'âge de douze ans.
ARCIRE, LÉARQUE, } Sénateurs, amis d'Ariſtomène.
THÉONIS, DRACON, } Sénateurs, ennemis d'Ariſtomène.
EURIBATE, Envoyé de Sparte.
Un Garde, *parlant.*
Aſſemblée de Sénateurs *muets.*
Gardes *muets.*

L'action ſe paſſe à Meſſène, dans l'une des ſalles du palais où s'aſſemble le Sénat.

ARISTOMÈNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARCIRE, THÉONIS.

ARCIRE.

Toi! le chef du ſénat, l'ami d'Ariſtomène,
Sans lui, tu veux changer le deſtin de Meſſène,
Et d'une indigne paix tu nous fais une loi!

THÉONIS.

A la néceſſité j'obéis malgré moi.

ARCIRE.

Ainſi, lorſqu'un héros, dans ſa courſe rapide,
De Meſſène à Corinthe, & d'Argos en Elide,
Contre Lacédémone aura fait aſſembler
Ces peuples déſunis qu'elle veut accabler;
Abandonné des ſiens, en rentrant dans ſa ville,
Il va n'y retrouver qu'une crainte ſervile;

Et des murs qu'il défend tu ne l'as écarté ;
Que pour trahir ſa gloire & notre liberté !

THÉONIS.

Je fais ce qu'à mon âge inſpire la prudence :
Je chéris le repos plus que l'indépendance ;
Et malgré tout l'éclat d'un ſuccès paſſager,
Je prévois les périls où l'on va s'engager.
Je ſais qu'après vingt ans d'une guerre ſanglante,
La conſtance de Sparte & ſa force accablante,
Ont ruiné Meſſène & l'ont fait ſuccomber.
Meſſène ſe relève, & c'eſt pour retomber.
Mais ſans compter les maux où la guerre l'expoſe,
Puis-je, à moins de ſubir la loi qu'on nous impoſe,
Secourir, dérober au glaive menaçant
Et la femme & le fils d'Ariſtomène abſent ;
Et de leur ſort, toi-même, arbitre plus ſévère,
Laiſſerois-tu périr & le fils & la mère ?

ARCIRE.

Sparte, en les menaçant, croit nous épouvanter.
Mais qu'à leurs foibles jours elle veuille attenter ;
Cette cruauté lâche eſt trop indigne d'elle.

THÉONIS.

Sparte ne voit en eux qu'une race rebelle,
Dont le plus innocent eſt aſſez criminel.

ARCIRE.

Leur mort la couvriroit d'un opprobre éternel.

THÉONIS,

THÉONIS.

Quoi qu'il en ſoit enfin, la paix nous les ramène;
Et la paix réunit tous les vœux de Meſſène.

ARCIRE.

Peuple mobile & vain, qui peut te définir?
Quoi! pour ſa liberté je l'aurai vu s'unir,
Et ſecouant ſa chaîne au ſignal des alarmes,
Accourir aux drapeaux & demander des armes;
J'aurai vu le paſteur en ſoldat transformé,
Le laboureur timide aux combats animé,
Et du fer, inſtrument d'une obſcure induſtrie,
Se faire une défenſe utile à ſa patrie;
Enfin, d'un peuple eſclave, & né dans le repos,
Un héros aura fait un peuple de héros;
Et tout-à-coup ce peuple, inſenſible à la gloire,
Redemande ſes fers! Non, je ne puis le croire.
Si, loin d'Ariſtomène, il paroît abattu,
Son retour lui rendra ſa force & ſa vertu.

THÉONIS.

Son retour lui rendra cette audace imprudente,
Qui de nos foibles loix ſe croit indépendante.
Sais-tu, pour l'affranchir, ce qu'il en a coûté?
Au nom de Sparte, au moins, ce ſénat redouté,
Sur un peuple aſſervi régnoit avec empire.
La liberté renaît; notre pouvoir expire:
Nous rentrons dans la foule; & je vois le moment
Où dans la ſolitude & dans l'abaiſſement,

Avilis, dégradés du rang de nos ancêtres,
Nous aurons à gémir d'avoir changé de maîtres.

ARCIRE.

Et connois-tu, dis-moi, de plus cruels tyrans
Que des républicains devenus conquérans?
Eſt-il dans l'univers de plus rudes entraves
Que les chaînes dont Sparte a chargé ſes eſclaves?
Si leur nombre s'accroît en dépit du malheur,
S'ils combattent pour elle avec quelque valeur,
Bientôt, de leurs tyrans la prudence ombrageuſe
En détruit, à plaiſir, la race courageuſe:
Plaiſir digne d'un peuple au carnage élevé,
Qu'on voulut aguerrir, & qu'on a dépravé;
Chez qui tout s'endurcit, juſqu'au cœur d'une mère;
Qui, pour être ſoldat, n'eſt plus époux ni père;
Et n'ayant pour vertu que ſa férocité,
Semble avoir fait divorce avec l'humanité.
Loin de nous & ſes mœurs & ſon joug déteſtable.

THÉONIS.

Il en eſt un pour nous encor plus redoutable,
Arcire!

ARCIRE.

Quel eſt-il, ce pouvoir ſi fatal?

THÉONIS.

Celui d'un ſouverain que j'ai vu mon égal.
Nous nous livrons ſans crainte, imprudens que nous ſommes;
Mais l'intérêt, Arcire, a fait bien des grands hommes;

Et tel de ſa patrie eſt devenu l'appui,
Qui ne fit rien pour elle, & qui fit tout pour lui.

ARCIRE.

Des ingrats, Théonis, c'eſt bien là le langage!

THÉONIS.

Tu le crois. S'éblouir eſt le ſort de ton âge.
Mais moi, qu'à tout prévoir les ans ont trop inſtruit,
Je perce ces dehors dont l'éclat te ſéduit.
Je connois les humains, & je ſuis loin de croire
Qu'un citoyen puiſſant, vainqueur, chargé de gloire,
Voulût reſter l'égal de ceux qu'il affranchit.
Moins crédule que toi, le ſénat réfléchit:
Il voit qu'Ariſtomène a ſubjugué l'armée,
Que ſon crédit s'élève avec ſa renommée,
Qu'il ne nous ſert enfin que pour nous maîtriſer,
Et qu'il change nos fers, au lieu de les briſer.
Un homme tel que lui parvient, malgré lui-même,
Par la faveur du peuple, à la grandeur ſuprême:
On l'y porte; & bientôt....

ARCIRE.

Les cœurs reconnoiſſans
Lui devroient cet hommage; & pour moi, j'y conſens.

THÉONIS.

Vaillant jeune homme, ô toi, ſi l'on m'eût voulu croire,
Dont la gloire naiſſante eût obſcurci ſa gloire;

C'eſt peu que ta valeur, trop facile à céder,
Ait ſervi ſous un chef qu'elle eût dû commander;
A ſon ambition livrant pleine carrière,
Tu l'excites toi-même à franchir la barrière!
Eſt-ce ainſi qu'un héros ſe venge d'un affront?
Quel triomphe pour lui, de voir que ſur ſon front
Son rival, inſtrument de ſa grandeur ſuprême,
D'une ſervile main place le diadême!

ARCIRE.

Tu t'es flatté ſans doute, avec ce doux poiſon,
De corrompre mon cœur, d'obſcurcir ma raiſon,
De me faire envier des talens que j'honore,
De me faire haïr des vertus que j'adore?
Je vois dans tes conſeils pourquoi je fus admis:
Tu crois que deux rivaux ne ſauroient être amis;
Rends-nous plus de juſtice, & renonce à l'envie
De noircir, à mes yeux, une ſi belle vie.
Nos cœurs, qu'un ſouffle impur voudroit envenimer,
S'eſtiment trop, crois-moi, pour ne ſe pas aimer.
De vengeur de l'état il demanda le titre;
Je le lui diſputai: le peuple en fut l'arbitre;
Et grace aux immortels, qui l'ont bien inſpiré,
Ce peuple eſt trop heureux de l'avoir préféré.
Non que d'un tel honneur, s'il m'avoit jugé digne,
Mon bras, pour mériter cette faveur inſigne,
Par quelque heureux exploit ne ſe fût ſignalé;
Mais ce qu'a fait le ſien, qui l'auroit égalé?

Je l'ai vu ſans envie, & le vois ſans alarmes.
Le ſalut de l'État lui fit prendre les armes ;
Et généreux auteur de notre liberté,
Pour reprendre ſes dons il a trop de fierté.
Il hait trop les tyrans pour aſpirer à l'être. —
Mais, hélas ! ſon malheur le fera mieux connoître ;
Et s'il ſe voit contraint, par un noir attentat,
De livrer ſa famille, ou de trahir l'État,
On apprendra peut-être à plaindre une grande ame.

THÉONIS.

Et s'il abandonnoit & ſon fils & ſa femme,
Plutôt que le pouvoir dont il eſt revêtu ;
Seroit-ce encor, Arcire, un effort de vertu ?

ARCIRE.

Oui. Rien ne m'eſt ſuſpect dans une ame ſi belle :
Tout ce qu'elle produit, je le crois digne d'elle ;
Et jamais, quoi qu'il faſſe, on n'obtiendra de moi
Rien qui bleſſe un moment ſa candeur & ſa foi.
Le voici. Le ſénat près de lui ſe raſſemble.
Regarde ce héros, baiſſe les yeux, & tremble.

SCÈNE II.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, LÉARQUE, THÉONIS, DRACON, & autres Sénateurs.

ARISTOMÈNE.

Qu'il m'eſt doux, mes amis, d'entendre à mon retour
Eclater de ce peuple & la joie & l'amour!
De revoir cette ville, à nos tyrans fatale,
Leur eſclave autrefois, aujourd'hui leur rivale;
Ce temple de nos loix & de la liberté,
Où nos antiques mœurs ont repris leur fierté;
Ces dieux, qui de nos murs chaſſant la tyrannie,
Ont, d'un peuple abattu, relevé le génie!
Oui, ce peuple, vengé des maux qu'il a ſoufferts,
Peut rendre grace aux dieux d'avoir briſé ſes fers.
Il aura des amis; & leur foi m'eſt donnée.
J'ai paſſé du Stymphale aux rives du Pénée;
Et par-tout, à la voix de votre ambaſſadeur,
J'ai vu, pour vous défendre, éclater même ardeur.
Par-tout l'orgueil de Sparte inſpire de la haine;
Par-tout on s'attendrit ſur le ſort de Meſſène;
Par-tout on applaudit à ſon reſſentiment.
Qui ſait intéreſſer perſuade aiſément.
J'ai dit, ſous nos tyrans, quel étoit l'eſclavage;
Quel étoit leur génie, & leur vertu ſauvage.

Je les ai peints, cruels juſque dans leurs plaiſirs,
De rapine & de meurtre amuſant leurs loiſirs :
J'ai de leur politique expliqué le myſtère,
Suivi, dès le berceau, leur diſcipline auſtère,
Comparé leur retraite à celle des vautours,
Aux amours des lions comparé leurs amours,
Montré que de leurs mœurs l'inflexible rudeſſe
Ne tendoit qu'à former des tyrans pour la Grèce,
Et qu'un peuple élevé pour vaincre & pour mourir ;
S'il devenoit puiſſant, devoit tout conquérir.
A ces mots, on demande à former une ligue :
On veut à ce torrent oppoſer une digue ;
Et nos voiſins ſur nous fondant leur ſûreté,
Penſent, en nous ſauvant, ſauver leur liberté.
Tyrans ! vous tomberez. Nous n'avons plus de maîtres,
Mes amis. Dans les fers ſi le ciel nous fit naître,
La marque en eſt flatteuſe à qui les a rompus.
Il eſt beau de devoir ſa gloire à ſes vertus. —
Mais quel abattement ! quel ſilence farouche !

THÉONIS.

Ami, n'y penſons plus. La liberté nous touche ;
Mais ce ſeroit trop cher acheter ſes bienfaits.
Il faut céder au tems & recevoir la paix.

ARISTOMÈNE.

La paix, la paix, grands dieux, avec la ſervitude ! —
Je vois dans vos eſprits d'où naît l'inquiétude.

C'eſt ce grand nom de Sparte, & ſon vieil aſcendant
Qui me fait accuſer d'un courage imprudent.
Sénateurs, je connois cette ville guerrière ;
Et d'un œil attentif meſurant ma carrière,
J'ai long-tems médité ſa force & ſes moyens.
Sur autant de héros qu'elle a de citoyens
Sa défenſe, au-dedans, ſa liberté ſe fonde :
Il n'eſt point de rempart plus redoutable au monde.
Mais lorſque de ſes loix oubliant l'équité,
Pour étendre un pouvoir qu'elles ont limité,
Sparte veut conquérir, ſa perte eſt aſſurée.
Un pouvoir ſans reſſource eſt de peu de durée.
Un combat le ruine, un revers le détruit.
Du commerce & des arts la richeſſe eſt le fruit :
Le commerce & les arts ſont bannis loin de Sparte.
Comme des corrupteurs Lycurgue les écarte ;
Et par-là de la guerre il détruit l'aliment.
Oſez donc réſiſter à l'effort d'un moment ;
Et dans peu, ce torrent échappé des montagnes,
Va ſe perdre & tarir au ſein de vos campagnes.

LÉARQUE.

Ton eſpoir eſt fondé, je le crois. Mais, hélas !
Le courage a des yeux que la crainte n'a pas.

ARISTOMÈNE.

La crainte ! & parmi vous qui l'a donc répandue ?
Je ſais comme on rallie une foule éperdue.

Mais ce peuple eſt tranquille ; & loin de s'alarmer,
D'une audace nouvelle il paroît s'animer :
Je ne vois qu'au Sénat la triſteſſe & le trouble.
Qu'eſt-il donc arrivé ? — Le ſilence redouble !
Qui peut de la concorde affoiblir les liens ?
Eſt-ce un vil intérêt ? Diſpoſez de mes biens.
Eſt-ce la haine ? Il faut haïr la tyrannie,
Et que toute autre haine à jamais ſoit bannie.
Eſt-ce l'envie enfin ? Si quelqu'un parmi vous
Du pouvoir qu'on me laiſſe eſt devenu jaloux,
Il peut ſe déclarer : à ſes vœux je conſpire ;
Et le rang de ſoldat eſt le ſeul où j'aſpire.

LÉARQUE.

Ah ! qu'il t'en va coûter pour ſervir des ingrats !

ARISTOMÈNE.

Léarque, s'il en eſt, je ne les connois pas.
Mais Théſée & Codrus, ces bienfaiteurs d'Athène,
N'ont-ils pas ſoutenu les aſſauts de la haine ?
Quel pays, ou quel peuple eût-on jamais ſervi,
Si l'on ſe fût laſſé de ſe voir pourſuivi ?
Quelque ennemi peut-être en ſecret me traverſe ;
Eh bien ! c'eſt une épreuve où la vertu s'exerce.
Braver pour ſon pays l'infortune ou la mort,
D'un bon républicain c'eſt le vulgaire effort ;
Mais en butte à l'envie, à la haine, à l'injure,
De ſes reſſentimens étouffer le murmure,
Et ſervir ſon pays, ſans retour, ſans eſpoir,
C'eſt l'effort des grands cœurs, & j'en fais mon devoir.

Laiſſons frémir l'Envie, & ſoyons magnanimes.
Le chemin de la gloire eſt traverſé d'abîmes ;
Mais le terme eſt ſi beau ! mais le prix eſt ſi doux !
A ce prix immortel ſi nous aſpirons tous,
Celle qui le diſpenſe aux combats nous appelle :
C'eſt la poſtérité ; nous travaillons pour elle.
Eſt-ce vivre en effet, que vivre enſeveli,
Et paſſer, en mourant, du repos dans l'oubli ?
Non, l'homme utile au monde eſt ſeul digne d'envie ;
Et la ſeule vertu donne un prix à la vie.
Contemplez l'avenir ; voyez vos noms fameux
Portés par la Mémoire à vos derniers neveux.
Regardez ce ſénat. Là ſeront vos images ;
Les peuples à genoux leur rendront des hommages ;
Dans ces marbres ſacrés ils vous contempleront,
Et liront leur devoir empreint ſur votre front.
Les voilà, diront-ils, ces citoyens célèbres,
Qui de la ſervitude ont chaſſé les ténèbres,
Et fait ſur leur pays reſplendir la clarté
Des beaux jours de la gloire & de la liberté.
O doux preſſentiment ! ô généreuſes flammes !
Ne les ſentez-vous pas pénétrer dans vos ames,
Citoyens ? & quel ſang eſt d'un aſſez grand prix,
Pour acheter l'honneur de ſauver ſon pays ?

THÉONIS.

En vain, par des détours, tes amis te diſpoſent
A céder aux revers que les dieux nous oppoſent.

Du ſang & de l'amour tu reconnois la loi.

ARISTOMÈNE.

Quel père, quel époux eſt plus tendre que moi ?

THÉONIS.

De l'un des ſénateurs la famille enlevée,
Eſt, dans les mains de Sparte, à la mort réſervée ;
Et ſi nous réſiſtons, tout ſon ſang va couler.
Penſes-tu qu'il conſente à la voir immoler ?

ARISTOMÈNE.

Le ſacrifice eſt grand ! comme vous j'en ſoupire.
C'eſt un devoir cruel qu'on ne ſauroit preſcrire.
Que je plains cet époux, ce père citoyen,
Qui peut ſauver l'État par cet affreux moyen,
Et qui va le trahir ou perdre ce qu'il aime !
Quel eſt-il ?

THÉONIS (*lui remettant un billet*).

Lis.

ARISTOMÈNE (*ayant jetté les yeux ſur le billet*).

Quels traits ! mon épouſe !

THÉONIS.

Elle-même.

ARISTOMÈNE.

Et mon fils avec elle !

THÉONIS.

Au bruit de ton retour
Ils voloient dans tes bras, conduits par leur amour.

Je n'ai pu retenir leur ardeur imprudente.

ARISTOMÈNE (*il lit*).

« Si vous n'êtes ſoumis, à nos jours on attente ! » —
Rendons graces aux dieux qui n'accablent que moi.
Meſſène ! tout mon ſang doit donc couler pour toi !
Qu'il coule ; & de nos maux que la ſource tariſſe.
J'aurois été jaloux d'un ſi beau ſacrifice.
Puiſqu'il ſauve l'État, il eſt digne de nous.
O ma patrie ! enfin j'aurai tout fait pour vous.
Amis, vous frémiſſez. Epargnez-moi vos plaintes.
Je ſens de mon malheur les profondes atteintes ;
Mais je n'oublirai point qu'un héros de mon nom,
Un grand roi, mon aïeul, nouvel Agamemnon,
Pour appaiſer vos dieux leur immola ſa fille.
C'eſt la loi que le ciel impoſe à ma famille.
Et ma femme & mon fils ne déſavoueront pas
Le douloureux effort qui les livre au trépas.
Allez dans tous les cœurs affermir l'eſpérance.
Leur ſort dépend de moi ; qu'ils ſoient en aſſurance ;
Et puiſque leur ſalut peut encor s'acheter,
Qu'on n'examine plus ce qu'il doit m'en coûter.

SCÈNE III.

DRACON, THÉONIS.

DRACON.

COMBIEN tant de grandeur m'importune & me bleſſe !

THÉONIS.

D'admirer ce beau zèle aurois-tu la foibleſſe ?
Le crois-tu généreux ?

DRACON.

Moi ! me laiſſer tromper
A ces fauſſes vertus dont il vient nous frapper !
Non, non, qu'il en impoſe à des ames ſerviles.
L'intérêt & l'orgueil, voilà ſes vrais mobiles ;
Et ce grand ſacrifice, où ſon cœur ſe réſout,
N'eſt qu'un crime de plus. Mais qu'importe, après tout
Généreux ou cruel, ma fierté le déteſte.
Soit crime, ſoit vertu, tout de lui m'eſt funeſte.
Plus il ſe montre grand, plus il devient ſuſpect ;
Et je le punirois d'arracher mon reſpect.

THÉONIS.

J'aime en toi cet orgueil, ce courage indomptable,
De notre dignité défenſeur intraitable.

Et qu'importe en effet qu'on relève l'État ;
Si des chaînes du peuple on charge le ſénat ;
Et ſi, par des ſuccès à ſes vœux favorables,
La foule étoit heureuſe, & nous ſeuls miſérables ?
Ne ſoyons point, crois-moi, citoyens à ce prix.
Laiſſons l'enthouſiaſme à de foibles eſprits.
De ces hautes vertus, dont le faſte en impoſe,
Toujours dans quelque vice on découvre la cauſe.
Ici l'ambition frappera tous les yeux.
Parmi les plus ardens & les plus factieux
Semons la défiance, & l'envie, & la haine ;
Irritons, révoltons l'ame d'Ariſtomène.
Si ſa vertu ſe laſſe à force de lutter,
De ſervir des ingrats s'il peut ſe rebuter,
Il eſt perdu. Je ſais, dans le rang où nous ſommes,
Qu'il eſt des gens de bien ; mais ce ſont tous des hommes :
De leur ſévérité ne nous effrayons pas.
Inquiets, ſoupçonneux, vains, envieux, ingrats,
Chacun a ſa foibleſſe ; & qui ſait les connoître,
Avec quelque artifice en eſt bientôt le maître.
Ceux même dont le zèle affecte, en le flattant,
D'exalter le plus haut un mérite éclatant,
Sentent, à l'admirer, un poids qui les fatigue.
Ils regrettent l'encens que leur main lui prodigue ;
Et d'un ſi grand éclat leurs regards affligés,
Lorſqu'il eſt obſcurci, ſont toujours ſoulagés.
Découvrir ce ſecret qu'on ſe cache à ſoi-même,
En ſaiſir l'avantage, eſt ici l'art ſuprême ;

Et juſqu'aux plus ardens à ſervir la vertu,
Se détachent bientôt du mérite abattu.
L'amitié ſe rebute, & le malheur la glace;
La haine eſt implacable, & jamais ne ſe laſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE, THÉONIS.

ARISTOMÈNE.

UNE femme ! un enfant ! dieux, quelle atrocité !
Quel excès de baſſeſſe & de férocité !
Si Sparte, en m'effrayant, croit glacer mon courage,
Grace aux dieux immortels, j'aurai trompé ſa rage.
Elle aura beau percer des plus ſenſibles coups
Les entrailles du père & le cœur de l'époux ;
Dans ce cœur malheureux la nature en ſilence
Saura de ſes tourmens dompter la violence ;
Dans ce cœur malheureux, l'amour, ſans murmurer,
Victime du devoir, ſaura tout endurer.

THÉONIS.

Et qui peut t'impoſer cette contrainte horrible ?

ARISTOMÈNE.

Le ſalut de l'État, loi ſuprême & terrible.

THÉONIS

THÉONIS.

Meſſène exige-t-elle ? ...

ARISTOMÈNE.

Elle n'exige rien ;
Mais elle eſt ma patrie, & mon ſang eſt ſon bien.

THÉONIS.

Attends du moins, attends que l'État le demande.

ARISTOMÈNE.

Et ne ſuffit-il pas que ſon ſort en dépende ?
Faut-il qu'on me condamne à faire mon devoir ?

LÉARQUE (*avec étonnement*).

Et cette ame eſt en butte au ſoupçon le plus noir !

ARISTOMÈNE.

Des bruits injurieux n'ont rien dont je m'offenſe.
Foible & léger, le peuple a les mœurs de l'enfance.
Pardonnons à des cœurs trop long-temps abattus.
La liberté, Léarque, eſt mère des vertus.
Son ouvrage commence ; attendons qu'il s'achève.
Ce n'eſt pas en un jour qu'un grand peuple s'élève.
Ingrat, reconnoiſſant, juſte, injuſte cent fois,
Ses mœurs ſeront enfin un bienfait de ſes loix.
Sans nous plaindre de lui, hâtons ſa deſtinée.
Mais au ſénat, dis-moi, quelle haine obſtinée
Se plaît à me noircir, s'efforce à m'accabler ?
Si je dois trembler ſeul, je ceſſe de trembler :

Sans garde, ſans défenſe, & facile à ſurprendre,
Mon ſang eſt à celui qui voudra le répandre.
Mon unique regret à le voir répandu,
C'eſt que pour vous, hélas! c'eſt un crime perdu;
Qu'il devient le ſignal de votre ſervitude,
L'éternel monument de votre ingratitude,
Et qu'en mourant ainſi j'aurai déshonoré
Ce pays que mon cœur a toujours adoré.
Dites-moi donc quelle eſt cette noire furie
Qui veut perſuader un crime à ma patrie?
Quels ſont mes ennemis? On peut me les nommer.
Je ne les connoîtrai que pour m'en faire aimer.

LÉARQUE.

Que pour t'en faire aimer! Déſarme ton envie.
Et n'as-tu pas dû voir que l'éclat de ta vie
Lui rendoit odieux le bien que tu nous fais?

ARISTOMÈNE.

Conçois-tu cette horreur qu'on a pour les bienfaits,
Théonis? conçois-tu la dureté farouche
D'un cœur que l'amitié ni la pitié ne touche?

THÉONIS.

Tu me crois, je le ſais, du nombre des ingrats.

ARISTOMÈNE.

Je ne le croirai plus, ſi tu me tends les bras.

THÉONIS (*l'embraſſant*).

J'excuſe ton erreur: je ſais qui l'a fait naître.
C'eſt un jeune homme ardent que j'ai voulu connoître.

J'ai ſondé de ſon cœur juſqu'au dernier repli ;
L'amitié n'eut jamais rien de plus accompli :
A ſa noble candeur je dois ce témoignage.
Pour lui, crédule & prompt comme on l'eſt à ſon âge,
D'une noire injuſtice il a dû m'accuſer ;
Mais il vient. C'eſt à toi de le déſabuſer.

SCÈNE II.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, LÉARQUE.

ARCIRE.

LE perfide ! il n'a pu ſoutenir mon approche.
Mais a-t-il ſoutenu ſon crime & ton reproche ?

ARISTOMÈNE.

Arcire, oublions tout. Il s'eſt juſtifié.

ARCIRE.

Lui ? grands Dieux !

ARISTOMÈNE.

De toi-même il s'étoit défié ;
Il t'éprouvoit.

ARCIRE.

Encore, un nouvel artifice !

ARISTOMÈNE.

Dès qu'il t'a pu connoître, il t'a rendu juſtice.

ARCIRE.

Oui, telle eſt ſa ſoupleſſe & ſa dextérité :
En lui tout eſt menteur, juſqu'à la vérité.
Il te trahit, te dis-je.

ARISTOMÈNE.

Et faudra-t-il ſans ceſſe
Ne voir dans tous les cœurs qu'artifice & baſſeſſe ?
A quel nouveau tourment veux-tu me condamner ?
Je ne ſais point haïr ; laiſſe-moi pardonner.
Théonis de mon cœur n'eut jamais à ſe plaindre :
Je l'aimai ; je ne puis me réſoudre à le craindre.

ARCIRE.

Dans l'ame des héros quelle fatalité
Mêle à tant de grandeur tant de ſimplicité ?
Non, tu ne ſeras point le jouet d'un perfide.

ARISTOMÈNE.

S'il eſt tel, ſon crédit ſera foible & timide.
Et jamais les méchans peuvent-ils être unis ?
Tôt ou tard, l'un par l'autre, ils ſeront trop punis.
Vous, de qui la candeur, la bonté m'eſt connue,
Expoſez au ſénat mon ame toute nue.
Le pouvoir que j'exerce a pu l'inquiéter ;
Comme je l'ai reçu, je ſaurai le quitter.
Il me coûte aſſez cher pour conſoler l'envie !
Je fais plus pour l'État que lui donner ma vie.

Mais quand j'aurai tout fait, tout ſouffert, tout perdu,
Qu'il ſoit libre & content ; c'eſt le prix qui m'eſt dû.
Libre à mon tour, mais ſeul, dans ma retraite obſcure,
Seul avec ma douleur, cédant à la nature,
Aux mânes d'une épouſe & d'un fils adorés,
Je donnerai les pleurs que j'aurai dévorés.

SCÈNE III.

Un GARDE, & les précédens.

LE GARDE.

UN envoyé de Sparte, arrivé dans Meſſène,
Demande à vous parler.

ARISTOMÈNE.

Qu'il entre.

ARCIRE.

Ariſtomène ;
Sparte, qui lâchement t'aura fait menacer,
En a ſenti la honte ; elle veut l'effacer.
Souviens-toi qu'en ſes mains ta famille eſt captive.

ARISTOMÈNE.

En ami de la paix que ſon miniſtre arrive,
Et qu'il l'offre équitable ; à l'inſtant j'y ſouſcris.
Je ne ſerai jamais déſarmé qu'à ce prix.

SCENE IV.

ARISTOMÈNE, EURIBATE, ARCIRE.

ARISTOMÈNE.

EURIBATE, eſt-ce vous ? Un miniſtre ſi ſage
D'une heureuſe concorde eſt pour nous le préſage.

EURIBATE.

Non, je n'aurois ici que des loix à dicter.
Sparte dans tous les tems ſaura ſe reſpecter,
Seigneur. A ſes ſujets elle peut faire grace,
Mais....

ARISTOMÈNE.

Daignez, avec nous, ſupprimer la menace.

EURIBATE.

Sparte ne prétend pas répandre ici l'effroi,
Mais y donner l'exemple, au défaut de la loi.

ARISTOMÈNE.

L'exemple des vertus eſt une loi ſuprême
Que Meſſène reçoit, qu'elle donne elle-même ;
Pour celui des forfaits nous ne l'imitons pas.
Nous ne verſons du ſang qu'au milieu des combats.
Sparte peut immoler ma famille à ſa haine ;
Mais ſi l'un de vos rois tombe aux mains de Meſſène
Il aura parmi nous, quels que ſoient nos projets,
Tout ce qu'il a dans Sparte, excepté des ſujets.

EURIBATE.

Ce langage m'étonne, & pourroit me confondre;
Mais je laiſſe au ſénat le ſoin de vous répondre.

ARISTOMÈNE.

Au ſénat !

EURIBATE.

De ces murs librement fugitifs,
Léonide & Leuxis n'étoient point nos captifs.
Dans les mains du ſénat je viens de les remettre.

ARISTOMÈNE.

Quoi !

EURIBATE.

Tous deux à nos rois ſont venus ſe ſoumettre.

ARISTOMÈNE.

Dieux ! ma femme ! mon fils !

EURIBATE.

A peine ils ont paru,
Le peuple au-devant d'eux en foule eſt accouru.
Léonide à nos rois demande qu'on la mène.
« Vous voyez devant vous le fils d'Ariſtomène,
» Vous voyez ſon épouſe ; & pour le déſarmer,
» Voici, dit-elle, enfin comme on peut l'alarmer.
» De Meſſène en ſes mains la défenſe eſt remiſe.
» Menacez-nous : qu'il tremble ; & Meſſène eſt ſoumiſe.

Nos rois, à ce diſcours, étonnés & confus,
Ont répondu, Seigneur, par un noble refus;
Et je viens....

ARISTOMÈNE.

On vous trompe.

EURIBATE.

Hélas! je vous accable;
Mais cet événement étrange, inconcevable,
Je l'ai vu.

ARISTOMÈNE.

Vous avez vu ma femme & mon fils,
Déſerteurs de Meſſène, à vos loix aſſervis,
Se livrer, demander à vous ſervir d'otage,
Et vous donner ſur nous ce funeſte avantage!

EURIBATE.

Je l'ai vu. Je vous parle en fidèle témoin.

ARISTOMÈNE.

Epargnez-moi, de grace, & n'allons pas plus loin.
Vous avez au ſénat remis les deux transfuges?

EURIBATE.

J'ai dû les dépoſer dans les mains de leurs juges.

ARISTOMÈNE.

Vous direz à vos rois que mon cœur malheureux
Sent, comme il doit, le prix de leurs ſoins généreux,
Et que d'un ſort cruel innocente victime,
J'eſpère, en mon malheur, mériter leur eſtime.

SCÈNE V.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, LÉARQUE.

ARISTOMÈNE.

EST-IL vrai, Léonide ? Eſt-ce dans votre ſein
Que de me déſarmer fut conçu le deſſein ?

LÉARQUE.

Non, par tes ennemis cette trame eſt ourdie.

ARISTOMÈNE.

Elle a pu s'abaiſſer juſqu'à la perfidie !
Et toi, mon fils, & toi, l'eſpoir de ma maiſon,
Tu croiſſois pour l'opprobre & pour la trahiſon !
L'héritier de ma gloire en naiſſant l'a flétrie !
Le fils d'Ariſtomène a trahi ſa patrie !
O dieux ! — en les perdant, accablé de douleur,
Je me croyois, Arcire, au comble du malheur.
Que j'étois loin encor de ce dernier ſupplice !
Ma femme criminelle ! & mon fils ſon complice !
Amis ! qu'il eſt affreux de ne plus eſtimer
Ce qu'avec tant d'ardeur on fit gloire d'aimer !
J'admirois, j'adorois cette coupable épouſe :
Cent fois de ſes vertus mon ame fut jalouſe ;
Et mon crédule amour ſe laiſſoit aveugler,
Juſqu'à me reprocher de ne pas l'égaler !

Quel tranſport, quel délire a pu troubler ſon ame ?—
Le glaive de la loi, ſur mon fils ! ſur ma femme ! . . .
Et qu'il frappe, ou s'arrête ; il ne reſte à tous deux
Qu'un pardon flétriſſant, ou qu'un trépas honteux !

ARCIRE.

Non, Léonide aima ſon époux & ſa gloire.
L'apparence nous trompe. Une trame ſi noire
Eſt trop indigne d'elle. Il faut l'interroger.

ARISTOMÈNE.

Elle a trahi l'État ; l'État doit la juger.

ARCIRE.

Au nom de votre amour, ſi conſtant & ſi tendre,
Avant de l'accuſer, ami, daigne l'entendre.
Nous allons obtenir qu'on l'amène en ces lieux.

ARISTOMÈNE.

Oſera-t-elle encore y paroître à mes yeux ?

SCENE VI.

ARISTOMÈNE, *ſeul.*

Au moment de ſubir ſa ſentence mortelle,
Par quel art, de quel front le déſavoura-t-elle,
Ce crime à tous les yeux par un peuple atteſté ?—
C'eſt un peuple ennemi dont je ſuis déteſté.

En flétriſſant les miens, c'eſt moi qu'il déshonore.—
Ah! plus que je ne puis je veux douter encore.
Flatteuſe illuſion, qu'elle va diſſiper!
Foible eſpoir qui me trompe, & qui va m'échapper!

SCÈNE VII.

LÉONIDE, ARISTOMÈNE, Gardes.

ARISTOMÈNE.

LA voici. Dieux! des fers!

LÉONIDE.

Vous m'appelez ſans doute
Pour me juſtifier?

ARISTOMÈNE.

Parlez. Je vous écoute.

LÉONIDE.

Tu me crois donc coupable, & coupable envers toi!

ARISTOMÈNE.

Que ne puis-je en douter!

LÉONIDE.

Lève les yeux ſur moi,
Et ne crains pas de voir juſqu'au fond de mon ame.
Tu le peux ſans rougir.

ARISTOMÈNE.

Sans rougir! Ah, Madame!

LÉONIDE.

Oui, juge & ton épouſe & ton affreux ſénat.
A peine il t'eut remis le deſtin de l'État
Qu'il vit briſer ſes fers des mains de la Victoire ;
Et ton ſang prodigué fut le ſceau de ſa gloire.

ARISTOMÈNE.

Laiſſons-là des périls qu'on a dû m'envier.
Meſſène s'en ſouvient ; je dois les oublier.

LÉONIDE.

Meſſène s'en ſouvient, & l'ingrate s'apprête
A racheter ſes fers aux dépens de ta tête !
Oui, tels ſont les complots qu'on trame autour de toi.
Les bruits en ont enfin pénétré juſqu'à moi.
« On l'attend, m'a-t-on dit, & ſa perte eſt certaine.
» Coupable aux yeux de Sparte, & ſuſpect à Meſſène,
» L'une va le livrer comme un ambitieux ;
» L'autre va le punir comme un ſéditieux ».
Prends ma place, & crois voir un héros, tes délices,
Marchant ſans défiance entre deux précipices ;
Un peuple contre lui ſans ceſſe envenimé ;
Un ſénat, par l'envie, à ſa perte animé ;
La calomnie, autour de ſon char de victoire,
Menaçant à la fois & ſa vie & ſa gloire ;
Les ſoupçons odieux, l'infame trahiſon
Aiguiſant le poignard, préparant le poiſon ;
Peins-toi cette victime à la mort condamnée,
Le bandeau ſur les yeux, ſuivant ſa deſtinée,

Sans crainte, ſans défenſe, au milieu du danger,
Et careſſant la main qui devoit l'égorger:
Sois Léonide enfin, & condamne ma fuite.
De ma témérité je prévoyois la ſuite,
Les tourmens, les combats que j'allois te cauſer.
Mais dans ce trouble affreux je n'ai pu repoſer;
Et des mêmes horreurs nuit & jour obſédée,
A ce grand dévoument je me ſuis décidée.
Heureuſe, en te ſauvant dans les bras de la paix,
De confondre & punir les ingrats que tu fais!

ARISTOMÈNE.

Inſenſée! Ah, du moins ne pouviez-vous m'attendre?

LÉONIDE.

Et n'as-tu pas toujours dédaigné de m'entendre?
N'aurois-tu pas encor négligé mes avis?

ARISTOMÈNE.

Me préſervent les dieux de les avoir ſuivis!

LÉONIDE.

Et c'eſt cet abandon, cet oubli de toi-même,
Qui met au déſeſpoir une femme qui t'aime.
Malheureux! Quoi! du piège on a beau t'avertir,
Tu t'obſtines encore à n'en jamais ſortir!
Tu penſes que l'envie & la haine s'appaiſent!
Ta vertu les fatigue, & tes bienfaits leur pèſent.
Trop grand pour être aimé, tu te flattes en vain.
Contre toi dans les cœurs fermente un noir levain.

L'armée eſt ton ouvrage, & tu diſpoſes d'elle ;
Quelques amis encore embraſſent ta querelle ;
Mais inutile appui contre un aſſaſſinat !
Tu frémis ; je crains tout des complots du ſénat.
Ici la trahiſon a marqué ſa victime.
Le temple de nos loix eſt le berceau du crime.
Il te menace, il règne, il inſulte les dieux.
Il va rendre ta femme & ton fils odieux :
Mais mon cœur & le tien ſont mes juges ſuprêmes.
Pour me juſtifier il ſuffit que tu m'aimes.

ARISTOMÈNE.

Ainſi, pour me ſauver, tu trahiſſois l'État !

LÉONIDE.

Oui, j'ai tout fait pour toi. Si c'eſt un attentat,
Ne crois pas que jamais le repentir l'efface.
Si j'étois libre encor, j'aurois la même audace ;
Et dans ces fers honteux ſi mon cœur a gémi,
C'eſt de n'avoir trahi des ingrats qu'à demi.
A l'intérêt public par les loix aſſervie,
Je lui ſacrifirois mon repos & ma vie ;
Mais pour toi, je ſuis prête à te ſacrifier
Ma gloire, mon pays, mon ſang, le monde entier.
Que m'importe Meſſène & le monde & moi-même,
Quand mon cœur éperdu tremble pour ce que j'aime ?
Je ne connois que toi, je ne vis que pour toi ;
Le cœur de mon époux eſt l'univers pour moi.

Ce cœur à d'autres ſoins ſe livre & s'abandonne :
Il ne ſait qu'obéir quand la Patrie ordonne ;
Le mien d'aucun remords ne ſe ſent combattu :
Je t'adore : voilà ma première vertu,
Ma gloire, mon devoir, ma loi la plus ſévère,
Le plus beau, le plus ſaint des nœuds que je revère.
Oui, j'aime mieux mourir coupable aux yeux de tous,
Pour avoir immolé Meſſène à mon époux,
Que de vivre adorée, en héroïne, en reine,
Pour avoir immolé mon époux à Meſſène.

ARISTOMÈNE.

Faut-il que tant d'amour ſoit un crime à mes yeux !

LÉONIDE.

C'eſt le plus grand des biens que j'ai reçus des Dieux.
Qu'avec un cœur ſenſible on eſt heureux de naître,
Quand ce qu'on doit aimer eſt ſi digne de l'être !
Le ciel a dans ton ame épuiſé ſes bienfaits :
Moi, j'en ſens tout le prix ; c'eſt pour moi qu'ils ſont faits.
Mais tu me crois coupable ; & c'eſt-là mon ſupplice.

ARISTOMÈNE.

Cruelle ! tu veux donc que je ſois ton complice ?
Je le ſuis, puiſqu'enfin je me laiſſe calmer.

LÉONIDE.

Tu m'aimes donc toujours ?

ARISTOMÈNE.

Puis-je ne pas t'aimer ?

Mais le ſénat !

LÉONIDE.

Mon cœur le brave & le déteſte.
Mon époux eſt pour moi. Que m'importe le reſte ?
(*à un Garde qui s'avance.*)
Je vous ſuis.

ARISTOMÈNE.

Il peut tout. Ne vas pas l'indigner.

LÉONIDE.

Je le mépriſe trop pour vouloir l'épargner.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉONIS, EURIBATE.

THÉONIS.

OUI, l'intérêt de Sparte & le nôtre s'uniſſent,
Euribate : il eſt tems que nos troubles finiſſent.
De tous nos bons deſſeins un ſeul homme eſt l'écueil.
Saiſiſſez ce moment de fléchir ſon orgueil.
Le ſénat qui le hait, le peuple qui l'honore,
L'armée, où ſon crédit eſt tout-puiſſant encore,
Ses amis, ſes rivaux, ſes ſecrets ennemis,
S'il reconnoît vos loix, vous ſeront tous ſoumis.

EURIBATE.

J'embraſſe avec ardeur ce deſſein magnanime,
Théonis ; & c'eſt moins l'intérêt qui m'anime,
Que le ſoin d'aſſurer la gloire & le repos
D'un homme en qui je vois tous les traits d'un héros.

SCÈNE II.

ARCIRE, THÉONIS.

ARCIRE.

EURIBATE avec toi ! C'eſt encor quelque trame
Qui va faire éclater la candeur de ton ame.

THÉONIS.

Arcire, à me juger ſois moins prompt déſormais.

ARCIRE.

Va, mon cœur, que j'en crois, ne me trompa jamais.

THÉONIS.

A tes reſſentimens j'ai donné lieu ſans doute ;
Mais leur aveugle ardeur n'a rien que je redoute.
Fidèle à mon devoir, rien ne peut me troubler.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, THÉONIS.

ARISTOMÈNE.

LE ſénat ne vient point !

THÉONIS.

Je le fais aſſembler.

ARISTOMÈNE.

Quel moment ! j'en frémis. O dieux ! ſi je ſuccombe,
Que ſur moi ſeul le crime & le malheur retombe.
Léonide eſt ſuperbe, & va, par ſes hauteurs,
Aigrir encor l'orgueil de mes perſécuteurs ;
Arcire, garde-toi d'imiter ſon audace.
Pour l'innocence même il faut demander grace :
Sa défenſe a beſoin d'une touchante voix ;
Et ſes pleurs, bien ſouvent, ſont plus forts que ſes droits.

ARCIRE.

Mon intrépide ami devient foible & timide !

ARISTOMÈNE.

C'eſt contre nos tyrans que je ſuis intrépide.
Mais devant un ſénat que je puis accabler,
N'ayant qu'à dire un mot pour le faire trembler,
Quand je ſuis ſuppliant, crois-tu que je m'abaiſſe ?
Ami, c'eſt dans l'orgueil que ſeroit la baſſeſſe.
Ne viens point irriter un cœur que je contrains.
Il n'eſt que trop ſenſible ; & c'eſt lui que je crains.

THÉONIS.

Pourquoi, ſi le ſénat, ſi la loi t'eſt contraire,
Expoſer ta famille, & ne pas l'y ſouſtraire ?
Préviens....

ARCIRE.

Non ! C'eſt à lui, ſi l'on veut l'opprimer
D'attendre l'injuſtice, & de la réprimer.

Pour avoir écouté de trop juſtes alarmes,
Et voulu de ſes mains faire tomber les armes;
Je prévois de quels traits Léonide & Leuxis
Au tribunal des loix peuvent être noircis;
Et l'on croira peut-être, à les voir ſans défenſe,
Flétrir impunément la foibleſſe & l'enfance.
Qu'on tremble cependant avant de prononcer.
Ils auront des vengeurs, & tu peux l'annoncer.

ARISTOMÈNE.

Epargne à ma douleur ces funeſtes augures.
Il eſt dans le ſénat des cœurs droits, des mains pures;
Et ma femme & mon fils s'accuſant, ſans détour,
De ces vaines frayeurs qu'on pardonne à l'amour,
Ne ſeront point traités en coupables transfuges.
Des peres, des époux, ſont au rang de leurs juges.
Que dis-je? Eſt-il un cœur qui ne parle pour eux?
C'eſt toujours à regret qu'un juge eſt rigoureux.
Hors de ſon tribunal, c'eſt un homme vulgaire;
Mais l'approche des dieux l'agrandit & l'éclaire.
Enfin, pour ne laiſſer nulle trace après ſoi,
L'ombre ſeule du crime a beſoin de la loi;
Je la réclame. Adieu. C'eſt en vous que j'eſpère.

SCÈNE IV.

THÉONIS, ARCIRE, Gardes.

THÉONIS.

GARDE, amenez Leuxis, & retenez ſa mère.
Obſerve ma conduite, Arcire, & juge moi.

ARCIRE.

Si tu ſers mon ami, tout mon ſang eſt à toi.
Mais ſi tu nous trahis !....

THÉONIS.

Suſpends cette menace.
Je t'en ferai rougir.

SCÈNE V.

THÉONIS, ARCIRE, DRACON, LÉARQUE, autres Sénateurs, LEUXIS, Gardes.

THÉONIS.

SÉNATEURS, prenez place.
(*à Leuxis*)
A l'empire des loix tout mortel eſt ſoumis :
Jeune homme, répondez. Aux mains des ennemis,

Vous vous êtes livré, conduit par Léonide?

LEUXIS.

J'accompagnois ma mère, & j'ai ſuivi mon guide.

THÉONIS.

Malheureuſe imprudence! elle vous a perdu.

LEUXIS.

Je ne m'en repens point. J'ai fait ce que j'ai dû.
Je me plains ſeulement qu'une loi trop ſévère
M'ait arraché des bras d'une ſi tendre mère.
Ma vue adouciſſoit l'horreur de ſa priſon.

THÉONIS.

De ſa fuite, en partant, ſaviez-vous la raiſon?

LEUXIS.

Non. Elle commanda; je partis à ſa ſuite,
Heureux de partager les périls de ſa fuite.

THÉONIS.

N'auriez-vous pas dû voir qu'elle alloit nous trahir?

LEUXIS.

On n'examine rien, lorſqu'on ſait obéir.

THÉONIS.

Mais aux rois ennemis préſenté pour ôtage,
Vous fûtes mieux inſtruits?

LEUXIS.

Tout ſurprend à mon âge.

Ce deſſein courageux d'abord m'épouvanta.
Elle m'en dit la cauſe ; & mon cœur l'adopta.

THÉONIS.

La cauſe ?

LEUXIS.

Ah ! que ne puis-je en perdre la mémoire !

THÉONIS.

On dit que du Sénat elle attaque la gloire.

LEUXIS.

Elle attaque un perfide, & vous le connoiſſez.

THÉONIS.

Quel eſt-il ?

ARCIRE.

Son ſilence en fait entendre aſſez.
Mais ſans vouloir ſurprendre un aveu de ſa bouche,
Interrogez ſa mère ; & ſur ce qui la touche
Elle s'expliquera mieux que vous ne voudrez.

THÉONIS.

Garde, qu'elle paroiſſe. Et vous, Leuxis, rentrez.

SCÈNE VI.

LÉONIDE, les Sénateurs, les Gardes.

THÉONIS (*à Léonide*).

Vous ſavez de quel crime on noircit votre gloire ;
Léonide. Etonné d'une action ſi noire,

Le ſénat, par ma voix, va vous interroger ;
Et c'eſt ſur votre aveu qu'il prétend vous juger.
Votre fils devant nous a dépouillé la feinte ;
Imitez-le, Madame, & répondez ſans crainte.

LÉONIDE.

C'eſt donc vous qu'on choiſit pour organe des loix !
A mes accuſateurs vous prêtez votre voix !
C'eſt pouſſer, je l'avoue, un peu loin l'aſſurance.
Vous aviez intérêt de garder le ſilence.
Je veux bien cependant ne pas vous en punir,
Et reſpecter le rang que vous oſez tenir.
A Sparte avec mon fils je me ſuis retirée.
Là, contre mon époux je me ſuis déclarée ;
Et, par le ſeul péril qui pouvoit l'étonner,
J'ai voulu le forcer à vous abandonner.
La raiſon ; par égard je veux bien vous la taire.
Pour vous, pour vos amis ce n'eſt pas un myſtère.
Epargnons-nous l'effort qu'il doit nous en coûter,
A moi, pour vous confondre ; à vous, pour m'écouter.

THÉONIS.

Votre crime n'a rien qui nous doive confondre.
Parlez.

LÉONIDE.

Vous voulez donc me forcer à répondre ?
Eh bien, levez les yeux, interrogez ces murs.
Ils ont été témoins des ces complots obſcurs

Où la voix de la Haine & tout l'art de l'Envie
Du vengeur de l'État ont attaqué la vie.
De la Diſcorde ici le feu s'eſt allumé.
C'eſt dans ce ſanctuaire enfin que fut tramé
Le deſſein de livrer votre dieu tutélaire
Aux tyrans dont pour vous il bravoit la colère.
Il ne comprit jamais, vertueux ſans effort,
Qu'on fût ingrat ſans honte, & traître ſans remords
Sur la foi de ſon cœur trop ſimple & trop crédule,
Il eſt ſourd aux complots que le crime accumule;
Mais ſur lui, mais ſur vous mes yeux étoient ouverts.
J'ai vu qu'il ſe perdoit, s'il eût briſé vos fers;
J'ai vu qu'il réchauffoit les ſerpens de l'Envie.
Je l'aime; j'ai voulu prendre ſoin de ſa vie.
Et, s'il étoit poſſible, étouffer de ma main
Ces ſerpens contre lui ranimés dans ſon ſein.
Jugez-vous, & voyez ſi je fus bien inſtruite.
Qui de vous oſera condamner ma conduite?
Amis de la juſtice, amis de mon époux,
Léarque, Eumène, Arcire, Euriclès, eſt-ce vous?
Eſt-ce vous, Théonis, Dracon, Lyſipe, Hercide,
Vous dont je prévenois le complot parricide?
Tout ſe tait, le coupable, & même l'innocent:
Mais l'un ſans s'émouvoir, & l'autre en frémiſſant.
D'un front calme & ſérein l'un entend ma défenſe:
Au-deſſus du reproche, au-deſſus de l'offenſe,
Son cœur pur & tranquille eſt ſûr d'être honoré.
L'autre, d'un noir dépit en ſecret dévoré,

N'oſe lever ſur moi ſon œil morne & farouche :
La vérité l'accable & lui ferme la bouche.
Quand j'aurai diſparu ſans doute il va tonner ;
Je ne dis plus qu'un mot, qui pourra l'étonner.
Je ſuis juſtifiée aux yeux d'Ariſtomène.
Il m'aime, il vous connoît ; tremblez. Qu'on me remmène.

SCÈNE VII.

LES SÉNATEURS.

THÉONIS.

De la mère & du fils qu'on décide le ſort.

LÉARQUE.

Du fils ! vous livreriez un enfant à la mort !
Que dis-je ? & Léonide eſt-elle plus coupable ?
Sénat, quel eſt ſon crime ? Un amour reſpectable,
Qui devroit ſur la terre être déifié.
Qui le condamnera ?

DRACON.

L'État ſacrifié.
Et depuis quand l'amour, ou la crainte, ou le zèle,
Ont-ils juſtifié le citoyen rebelle,
Qui dans ſes intérêts ſe croyant traverſé,
Perfide envers l'État, veut le voir renverſé ?

ARCIRE.

Vous donc qui, méditant ce qu'eût fait Léonide,
N'avez pris que l'envie & la haine pour guide,
Condamnez vos complots avant de l'accuſer.
Sparte vous épouvante ; elle alloit l'appaiſer.
Les exploits d'un héros vous cauſent des alarmes ;
De ſa main triomphante elle arrachoit les armes.
Infidèle à lui ſeul, elle vous a ſervis,
Et jamais vos conſeils n'ont été mieux ſuivis.
Que lui reprochez-vous ?

DRACON.

D'avoir été transfuge ;
D'avoir oſé ſe rendre & l'arbitre & le juge
De ces grands intérêts entre nous balancés ;
D'avoir trahi l'État ſur des bruits inſenſés.
Et que peut le ſénat, quand la loi la condamne ?
Avez-vous oublié qu'il n'en eſt que l'organe ?

ARCIRE.

Ah ! c'eſt trahir la loi que de trop l'écouter.
Eſt-ce donc la vertu qui la doit redouter ?
A punir les méchans qu'elle ſoit diligente ;
Mais pour les gens de bien qu'elle ſoit indulgente,
Et ne confonde pas, dans ſa ſévérité,
L'imprudence ou l'erreur avec l'iniquité.

DRACON.

Le ciel juge les cœurs, nous jugeons la conduite.
Et d'un crime impuni qui ne prévoit la ſuite ?

Les loix ſont un fardeau : pour le rendre léger,
En l'impoſant au peuple il le faut partager.
Point d'égard. Qu'un exemple à jamais mémorable
Soit, de leur ſaimeté, la baſe inébranlable.
Tout doit leur obéir, & ſur-tout leur auteur.
C'eſt en s'y ſoumettant qu'on en eſt protecteur ;
Et plus de leur rigueur la victime eſt illuſtre,
Plus ſon ſang les honore & leur donne de luſtre.

SCÈNE VIII.

EURIBATE, & les précédens.

EURIBATE.

Je viens le réclamer, ce ſang, au nom des rois
Qui ſeuls, dans ce ſénat, doivent donner des loix.
Léonide a parlé : vous venez de l'entendre :
Notre honneur ſatisfait n'a plus rien à prétendre ;
Et quoi qu'Ariſtomène ait oſé contre nous,
Nous lui rendons ſes droits & de père & d'époux.

THÉONIS.

Euribate, à regret nous jugeons des coupables,
Protégés par vos rois, & pour nous reſpectables ;
Mais lorſqu'à nos décrets un héros s'eſt ſoumis,
Comment ne pas ſouſcrire à ce qu'il a permis ?

Seroit-il en effet digne d'une belle ame,
De laiſſer au ſénat & la honte & le blâme;
Et de ſe réſerver l'honneur d'avoir voulu
Reconnoître des loix le pouvoir abſolu?
De concert avec vous qu'il oſe s'y ſouſtraire;
Aucun de nous, Seigneur, ne lui ſera contraire:
La force eſt dans ſes mains. Mais s'il nous laiſſe agir,
Le ſénat ſe reſpecte, & ne veut point rougir.

EURIBATE.

Je l'ai fait appeler. Le voici.

THÉONIS.

Qu'il prononce,
Et, pour excuſe, au peuple on rendra ſa réponſe.

SCÈNE IX.

ARISTOMÈNE, & les précédens.

THÉONIS.

SEIGNEUR, on va juger Léonide & Leuxis.
Cependant Euribate, au ſénat indécis,
De la part de ſes rois, vient impoſer ſilence,
Et des loix dans nos mains arrêter la balance.

ARISTOMÈNE.

Qu'entends-je? & le ſénat m'attend pour décider
Si de cette défenſe il doit s'intimider!
(*à Euribate.*)

Je rends grace à vos rois du ſoin qui les anime.
Mais je tiens d'eux ſur-tout cette grande maxime,
Qu'il faut ſavoir périr, ſans jamais écouter
Des offres que ſans honte on ne peut accepter.
Je rends donc au ſénat les droits qu'il me confie.
Je l'en déſavouerai s'il me les ſacrifie.
Seul il eſt notre juge; & dût-il m'en punir,
La main qui l'éleva ſaura le ſoutenir.

EURIBATE.

J'admire, en gémiſſant, cette noble conſtance,
Qui de vos protecteurs rejette l'aſſiſtance.
Mais vous livrez un ſang qui vous eſt précieux,
Menacé par vos loix, innocent à vos yeux;
Pourquoi? pour un vain nom de liberté publique,
Pour de fragiles droits que le ſénat abdique!

ARISTOMÈNE.

Il y peut renoncer. Mais qu'il me connoît peu,
Si, pour couvrir ſa honte, il attend mon aveu! —
Cependant, gardez-vous d'en croire l'apparence.
Je vois qui peut avoir flatté votre eſpérance.
Au gré de nos tyrans ce ſénat compoſé,
Fut mêlé d'un limon qu'il n'a pas dépoſé.
Quel aſyle, après tout, n'eſt pas ouvert au vice?
Juſqu'au pied des autels en rampant il ſe gliſſe.
Mais parmi nous, Seigneur, comme il eſt étranger,
S'il y pénètre encor c'eſt un mal paſſager.

Il eſt peut-être ici des cœurs lâches & traitres ;
Mais il en eſt de grands, faits pour braver vos maîtres.

ARCIRE (*vivement*).

Non, Seigneur. Je rèponds du cœur de ſes amis.
Protégez ſa famille ; ils vous ſeront ſoumis.
Prends pitié de ton ſang.

ARISTOMÈNE (*à Euribate*).

Pardonnez ſes alarmes.
L'amitié les inſpire. Ami, retiens tes larmes.
Je ſerois, à ta place, auſſi foible que toi.
Tu ſerois, à la mienne, auſſi ferme que moi.
Seigneur, vous le voyez, mes amis ſont des hommes.
De vos grandes vertus, éloignés que nous ſommes,
L'amitié, la nature ont encor ſur nos cœurs
Des droits, que l'une & l'autre ont perdus dans vos mœurs.
Mais lorſque ce héros tremble pour ce qu'il aime,
Ne vous figurez pas qu'il tremblât pour lui-même.
Sa bonté ſeule ici croit avoir droit d'agir ;
Mais ſi j'en abuſois, je le ferois rougir.
Pour moi, je l'avourai, ma famille m'eſt chère.
Je n'ai qu'un fils, je l'aime, & j'adore ſa mère.
Il en coûte à mon cœur de les abandonner.
Je les crois innocens, on peut les condamner ;
Mais ils mourront, Seigneur, encor dignes d'envie,
Si par une baſſeſſe il faut payer leur vie.
En chaſſant nos tyrans j'ai ſauvé mon pays ;
Et par moi mes bienfaits ne ſeront point trahis.

(*Il ſort*).

SCÈNE X.

EURIBATE, & les Sénateurs.

EURIBATE.

VERTUEUX citoyen ! ame digne de Sparte !
(*Il ſort*).

SCÈNE XI.

LES SÉNATEURS.

THÉONIS.

DÉNUÉS d'un ſecours que lui-même il écarte,
Son fils & ſon épouſe en vos mains ſont remis,
Sénat : contentez-vous qu'il vous les ait ſoumis.
C'eſt peu pour un ſujet; c'eſt beaucoup pour un maître.

DRACON.

Un maître !

THÉONIS.

Il eſt trop vrai qu'il n'a qu'à vouloir l'être.
Amis, n'irritons point ſes chagrins dévorans.
Souvent des meilleurs rois on a fait des tyrans.
Le ciel nous en donne un dont la bonté facile
Daigne, devant les loix, baiſſer un front docile.

A force de reſpects, ſongeons à conſerver
Cette ombre de pouvoir qu'il nous peut enlever.

DRACON.

Sénateurs, grace aux dieux, je lis ſur vos viſages
La ſurpriſe & l'horreur qu'inſpirent ces outrages.
C'eſt le chef du ſénat qui nous annonce un roi !
Il oppoſe en ſon nom la menace à la loi !
Je rougis de l'opprobre où l'on croit nous réduire.
On vient nous effrayer, n'ayant pu nous ſéduire.
Je ſais, d'Ariſtomène, où s'étend le crédit ;
Mais loin de m'étonner ſon pouvoir m'enhardit.
S'il étoit moins puiſſant, au crime de ſa race,
Librement généreux, nous pourrions faire grace ;
Mais puiſqu'à la punir on voit quelque danger,
Il faut ſe rendre infame, ou ne rien ménager.
Ce héros indigné que Sparte le protège,
Du ſénat & des loix défend le privilege ;
Aura-t-il ſeul l'honneur de s'en montrer l'appui ?
Sénat, il eſt pour vous ce que Sparte eſt pour lui.
Jaloux de votre honneur, il vous apprend à l'être.
Il ne veut point de rois ; ne ſouffrez point de maître.
Comme lui, ſur l'arrêt trop grands pour balancer,
Il oſe s'y ſoumettre ; oſez le prononcer.
Sénat, fermons les yeux, & que la loi décide.
Nous avons entendu Leuxis & Léonide ;

Ils ont tout avoué; (*à Théonis*) seigneur, que tardons-nous?
Il eſt tems d'opiner.

THÉONIS.

Sénateurs, levez-vous.

(*Après qu'on a été aux opinions*).

Léonide & Leuxis, criminels & complices,
Perdront tous deux la vie au milieu des ſupplices.

ARCIRE.

O crime! ô perfidie! Amis, fuyons ces lieux.

SCÈNE XII.

THÉONIS, DRACON.

THÉONIS.

Ils lui vont annoncer cet arrêt odieux.

DRACON.

Il ſe révoltera.

THÉONIS.

C'eſt ce que je deſire.
Cet arrêt nous perdroit, s'il oſoit y ſouſcrire.
Par la pitié le peuple eſt aiſément gagné:
De ſa propre vengeance il ſeroit indigné.

DRACON.

Quel eſt donc ton eſpoir?

THÉONIS.

De rendre Ariſtomène
Infracteur de nos loix, ennemi de Meſſène;

De l'armer contre nous, & de juſtifier
Ma fureur obſtinée à le ſacrifier.
Voyons ce qu'a produit l'arrêt qu'on vient de rendre.
S'il livre ſa famille au lieu de la défendre,
Je lui réſerve un trait dont je veux l'accabler;
Et toi-même, pour lui, je te ferai trembler.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTOMÈNE, *ſeul.*

Ou vais-je, malheureux ! Je ne me connois plus.
L'horreur preſſe au haſard mes pas irréſolus.
Le crime me pourſuit, la vengeance m'appelle ;
La Nature & l'Amour ſont d'accord avec elle.
Je m'efforce à les vaincre, & frémis d'y céder.
Arbitre de mon ſort, je crains d'en décider.
Léonide ! mon fils ! des bourreaux ! des ſupplices !
Je ſuccombe. Il a donc comblé ſes injuſtices,
Ce ſénat !.. hors des murs je n'ai qu'à me montrer ;
Dans la poudre à l'inſtant je le ferai rentrer :
Il le ſait ; pour aſyle il prend la citadelle.
Il me fait déjà craindre & traiter en rebelle.
Si je l'étois, ingrats ! quel ſeroit votre ſort ?
Je porte dans mes mains la ruine & la mort ;
A ma voix mille bras armés pour ma défenſe,
Dans le ſang, ſi je veux, vont laver mon offenſe ;
Cependant je ſuis libre, & ces murs ſont ouverts !
Cruels ! tremblez du moins, & me donnez des fers.

Redoutez mon amour, ma douleur, ma colère ;
Je ſuis au déſeſpoir, je ſuis époux & père.

SCÈNE II.

ARISTOMÈNE, ARCIRE.

ARISTOMÈNE.

ARCIRE, tu me vois au comble des malheurs !

ARCIRE.

Quoi ! tu peux te venger, & tu verſes des pleurs

ARISTOMÈNE.

Me venger ! & de qui ?

ARCIRE.

D'une indigne patrie.

ARISTOMÈNE.

Je l'aimois, tu le ſais, avec idolatrie.
Eh bien, je l'aime encore en dépit des ingrats ;
Et je mourrai content ſi je meurs dans ſes bras.

ARCIRE.

Ainſi tes ennemis attachés à leur proie,
Peuvent goûter ſans trouble une barbare joie !

ARISTOMÈNE.

Leur triomphe eſt affreux. Duſſent-ils m'accabler,
Le malheur le plus grand eſt de leur reſſembler.

ARCIRE.

Eh quoi! ne ſais-tu pas que lorſqu'elle eſt extrême,
La pitié pour le crime eſt un crime elle-même?
Entouré de ſerpens, viens, viens les écraſer.

ARISTOMÈNE.

Et cet État naiſſant, le faut-il embraſer?
Serons-nous ſes fléaux?

ARCIRE.

Eſt-ce ainſi que tu nommes
Les généreux vengeurs & des dieux & des hommes?
Quand pour juger le crime il reſte un tribunal,
Le punir, c'eſt des loix devenir le rival,
C'eſt uſurper leurs droits. Mais lorſque la licence
Des mains de la Juſtice arrache la puiſſance,
Que la force peut ſeule en arrêter le cours,
Que la foible innocence attend notre ſecours,
C'eſt trahir l'univers qu'épargner qui l'opprime.
La Grèce adore enfin ce que tu nommes crime.
Hercule, la terreur & l'amour des mortels,
Par de tels attentats mérita des autels.
Deſtructeur des méchans, ſois le dieu de Meſſéne.

ARISTOMÈNE.

S'ils pouvoient périr ſeuls, j'y ſouſcrirois ſans peine.
Mais ce peuple innocent, mais ce peuple trompé,
Veux-tu qu'en leur ruine il ſoit enveloppé?
Apprenons à ſouffrir. Dans le rang où nous ſommes,
On ne ſent point aſſez le prix du ſang des hommes.

D'un peuple entier ſans crime on ne peut ſe venger ;
Et fût-il plus injuſte, il le faut ménager.

ARCIRE.

Ton ſang eſt donc le ſeul dont tu n'es point avare !

ARISTOMÈNE.

Ceſſe de m'accabler d'une pitié barbare.
N'es-tu plus citoyen pour être mon ami ?
Et moi dans ma vertu ſuis-je trop affermi ?
Ne vois-tu pas, cruel, l'effort qu'elle me coûte ;
Combien je me combats ; combien je me redoute ;
Combien par ces efforts mon cœur eſt déchiré ?
Tout peut changer encor, rien n'eſt déſeſpéré.
Viens. Pour moi le ſénat peut ſe rendre acceſſible.
Allons tomber aux pieds de ce tigre inflexible.

ARCIRE.

Toi ! tomber à ſes pieds quand tu peux l'accabler !
Toi fléchir ! Devant toi c'eſt à lui de trembler.
Adoré de l'armée, elle eſt en ta puiſſance.
Que crains-tu du ſénat ? & qu'elle eſt ſa défenſe ?

ARISTOMÈNE.

Les ſermens que j'ai faits de lui reſter ſoumis,
Voilà ſes défenſeurs, voilà mes ennemis.
Laiſſons, laiſſons l'orgueil au foible qu'on opprime.
Céder quand on peut vaincre, eſt d'un cœur magnanime
Le ſénat me connoît ; & ſans m'humilier,
La vengeance à la main, je puis le ſupplier.

Il ne ſait que trop bien, s'il étoit implacable
Juſqu'où peut me porter la douleur qui m'accable ;
Et lui demander grace en l'état où je ſuis,
C'eſt lui dire : « Je crains d'oſer ce que je puis ».

ARCIRE.

Mais enfin, ſi ſa haine aveugle & meurtrière,
Sans ſe laiſſer fléchir rejettoit ta prière ?

ARISTOMÈNE.

Ah ! pourquoi me preſſer, & me faire entrevoir
Ce que peut m'inſpirer un affreux déſeſpoir ?

ARCIRE.

Alors du moins, alors ta pitié rebutée,
Laiſſera libre un cœur qui l'a trop écoutée.

ARISTOMÈNE.

Alors ſur l'échafaud j'accompagne les miens,
Je me montre en victime à mes concitoyens,
J'embraſſe ma famille, & de la même épée
Que d'un ſang ennemi Meſſène vit trempée,
Je m'immole à ſes yeux, & lui laiſſe en mourant,
De ſon ingratitude un remords dévorant.

SCÈNE III.

LÉARQUE, ARISTOMÈNE, ARCIRE.

ARISTOMÈNE.

LÉARQUE épouvanté ! quel funeſte préſage !
Ami, quel trouble affreux ſe peint ſur ton viſage ?

LÉARQUE.

Ariſtomène !

ARISTOMÈNE.

Eh bien ?

LÉARQUE.

Fuyons.

ARISTOMÈNE.

Explique-toi.

LÉARQUE.

Le peuple... le ſénat...

ARISTOMÈNE.

Tu me glaces d'effroi.
Mon épouſe ? mon fils ?

LÉARQUE.

Ville impie & barbare !
Crois-moi, fuyons.

ARISTOMÈNE.

J'entends. L'échafaud ſe prépare.

LÉARQUE.

Par de vils délateurs le peuple mutiné,
Entoure ce théâtre à la mort deſtiné.
Théonis cependant, affectant l'indulgence,
Reprochoit au ſénat un excès de vengeance.
« Il eſt vrai, diſoit-il, le peuple eſt furieux ;
» Il demande juſtice, il a ſur nous les yeux :
» L'impunité ſouvent eſt la mère du crime ;
» Mais n'eſt-ce point aſſez d'une ſeule victime ?
» Le héros de Meſſène accablé de malheurs,
» Vous demande une main pour eſſuyer ſes pleurs.
» D'une épouſe & d'un fils s'il faut que l'un s'immole,
» Au moins de ſon trépas que l'autre le conſole ».
Il dit; on délibère, on ſe rend à ſa voix.
L'un des deux va mourir; on te laiſſe le choix.

ARISTOMÈNE.

O noirceur exécrable ! on veut que je choiſiſſe,
D'une épouſe ou d'un fils, que j'envoie au ſupplice !

LÉARQUE.

On va les amener. Il faut choiſir entre eux ;
Ou bien, en te quittant, ils vont périr tous deux.

ARISTOMÈNE (*éperdu*).

Laiſſez-moi.

ARCIRE.

Tu nous crains.

ARISTOMÈNE.

Je crains tout ce que j'aime,
L'amitié, la nature, & l'amour, & moi-même.

Mes plus grands ennemis ſont au fond de mon cœur.
Voilà l'inſtant du crime. Il ſera donc vainqueur !

ARCIRE (*à Léarque*).

Euribate eſt parti ?

LÉARQUE.

Dans ce moment funeſte,
Il partoit.

ARCIRE.

Profitons de l'inſtant qui nous reſte.

SCÈNE IV.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE.

LÉARQUE.

AMI, par le malheur je te vois abattu.

ARISTOMÈNE.

Tu me vois furieux.

LÉARQUE.

A quoi te réſous-tu ?
Comment vas-tu répondre à ce ſénat farouche ?
Tu vois quelle ſentence il attend de ta bouche.

ARISTOMÈNE.

Moi, grands dieux ! me réſoudre à ce barbare effort !
Moi, livrer ou ma femme ou mon fils à la mort !

Que m'écraſe plutôt la foudre vengereſſe.
Tous deux m'aiment; tous deux partagent ma tendreſſe;
Tous deux ſont mon bonheur. Léonide à mes yeux
Eſt, après la vertu, le plus beau don des cieux;
Je voyois dans mon fils mon unique eſpérance,
C'eſt l'ame d'un héros qu'embellit l'innocence.

LÉARQUE.

On attend l'un ou l'autre, & leur ſupplice eſt prêt.

ARISTOMÈNE.

Qu'on m'arrache le cœur plutôt que leur arrêt.
C'eſt peu, cruel ſénat, d'ordonner leur ſupplice,
Tu veux de ce forfait que je ſois le complice!

LÉARQUE.

Eh bien? que tardons-nous? l'armée.....

ARISTOMÈNE.

On l'a voulu.
Viens. Sortons de ces murs. M'y voilà réſolu.

LÉARQUE.

Nous mourrons avec toi: l'amitié te le jure.

ARISTOMÈNE.

Que de pleurs, que de ſang vont laver mon injure!

LÉARQUE.

Le peuple, à ton abord, facile à ſe troubler,
Ne te donnera pas le tems de l'accabler.

ARISTOMÈNE.

On l'armera ce peuple ; & je vais dans ma ville
Raſſembler tous les maux de la guerre civile.
Je les entends ces cris qui me glacent d'horreur :
Viens, tyran, viens ſur nous aſſouvir ta fureur ;
Foule aux pieds de nos loix la majeſté flétrie ;
Verſe à longs flots le ſang... le ſang de ma patrie !
Moi, barbare ! & ce temple, aſyle de nos dieux,
Ces murs qu'ont de leur ſang cimentés mes aïeux,
Ces murs d'où j'écartois l'eſclavage & la guerre,
Meſſène aura pour moi diſparu de la terre !
Depuis quand un mortel, ardent à ſe venger,
A-t-il le droit affreux de ne rien ménager ?
Quoi ! parce qu'un moment ſa patrie eſt injuſte,
Elle perd à ſes yeux ſon caractère auguſte !
Il n'eſt plus ſon enfant, il eſt ſon aſſaſſin ;
De la mère commune il déchire le ſein !—
D'où vient que tout-à-coup ma conſtance me quitte ?
De mes concitoyens l'injuſtice m'irrite :
Je ſervois des ingrats, & mon cœur s'en repent.
Miſérable ! eſt-ce d'eux que ma vertu dépend ?

SCÈNE V.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE, LÉONIDE, LEUXIS, Gardes.

LÉARQUE.

VENEZ, dignes objets de tendreſſe & d'alarmes,
Aux pleurs de l'amitié venez mêler vos larmes.
Un rigoureux devoir combat ſeul contre vous.
Embraſſez votre père, embraſſez votre époux.

ARISTOMÈNE.

Quel moment! quel combat! ah, mon fils! ah, Madame!

LÉONIDE.

Ton fils va-t-il périr?

ARISTOMÈNE (*à part*).

Ils déchirent mon ame.

LÉONIDE.

Parle.

ARISTOMÈNE.

Je ne le puis.

LEUXIS.

Mon père!

ARISTOMÈNE (*à Léarque*).

Soutiens-moi.

LÉARQUE.

Sois père, ſois époux.

LÉONIDE.

Diſſipez mon effroi.
Mon fils eſt-il compris dans l'arrêt qui m'accable ?
On le tient dans les fers ! on le traite en coupable !

LÉARQUE.

Comme vous, à la mort on condamne Leuxis.

LÉONIDE.

Quoi ! les monſtres !

LÉARQUE.

Enfin, pour paroître adoucis,
Ils ont borné leur rage à punir l'un ou l'autre,
Et ne demandent plus que ſon ſang ou le vôtre.

LÉONIDE.

Je reſpire.

LÉARQUE.

Le choix dépend de votre époux.

LÉONIDE.

Ah, mon fils, tu vivras. Mon ſort eſt aſſez doux.
(*à Ariſtomène*).
Eh bien, que tardes-tu ? qu'on me mène au ſupplice.
Du crime, s'il en eſt, mon fils n'eſt point complice.
Sa tendreſſe pour moi, ſon âge l'ont trahi.
Il ſeroit criminel s'il n'eût point obéi.

LEUXIS.

Seigneur! ſon innocence eſt égale à la mienne ;
Et puiſqu'on n'attend plus que ma mort ou la ſienne,
C'eſt à moi de mourir.

LÉONIDE.

Jette les yeux ſur lui.
C'eſt mon fils, c'eſt ton ſang, ton eſpoir, ton appui.
Qu'il vive pour marcher ſur les pas de ſon père.
Il te conſolera de la mort de ſa mère.
Au-deſſus de l'amour la nature a ſes droits.
En faveur de ton fils elle élève ſa voix ;
Elle ordonne qu'il vive.

LEUXIS.

Elle veut que j'expire.
Ecoutez-la, Seigneur. C'eſt elle qui m'inſpire
De verſer tout mon ſang pour qui me l'a donné.

ARISTOMÈNE.

A couler pour l'État je l'avois deſtiné.

LÉONIDE.

Oui, Seigneur, & Meſſène avec moi vous implore.
Toute ingrate qu'elle eſt, elle a ſes droits encore.
Vous reſpectez pour elle un odieux arrêt ;
N'écoutez, juſqu'au bout, que ſon ſeul intérêt.
Mon fils peut la ſervir. Qu'il vive au moins pour elle.
Hélas! comme ſon père il lui ſera fidèle.

LEUXIS

LEUXIS.

Ah, ma mère! l'État peut-il être jaloux
D'un ſang que votre fils aura verſé pour vous?

LÉONIDE.

Non, ta mère, à ce prix, ne veut point de la vie.

LEUXIS.

Accordez-moi la mort. Elle eſt digne d'envie.

ARISTOMÈNE.

Juges dénaturés, venez voir ces combats.

LÉONIDE (*à genoux*).

Seigneur!

LEUXIS (*de même*).

Mon père!

ARISTOMÈNE.

Non. Je mourrai dans vos bras.
Je veux ſur l'échafaud vous précéder moi-même.
Embraſſez un époux, un père qui vous aime.
Mais quels cris tout-à-coup dans les airs confondus!...

SCÈNE VI.

ARCIRE & les précédens.

ARCIRE.

SUIS-MOI. Nous triomphons, ou nous ſommes perdus.
Dans ton camp Euribate a porté les alarmes.
Ardent à te venger le ſoldat vole aux armes.

ARISTOMÈNE.

Amis, tout va périr: il n'en faut plus douter.
Aux portes de ces murs allons nous préſenter;
Et du cœur des Soldats ſi je ſuis encor maître,
Que Meſſène une fois apprenne à me connoître.
(*à Léonide & à Leuxis*).
Vous qu'en ce lieu fatal je laiſſe avec effroi,
Adieu. S'il faut mourir, mourez dignes de moi.

ARCIRE.

Le tems nous preſſe.

ARISTOMÈNE.

Adieu. (*Il les embraſſe*).

ARCIRE.

Hâtons-nous.

ARISTOMÈNE.

Qu'il m'en coûte!

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE VII.

LÉONIDE, LEUXIS, Gardes.

LÉONIDE.

ON vient nous ſéparer. C'eſt pour jamais ſans doute.
Pour la dernière fois embraſſons-nous, mon fils.
Si tu revois ton père, & ſi tu me ſurvis,
Imite ſes vertus, fais revivre ſa gloire;
Et dis-lui, qu'au tombeau j'emporte ſa mémoire.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIDE, Gardes.

LÉONIDE.

AH! rendez l'eſpérance à mon cœur éperdu.
Mon fils eſt-il vivant? me ſera-t-il rendu?
Suis-je libre en ces lieux? ſuis-je encor priſonnière?
Mon fils touche, peut-être, à ſon heure dernière,
Hélas! & pour mourir on me l'a préféré.

UN GARDE.

De ſa priſon, Madame, il vient d'être tiré;
Et vous, dans cet aſyle on vous retient captive.

LÉONIDE.

Malheureuſe! à mon fils on veut que je ſurvive!
A-t-on briſé ſes fers?

LE GARDE.

Il étoit enchaîné.

LÉONIDE.

Et ſon père à la mort l'auroit abandonné!

Cher enfant, c'en eſt fait, l'on te mène au ſupplice.
De ce lâche forfait tout un peuple eſt complice;
Et ce ſénat féroce a voulu l'achever,
Avant que de ſes mains on nous vînt enlever.
Cruels! s'il en eſt tems, épargnez l'innocence.
A votre défenſeur mon fils doit la naiſſance.
Pour vous, dans les combats, laiſſez couler ſon ſang.
Tournez ſur moi vos coups. Frappez. Voilà mon flanc.
Mon fils eſt innocent. Mon fils a dû me ſuivre.
J'ai tout fait. A la mort la coupable ſe livre.
Viens, mon fils. Au ſupplice empreſſée à m'offrir,
Je ne veux que te voir, t'embraſſer & mourir.

SCÈNE II.

LÉONIDE, ARCIRE, Gardes.

LÉONIDE.

VENEZ-VOUS m'annoncer que je ne ſuis plus mère?

ARCIRE.

Votre fils eſt vivant.

LÉONIDE.

Achevez. Et ſon père?

ARCIRE.

Son père étonnera les ſiècles à venir.
Au moment de l'aſſaut, qu'on alloit ſoutenir,

Il paroît ſur les murs, il ſe montre à l'armée.
A vous venger, Madame, il la voit animée ;
Il la veut écarter. Ses efforts ſont perdus,
Et ſes cris redoublés ne ſont point entendus.
Il demande ſon fils ; on l'amène.

LÉONIDE.

Ah ! je tremble.

ARCIRE.

Sur ces murs, où le peuple en tumulte s'aſſemble,
Aux pieds de votre époux ſon fils eſt proſterné.
Il lève ſur ſon ſein un bras déterminé,
Et d'une voix terrible à l'armée il s'adreſſe.
« Où vous conduit, dit-il, cette ardeur vengereſſe ?
» Venez-vous embraſer les toits de vos aïeux,
» Egorger vos parens dans le ſein de vos dieux ?
» Au crime, malgré moi, ſi c'eſt moi qui vous guide,
» Je vais vous l'épargner, mais par un parricide.
» Au ſecours de mon fils on vous a fait voler :
» Il s'agit de ſon ſang ; vous l'allez voir couler.
» Et puiſqu'à mon pays la ſource en eſt funeſte,
» Je vais répandre encor tout celui qui me reſte ».
Sur ſon fils cependant le glaive eſt ſuſpendu.
Le ſoldat s'épouvante, & recule éperdu.
Du peuple accompagné votre époux ſe retire ;
Et l'Envie étonnée en frémiſſant l'admire.

LÉONIDE.

Le voici. C'eſt un dieu ſous les traits d'un mortel.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, & les précédens.

LÉONIDE.

VIENS, cher époux. Mon cœur eſt ton premier autel,
Et ſi tant de vertu doit obtenir un temple,
Ton épouſe à la terre en donnera l'exemple.

ARISTOMÈNE.

J'ai fait ce que j'ai dû.

LÉONIDE.

Juſtes dieux! quel devoir;
Que l'ame la plus forte a peine à concevoir!
Si la nature ſouffre à s'en peindre l'image,
Combien, pour le remplir, il falloit de courage!
Quel autre eût ſoutenu cet effort douloureux!

ARISTOMÈNE.

Léonide, jamais je ne fus plus heureux.
C'eſt-là que j'ai connu, tout foibles que nous ſommes,
Quel eſt notre aſcendant ſur les eſprits des hommes,
Lorſque, ſûrs d'être aimés & d'être bien ſervis,
Par la reconnoiſſance ils nous ſont aſſervis.
Je parois. Sur les murs il ſuffit qu'on me voie.
Toute l'armée au loin pouſſe des cris de joie;

Et chacun à l'envi, ſous les drapeaux rangé ;
Me jure d'un regard que je ſerai vengé.
J'ai vu mes lieutenans, que mon péril anime,
Inſpirer aux ſoldats leur pitié magnanime,
S'avancer à leur tête, & le fer à la main
Juſqu'au pied de ces murs leur frayer un chemin.
Quel ſpectacle, grands dieux, pour un guerrier ſenſible!
J'ai dû leur oppoſer un obſtacle invincible ;
Mais en leur reprochant ce crime généreux,
Je ſentois qu'à mon tour je ſerois mort pour eux.

LÉONIDE.

Alors n'écoutant plus qu'une juſte furie,
J'aurois laiſſé périr mon ingrate patrie,
Je l'avoue ; & l'horreur qu'inſpirent les pervers
M'auroit fait trouver grace aux yeux de l'univers.
Toi, prodige incroyable à la race future,
Il ſemble que ton cœur ſoit d'une autre nature.
Père de ta patrie, ennemi de ſes mœurs,
Tu ne voulus jamais y changer que les cœurs.
Sans doute ils ſont changés ſi la vertu les touche.
Quel ingrat citoyen, quel ennemi farouche
Peut d'un tel dévouement n'être pas attendri !

ARISTOMÈNE.

Ne nous flattons pas.

LÉONIDE.

Quoi !

ARISTOMÈNE.

J'en ai le cœur flétri ;

Mais tu me vois frappé d'un funeſte préſage.
J'ai de nos ſénateurs obſervé le viſage.
La honte & le dépit étoient peints ſur leur front.
Mon reſpect pour les loix leur ſembloit un affront.
Dans leur libérateur ils croyoient voir un maître.
Je ſuis en leur pouvoir, mais j'ai pu n'y pas être ;
Et je ſens que jamais le ſénat indigné,
Ne me pardonnera de l'avoir épargné.
Le peuple, qu'il domine, autour de lui ſe range,
On s'aſſemble, on murmure, & de nouveau tout change.
Mais mon cœur affermi par ſon dernier effort,
Sent qu'il eſt au-deſſus & du crime & du ſort.

LÉONIDE.

Théonis vient à nous.

SCÈNE IV.

THÉONIS, ARISTOMÈNE, LÉONIDE.

THÉONIS.

Père de la patrie,
Recevez....

ARISTOMÈNE.

Théonis, je hais la flatterie.
Que voulez-vous de moi ?

THÉONIS.

Le ſénat prévenu,
Dans ſon inimitié ne vous a pas connu.

Mais d'un noble retour ſon erreur eſt ſuivie.
Devant vous tout ſe tait, & l'orgueil & l'envie.
Il ne tient plus qu'à vous, qu'aux yeux de tout l'État
On rétracte un arrêt dont rougit le ſénat.
Pour vous, pour l'univers quel plus touchant ſpectacle?
Encore un pas, Seigneur, vous n'avez plus d'obſtacle.
Vous avez de l'armée arrêté la fureur.
Vous êtes adoré, mais elle eſt en horreur;
Et de vos lieutenans la révolte impunie,
Laiſſeroit d'un ſoupçon votre gloire ternie.
On diroit (car l'Envie eſt féconde en detours),
Que vous avez vous-même imploré leur ſecours;
Que, content d'effrayer l'autorité publique,
Votre orgueil a fait place à votre politique;
Que du ſénat enfin redoutable rival,
De votre ambition c'eſt le premier ſignal,
Et l'eſſai d'un pouvoir qui vous faiſant connoître,
Nous avertit enfin de trembler ſous un maître.
Prévenez ces ſoupçons, Seigneur.

ARISTOMÈNE.

Je vous entends.
Eſt-ce à vous que je dois ces avis importans,
Ou ſont-ils du ſénat la volonté ſuprême?

THÉONIS.

Je parle au nom du peuple & du ſénat lui-même.
On pardonne à l'armée un aveugle attentat.
Mais les chefs ſont garans des erreurs du ſoldat.

Libres dans votre camp, de vous ſeul ils dépendent;
Et c'eſt à vous, Seigneur, que les loix les demandent.
Sans doute il eſt affreux de punir vos amis
D'un crime que pour vous leur ardeur a commis;
Mais aux dépens des loix ſi vous payez leur zèle,
La république en vous ne voit plus qu'un rebelle.
Vous le dirai-je enfin? L'échafaud eſt tout prêt,
Léonide & Leuxis vont ſubir leur arrêt.
On m'attend. Au ſénat que voulez-vous répondre?

ARISTOMÈNE.

Rien.

ARCIRE, *à Théonis.*

J'y vole. Et c'eſt-là que je vais te confondre.

SCÈNE V.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE, LÉONIDE, Gardes.

ARISTOMÈNE.

Moi! que je vende un ſang qu'on prodiguoit pour moi!

LÉONIDE.

Oſerois-tu ſouſcrire à cette affreuſe loi?

ARISTOMÈNE.

Non, jamais. Cependant, & tes jours en dépendent
Et des jours de mon fils c'eſt le prix qu'ils attendent.

LÉONIDE.

Ton fils eſt libre.

ARISTOMÈNE.

Et toi, n'es-tu pas dans les fers ?

LÉONIDE.

Quand tu peux le ſauver, c'eſt donc moi qui le perds?
Cruel ! c'eſt donc ainſi que tu connois ſa mère ?
Sors de ces murs, va, ſauve une tête ſi chère.
Qu'on le garde, qu'il vive à l'abri du danger,
Et que je meure. (*à part*) Un jour il ſaura me venger.

ARISTOMÈNE.

Et ſa mère en ces lieux reſteroit priſonnière !

LÉONIDE.

Laiſſe-moi ſeulement pour reſſource dernière....

ARISTOMÈNE.

Quoi ?

LÉONIDE.

Ce fer !

ARISTOMÈNE.

De ce fer, qui, moi, t'aſſaſſiner !

LÉONIDE.

Sur l'infame échafaud veux-tu me voir traîner ?

ARISTOMÈNE.

Eh bien, mourons enſemble ; & tu n'as qu'à me ſuivre.

LÉONIDE.

Cruel !

ARISTOMÈNE.

Tu veux mourir, & me forcer de vivre !

LÉONIDE.

Tu le dois.

ARISTOMÈNE.

Je ne puis.

LÉONIDE.

Meurs donc déſeſpéré ;
Mais le ſort de ton fils l'as-tu bien aſſuré ?
Victime des méchans, ou du vice peut-être,
Que veux-tu qu'il devienne avant de ſe connoître ?
Saura-t-il de l'exemple éviter les appas ?
Mille pièges couverts ſont tendus ſous ſes pas.
O mon fils ! dans un camp où règne la licence,
Ton père aura laiſſé ton aveugle innocence !
Eſt-ce là ce héros que tu m'avois promis ?
Quels ſeront ſes conſeils, ſes ſoutiens ?

ARISTOMÈNE.

Mes amis.

LÉONIDE.

Tes amis ! il aura des Théonis pour maîtres ;
Des Dracons pour tuteurs ; pour modèles, des traîtres.
Vis pour l'en garantir, ou vas l'aſſaſſiner.
Je te pardonne tout, hors de l'abandonner.
Je meurs pour t'épargner de plus grands ſacrifices ;
Pour dérober ton fils, tes amis aux ſupplices.
Ils ont tout fait pour toi ; ſonge à les ſecourir.
Vis, c'eſt-là ton devoir. Le mien eſt de mourir.

A rompre ſes liens mon ame eſt toute prête.
Donne-moi ce fer. (*Elle ſe ſaiſit du poignard*).

ARISTOMÈNE.

Non ! C'eſt à moi-même. . . .

SCENE VI.

ARCIRE, ARISTOMÈNE, LÉONIDE, LEUXIS, Gardes.

ARCIRE.

ARRÊTE !
Arrache-lui ce fer. Vivez. Vous triomphez.

ARISTOMÈNE.

Dieux !

ARCIRE.

Viens voir, par mes mains, deux monſtres étouffés.

ARISTOMÈNE.

Que dis-tu ?

ARCIRE.

Je peignois à ce ſénat féroce,
De ſon dernier décret la barbarie atroce.
Théonis le défend, & s'en nomme l'auteur.
Je m'élance, & lui plonge un poignard dans le cœur.
Dracon veut le venger ; & l'excès de ſa rage,
Dans ſon égarement lui tient lieu de courage,

Il vient à moi. Soudain du même bras frappé,
Des ombres de la mort il tombe enveloppé.
« Qui de vous prend ici la défenſe du crime ?
» Qu'il ſe lève. Il ſera ma troiſième victime ».
A ces mots, (que l'effroi ſuit de près le remords !)
J'ai vu tout leur parti, témoin de mes tranſports,
Immobile, muet, enchaîné par la crainte.
« De la Juſtice encor la voix n'eſt pas éteinte,
» Ai-je dit : ſous vos yeux deux traîtres égorgés,
» S'ils laiſſoient leurs pareils auroient été vengés.
» Ils vous trompoient. Leur crime a reçu ſon ſalaire.
» La foudre qui les frappe à la fin vous éclaire ;
» Je vous vois confondus. Mais cette ſainte horreur
» D'un juſte repentir n'eſt que l'avant-coureur.
» Complices des méchans, détruiſez leur ouvrage.
» Dans le cœur de ce peuple ils ont ſoufflé leur rage ;
» Rendez-lui cet amour qu'il doit à ſon appui.
» Ils l'ont perſécuté ; déclarez-vous pour lui.
» Venez, & ſans rougir d'un retour plein de gloire,
» De vos deux corrupteurs flétriſſez la mémoire.
» Du devoir il eſt beau de ne jamais ſortir ;
» Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir ».
On ſe lève, on me ſuit. Nous ſortons tous enſemble.
Le peuple autour de nous en foule ſe raſſemble,
Et t'entend proclamer par la voix du ſénat
L'appui, le défenſeur, le vengeur de l'Etat.
Je l'inſtruis en deux mots de tout ce qui ſe paſſe.
Qui l'eût dit ? à l'inſtant tout a changé de face :

Tant il eſt dangereux, dans des États naiſſans,
De laiſſer ſubſiſter des coupables puiſſans,
Et tant le peuple, au gré de qui ſait le conduire,
Facilement ſe laiſſe éclairer ou ſéduire !

ARISTOMÈNE.

Exemple des amis, quand tu fais tout pour moi,
Eſt-il quelque retour qui m'acquite envers toi ?
Unis juſqu'au tombeau, partage, ami fidelle,
Avec moi ma fortune, & mon cœur avec elle.
(*montrant Léonide*).
O mon fils ! vous voyez le prix de la vertu.
A ſes pieds tôt ou tard le crime eſt abattu ;
Mais de ſa fermeté fût-elle la victime,
Sa chûte eſt préférable au triomphe du crime.

Fin du cinquième & dernier Acte.

CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 20 Mai 1750.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1784.

JE donnai, en 1750, une Tragédie de Cléopatre: elle eut onze repréſentations, & je dus ce foible ſuccès à l'indulgence du Public. Ma Pièce étoit l'ouvrage d'un jeune homme, qui n'en avoit approfondi ni le ſujet ni les caractères; & du côté du ſtyle, elle ſe reſſentoit de la précipitation avec laquelle on écrit dans un âge où l'on n'a pas encore aſſez ſenti combien il eſt difficile de bien écrire.

Je l'ai revue avec des yeux ſévères; & en voulant la corriger, je l'ai refaite d'un bout à l'autre. Je ne la deſtinois qu'à l'impreſſion; mes amis les plus éclairés m'ont perſuadé de la mettre au Théâtre: j'ai fait

céder toutes mes craintes aux eſpérances qu'on me donnoit.

A la première repréſentation les trois premiers Actes ont obtenu de grands applaudiſſemens ; les deux derniers ont été moins heureux. La Critique s'eſt attachée aux acceſſoires de l'action, & à quelques détails, dont la correction n'a exigé qu'un trait de plume.

A la ſeconde & à la troiſième repréſentation, tout ce qu'on avoit repris ayant diſparu, la Pièce entière a été applaudie ; mais au peu d'empreſſement du Public à venir s'occuper des intérêts de Rome & de l'Egypte, du ſort de l'Empire du Monde, & des malheurs où l'amour d'Antoine pour Cléopatre l'avoit précipité, j'ai ſenti qu'un ſujet de cette nature, diſpoſé ſur un plan où je m'étois preſcrit la plus grande ſimplicité, n'étoit pas de ſaiſon ; & j'ai cru devoir retirer ma Pièce.

Ce que j'en entends dire de conſolant pour moi, m'engage à la faire imprimer, ſatisfait d'un ſuccès d'eſtime, ſi je puis l'obtenir de ce petit nombre d'amis des Lettres, qui, dans le ſilence du cabinet, ſe livrent avec bienveillance au plaiſir de nous voir lutter contre les grandes difficultés de l'Art, & en ſurmonter quelques-unes.

Mon ſujet en étoit rempli; & je les ai multipliées en faiſant paroître Octavie. Mais, ſoit l'intérêt qui l'anime, ſoit le caractère élevé, ſimple & modeſte, généreux & ſenſible que j'ai pris ſoin de lui donner, ſoit le reſpect religieux que témoignent pour elle & ſon époux & ſa rivale, il m'a ſemblé qu'on la trouvoit placée avec bienſéance vis-à-vis de l'un & de l'autre. Le ſeul reproche qu'on m'ait fait à ſon égard, a été de l'avoir rendue trop généreuſe. Mais cette généroſité conſiſte à s'alarmer, pour Cléopatre, du déſeſpoir où vient de la faire

tomber l'avis qu'elle a reçu d'un nouveau décret du Sénat, & à prier Octave de venir la calmer en l'aſſurant de ſon appui. J'ai penſé que dans une Romaine, & dans la plus vertueuſe des Romaines, la magnanimité pouvoit aller juſque-là ſans effort; & s'il eſt rare qu'une femme s'intéreſſe pour ſa rivale, c'eſt qu'il eſt rare qu'une femme ait les ſentimens d'Octavie, comme il eſt rare qu'un homme ait les vertus de Regulus & de Caton. Dans les mœurs de la Tragédie, la vraiſemblance ne ſe réduit pas à ce que l'on voit tous les jours.

Une difficulté plus grande encore étoit, en deſſinant le caractère de Cléopatre, de la faire paroître digne de ce qu'Antoine avoit fait pour elle, & de concilier l'intérêt théatral avec l'opinion que l'Hiſtoire nous a tranſmiſe. J'ai cru pouvoir y réuſſir en lui donnant avec Octave tout l'art de la ſéduction; mais ſans autre motif que de

ſauver Antoine, & ſans laiſſer le moindre doute ſur la ſincérité de ſon amour pour lui. Or, quand même ce ſeroit-là une legère altération de la vérité hiſtorique, rien de plus permis en Poéſie. Mais quoi qu'en aient dit les Ecrivains du tems d'Auguſte, & ceux qui les ont copiés, il eſt au moins douteux que Cléopatre, en ſe livrant à l'amour d'Antoine pour elle, n'eût que des vues d'ambition. Plutarque lui-même n'a pas oſé dire que ſon amour fût une feinte. Il a peint ſa douleur & ſon déſeſpoir, après la mort d'Antoine, de la manière la plus touchante. Il la fait tomber aux genoux d'Octave, mais avec le ſein meurtri & le viſage déchiré. Il lui fait implorer ſa clémence, mais à deſſein d'obtenir de lui le tems de ſe donner la mort. Après lui avoir promis *de la traiter plus libéralement & plus magnifiquement qu'elle n'auroit pu l'eſpérer, il prit congé d'elle, & s'en alla*, dit-il, *penſant bien l'avoir*

trompée, mais étant bien trompé lui-même. Ce témoignage eſt déciſif; mais ce qui l'eſt encore plus à mon avis, c'eſt de voir Cléopatre ſe donner la mort, plutôt que de tomber au pouvoir d'Octave, malgré les eſpérances dont il l'avoit flattée; & c'eſt ce dernier jour, *ce maître jour*, comme dit Montaigne, *ce jour juge de tous les autres*, qui m'a décidé ſur le caractère que je devois donner à l'amante d'Antoine. Pour lui, je n'ai pas eu de peine à le peindre fidèlement; & ſi l'on a trouvé que je l'ai ennobli, l'on a dû convenir au moins qu'en cela je n'ai fait qu'uſer du plus beau privilège de la Poéſie.

Quant aux détails que j'ai ſupprimés à la ſeconde repréſentation, je ne diſſimulerai pas que j'en regrette quelques-uns. Le vaſe dans lequel j'ai ſuppoſé, d'après l'Hiſtoire, que Cléopatre avoit renfermé les aſpics, n'a pas été préſenté ſur la ſcène d'une manière

convenable. Mais une négligence dans la décoration n'empêche pas que ce terrible apprêt d'une mort violente & préméditée, ne ſoit tragique.

Dans cet endroit, on a critiqué

Un reptile eſt le dieu qui vient me ſecourir.

Mais *reptile* eſt un mot très-noble, très-poétique dans notre langue ; & qu'un *reptile* ſoit un *Dieu*, ce n'eſt pas même une métaphore dans la bouche d'une femme d'Egypte.

Je n'oſerai pas dire qu'il y ait eu de même trop de délicateſſe & de ſévérité à ne pouvoir ſouffrir que Ventidius, pour guérir ſon ami d'une paſſion funeſte, lui repréſentât Cléopatre comme une femme artificieuſe, & capable de le tromper. Rien de plus commun ſur le Théâtre que les ſoupçons d'infidélité ; & celui-ci étoit motivé par l'opinion que Rome entière avoit de la Reine d'Egypte. La manière dont Octave

lui-même expliquoit l'art qu'elle avoit mis à le flatter dans leur entrevue, étoit fondée ſur la même prévention ; & ce moyen de détacher Antoine d'une femme qui le perdoit, m'avoit ſemblé d'autant plus tragique, qu'il ne ſervoit qu'à faire éclater leur amour. Mais je ne puis que louer moi-même la répugnance du Public à voir un malheureux outragé dans l'objet qu'il aime, & une femme généreuſe & fidèle indignement noircie aux yeux de ſon amant. J'ai donc ſouſcrit ſans peine à l'une & à l'autre critique. Mais ces coupures, en affoibliſſant les mobiles de l'action, en détruiſoient la vraiſemblance ; & pour la rétablir, il a fallu changer quelques circonſtances du dénouement.

Du reſte, ce que ma déférence & mon reſpect pour le Public m'ont fait retrancher de mon Ouvrage, eſt peu conſidérable : ce qui m'en étoit cher a été épargné. Le caractère d'Antoine, celui d'Octave, celui d'Oc-

tavie, celui de Cléopatre même, & juſqu'à celui de Ventidius ont été applaudis. Le tableau de l'état de Rome, les grands intérêts des deux rivaux développés & balancés entre eux, enfin les funeſtes effets de la paſſion de l'amour, portée à ſon plus haut degré d'énergie & de violence, ont trouvé grace même aux yeux des Spectateurs les moins indulgens ; & en ſoumettant cet Ouvrage à un examen plus refléchi, j'oſe eſpérer encore que je n'aurai point à regretter les veilles & tous les ſoins qu'il m'a coûté.

ACTEURS.

CLÉOPATRE, Reine d'Egypte.
ANTOINE.
OCTAVE.
OCTAVIE, ſœur d'Octave, épouſe d'Antoine.
VENTIDIUS, Romain, ami d'Antoine.
PROCULEIUS, confident d'Octave.
CHARMION, Suivante de Cléopatre.
ÉROS, Affranchi d'Antoine.
Prêtres d'Iſis.
Chefs des troupes de Cléopatre.
Soldats Romains à la ſuite d'Octave.
Femmes Egyptiennes, Suivantes de Cléopatre.

Le lieu de la ſcène eſt une ſalle du palais de Cléopatre, à Alexandrie.

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, VENTIDIUS, Prêtres d'Iſis, troupe de Guerriers, ſuite de Cléopatre.

CLÉOPATRE.

PRÊTRES d'Iſis, la Terre aujourd'hui nous contemple.
Ce que j'attends de vous, j'en donnerai l'exemple :
C'eſt du courage. Allez vers ce peuple alarmé :
Dites-lui que le lâche eſt toujours opprimé ;
Qu'il s'agit de ſauver ſon honneur & ma gloire,
D'effacer d'Actium l'affligeante mémoire,
D'intéreſſer l'Aſie au danger que je cours :
Dites-lui que vingt rois m'ont promis leur ſecours ;
Et qu'enfin, quel que ſoit le péril qui m'aſſiège,
Un héros me défend, & le ciel me protège.

Vous, Guerriers, ſur ces murs veillez de toutes parts.
Antoine va bientôt parcourir nos remparts ;
Allez l'attendre.

(*Les Prêtres & les Guerriers ſe retirent*).

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, VENTIDIUS, CHARMION, &c.

CLÉOPATRE.

Et toi, vers nous qui te ramène,
Brave & digne Romain ?

VENTIDIUS.

Pardonnez, grande Reine.
Dans l'intérêt preſſant qui m'anime aujourd'hui,
Je demandois Antoine, & ne cherchois que lui.

CLÉOPATRE.

D'Antoine, en ce moment, la ſombre inquiétude
A beſoin du ſilence & de la ſolitude.
Il n'eſt pas tems encor d'annoncer ton retour.
Mais tu peux avec moi t'expliquer ſans détour.

VENTIDIUS.

Madame, un vieux ſoldat farde mal ſa penſée ;
Et l'oreille des rois eſt aiſément bleſſée.

CLÉOPATRE.

Eſt il tems qu'on me flatte ? Hélas ! la vérité
Ne luit à mes pareils que dans l'adverſité.

VENTIDIUS.

Le bonheur la dédaigne, & l'orgueil la redoute.

CLÉOPATRE.

Tu fus mon ennemi ; tu l'es encor ſans doute.

VENTIDIUS.

Je ſuis l'ami d'Antoine, & non votre ennemi.

CLÉOPATRE.

Pour lui près des Romains, qu'as-tu fait ?

VENTIDIUS.

J'ai gémi.

CLÉOPATRE.

Et Rome eſt inflexible ?

VENTIDIUS.

Octave l'a gagnée.
Ou plutôt, contre vous juſtement indignée,
Et d'Antoine abattu n'oſant rien eſpérer,
A ſon rival heureux elle va ſe livrer.

CLÉOPATRE.

Ainſi, des nations cette reine inſolente,
Qui long-tems à ſes pieds vit la Terre tremblante,
Ce peuple qui marchoit ſur la pourpre des rois,
Va ramper ſous Octave, & n'attend que ſes loix !
L'Univers eſt vengé.

VENTIDIUS.

Rome n'eſt plus, Madame.
Ce que n'ont pu le tems, ni le fer, ni la flamme,

Nos vices l'ont produit. O Céſar! ô Brutus!
Vous avez, dans la tombe, emporté nos vertus.

CLÉOPATRE.

Brutus avec Céſar! Quel indigne aſſemblage!

VENTIDIUS.

Madame, à deux héros je rends un juſte hommage.
Céſar dompta le monde, & Brutus l'a vengé.
Si Brutus l'eût ſoumis, Céſar l'eût dégagé:
Le deſtin a tout fait. Ils ſont morts; & leur chûte
A mille obſcurs tyrans a laiſſé Rome en butte:
Reſtes pernicieux de ces fameux partis
Qui, pour la déchirer, de ſes flancs ſont ſortis.
Un ſénat, que ſon luxe a rendu mercenaire,
Un peuple dépravé, ſervile & ſanguinaire,
Des grands, qui, de ce peuple infames ſuborneurs,
Par mille indignités s'élèvent aux honneurs:
Voilà Rome. Livrée à des paſſions viles,
Elle n'a plus l'orgueil de ſes guerres civiles;
Et le malheur des tems s'eſt accru juſque-là,
Qu'il nous fait regretter Marius & Sylla.
De tels hommes du moins honoroient leur patrie:
Elle étoit opprimée, & n'étoit point flétrie;
Mais perdant à la fois ſa gloire & ſon repos,
Rome a des oppreſſeurs, & n'a plus de héros.
Un ſeul, ſi la prudence eût guidé ſon courage,
Pouvoit de ſa grandeur réparer le naufrage:
Le vengeur de Céſar avoit ſur nous des droits;
Et Rome, enfin réduite à paſſer ſous des rois,

Indigne

Indigne d'être libre, eût du moins eu pour maître
Celui que notre eſtime autoriſoit à l'être.
Mais d'un poiſon funeſte Antoine eſt enivré ;
Tandis qu'à d'autres ſoins utilement livré,
Avec cet art profond dont il fait ſon étude,
Octave en devoûment change la ſervitude,
Et d'une main légère enchaînant l'Univers,
Flatte Rome, & l'endort ſous le poids de ſes fers.

CLÉOPATRE.

Et l'on m'impute à moi la baſſeſſe de Rome !

VENTIDIUS.

Oui, vous l'avez perdue, en perdant un grand homme.
Connoiſſez-vous Octave, & quel eſt l'aſcendant
Que donne à ſa fortune un rival imprudent ?
Jamais l'ambition, dans un fourbe timide,
N'a pris, pour nous ſéduire, un maſque auſſi perfide.
Tyran ſouple & cruel, d'autant plus dangereux
Qu'il ſe montre indulgent, affable, généreux ;
Suppléant par l'adreſſe au défaut du génie,
De l'appareil des loix couvrant la tyrannie,
Et d'une bonté feinte employant les appas,
A captiver des cœurs qui ne l'eſtiment pas :
Tel eſt, grace à vos ſoins, celui que Rome encenſe
Celui qui va monter à la toute-puiſſance,
Celui que vous donnez pour maître à l'Univers.

CLÉOPATRE.

Achève, ajoute encore : & celui que tu ſers.

VENTIDIUS (*vivement*).

Vous m'y forcez, Madame; & malgré moi je cède
A des calamités qui n'ont plus qu'un remède.

CLÉOPATRE.

Quel eſt-il?

VENTIDIUS.

Un accord, qui, du moins pour un tems,
En impoſe aux Romains, & nous laiſſe....

CLÉOPATRE.

J'entends:
Je ſerai de la paix la victime & le gage.

VENTIDIUS.

Il faut que du péril Antoine ſe dégage.

CLÉOPATRE.

Et ma honte eſt la loi qu'on lui daigne impoſer?

VENTIDIUS.

Octave veut le voir; je l'y viens diſpoſer.
Mais que peut l'amitié contre un amour extrême?

CLÉOPATRE.

On verra ſi l'amour ſait ſe vaincre lui-même.

VENTIDIUS.

Quoi! vous!...

CLÉOPATRE.

Ami d'Antoine, as-tu jamais penſé
Que j'oppoſe à ſa gloire un amour inſenſé?

Mon desir le plus grand est de le rendre au monde.
Solitaire, & plongé dans sa douleur profonde,
Je craindrois qu'à te voir il ne consentît pas ;
Je vais l'y préparer. — Il porte ici ses pas ;
Eloigne-toi : je veux lui parler la première.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTOINE.

CLÉOPATRE.

Vous me fuyez, Antoine !

ANTOINE.

Ah ! je fuis la lumière.
Actium ! jour funeste ! opprobre de mes jours !
Ce que tu m'as fait perdre est perdu pour toujours.

CLÉOPATRE.

Hélas ! il est trop vrai : mes honteuses alarmes
De ta main triomphante ont fait tomber les armes.
La peur d'être enchaînée à la suite d'un char,
Troubla, je l'avourai, la veuve de César ;
Et ce trouble insensé me rendit trop coupable.
Mais de t'avoir trahi me croirois-tu capable ?

ANTOINE.

Non, non, ce n'est pas vous que j'accuse ; c'est moi ;
Qui d'un aveugle amour suivant l'indigne loi,

Dans mon égarement ai perdu la victoire ;
Et l'empire du monde, & le ſoin de ma gloire.

CLÉOPATRE.

Votre rival, Octave, a fui devant Brutus.

ANTOINE.

Octave, à force d'art ſe paſſe de vertus.
L'adreſſe ou le bonheur lui tient lieu de courage :
Il ſait, pilote habile, échapper à l'orage,
Maîtriſer prudemment ſa fortune & ſon cœur,
Et ſur ſes paſſions dominer en vainqueur.
Et moi, de tous mes ſens trop malheureux eſclave,
Victime d'un penchant mépriſé par Octave,
A mes fougueux deſirs ſans ceſſe abandonné,
De mes propres erreurs chaque jour étonné,
Et ne devant l'eſtime & du monde & de Rome
Qu'aux vertus d'un ſoldat, au courage d'un homme,
Si l'on m'impute encor juſqu'à des lâchetés,
Par quoi tant de défauts ſeront-ils rachetés ?
Il n'eſt point de revers que mon cœur ne ſurmonte ;
Mais la honte, grands dieux !

CLÉOPATRE.

Vous, Seigneur, vous, la honte !

ANTOINE.

Et n'ai-je pas quitté mes aigles, mes vaiſſeaux ?
Ne m'a-t-on pas vu fuir avec vous ſur les eaux ?

CLÉOPATRE.

On vous a vu combattre à Pharſale, à Philippes,
Chez le Parthe.

ANTOINE.

Et voilà comme tu les diſſipes;
Ces chagrins accablans dont mon cœur eſt chargé.
O Cléopatre!

CLÉOPATRE.

Hélas! que ce cœur eſt changé!

ANTOINE.

O d'un ſonge trompeur réveil épouvantable!
Tu vois d'un fol amour le terme inévitable:
Céſar, par ſes amis, eſt mort aſſaſſiné;
Antoine, par les ſiens, périt abandonné.
Quel ſiècle! quel empire! il eſt digne d'Octave.

CLÉOPATRE.

Ah! j'ai fait ton malheur.

ANTOINE.

Je t'aime, & je le brave.

CLÉOPATRE.

Il faut le réparer, Antoine, & m'en punir.
Ventidius arrive, Octave va venir;
Il demande à te voir, & la paix va le ſuivre.

ANTOINE.

La paix!

CLÉOPATRE.

Au déſeſpoir tu ſens qu'elle me livre;

N'importe : il faut te vaincre, il faut m'abandonner.
Ne crains pas les ennuis qui vont m'environner ;
Ton bonheur me ſuffit : il ſera mon ouvrage.
On connoîtra du moins ce cœur que l'on outrage.
Tu m'immolas ta gloire ; & je veux, à mon tour,
Faire encor plus pour toi, t'immoler mon amour.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTOINE, VENTIDIUS.

CLÉOPATRE.

VENEZ, ami d'Antoine, & ceſſez de vous plaindre.
Son amour fit ſa honte ; il conſent à l'éteindre.
La paix lui rend ſa gloire ; il y doit conſentir.
Quels que ſoient les regrets que j'en puis reſſentir,
Il s'agit de ſauver un héros que j'adore.
J'ai tout fait pour lui ſeul, je ferai tout encore.
Vous pouvez tout promettre & ne rien épargner.
Dès ce jour, s'il le faut, je renonce à régner.

ANTOINE.

Et voilà celle, ami, qu'on veut que j'abandonne !
Non, du monde à ce prix eût-on mis la couronne,
Et duſſé-je périr cent fois plus malheureux,
Je ſerai digne au moins d'un cœur ſi généreux.
Porte à mes légions ma volonté ſuprême.
Dans leurs rangs, à leurs coups j'irai m'offrir moi-même,

Et les réduire au choix, ou de me ſecourir,
Ou de ſervir un lâche, en me faiſant périr.

VENTIDIUS.

Ah! croyez....

ANTOINE.

Je ne crois que l'amitié fidelle,
Qui fait, ſans balancer, tout ce qu'on attend d'elle;
Qui ſert un malheureux ſans le faire rougir,
Et qui, dans le danger, commence par agir.
(*Antoine ſort*).

SCÈNE V.

VENTIDIUS, CLÉOPATRE.

VENTIDIUS.

Est-ce là l'inviter à ſortir de ſa chaîne?

CLÉOPATRE.

Et que puis-je de plus?

VENTIDIUS.

O redoutable Reine!
Eſt-ce avec ce langage & cet art ſéducteur
Que l'on éteint l'amour dans un ſenſible cœur?

CLÉOPATRE.

Faut-il, pour l'étouffer, que j'en paroiſſe indigne?

VENTIDIUS.

Plût aux Dieux!

CLÉOPATRE.

Et ſans doute à cet effort inſigne

Rome applaudiroit ? Non, je n'ai point ſes vertus.
Sous le poids du malheur tu nous vois abattus,
Et mon cœur en ſubit l'épreuve la plus rude.
Mais par l'indifférence & par l'ingratitude,
S'il faut encourager Antoine à me haïr,
Non, jamais juſque-là je ne puis me trahir :
Et ſoit qu'en le perdant, ou je vive, ou je meure,
Je prétends qu'il m'eſtime, & je veux qu'il me pleure.
Son amour, qui cent fois m'a tout ſacrifié,
Du moins par mon amour ſera juſtifié.

VENTIDIUS.

Qu'il le ſoit donc, Madame, & par un ſacrifice
Qui détruiſe à nos yeux tout ſoupçon d'artifice.
Octavie en ces lieux arrive ſur mes pas.

CLÉOPATRE.

Octavie !

VENTIDIUS.

Une Cour ne l'environne pas :
Seule, obſcure, à ſa ſuite elle n'a qu'une eſclave.

CLÉOPATRE.

Octavie !

VENTIDIUS.

Oui, Madame, & de l'aveu d'Octave.

CLÉOPATRE.

J'ai peine à concevoir un tel abaiſſement.

VENTIDIUS.

Sa vertu l'accompagne & lui ſert d'ornement.

Conſentez à la voir, conſentez à l'entendre.

CLÉOPATRE.

Que veut-elle de moi ? Que peut-elle en attendre ?

VENTIDIUS.

De conſpirer enſemble à ſauver votre époux.
L'effort eſt digne d'elle, il eſt digne de vous.

CLÉOPATRE.

Qu'elle vienne.

(*Ventidius ſort.*)

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, *ſeule.*

GRANDS Dieux ! ſuis-je aſſez éprouvée ?
A ſervir ma rivale on m'a donc réſervée !
Que réſoudre ? que faire ? où s'égarent mes vœux ?
Je ſais ce que je dois ; ſais-je ce que je veux ?
Et toi, peux-tu vouloir que je te ſois ravie,
Antoine ? On m'a vanté les charmes d'Octavie :
Elle a mille vertus, elle eſt digne de toi ;
Mais eſt-elle ſenſible & tendre comme moi ?
Cléopatre en beauté peut craindre une rivale ;
Mais en amour, jamais elle n'aura d'égale....
Que dis-je ? Et n'eſt-ce pas cet amour effréné
Qui dans le précipice avec moi l'a traîné ?
Quel abîme ! & c'eſt moi qui l'y retiens encore !
Et loin de me haïr, le malheureux m'adore !

Dans l'oubli de lui-même il a pour moi vécu ;
C'eſt moi qui, pour Octave, en fuyant l'ai vaincu.
Hélas ! il eſt trop juſte, il n'eſt que trop poſſible
Qu'aux larmes d'Octavie il devienne ſenſible :
Tout parle en ſa faveur, tout parle contre moi,
Le paſſé, l'avenir, l'état où je le voi,
Les murmures d'un camp, les reproches de Rome,
Le cri des nations, qu'intéreſſe un grand homme. —
Forçons-les de me plaindre, & du moins d'avouer
Que ce cœur, en victime, a ſu ſe dévouer.

SCÈNE VII.

OCTAVIE, CLÉOPATRE.

OCTAVIE (*en habit très-ſimple*).

DANS ce déguiſement ne ſoupçonnez, Madame,
Ni feinte, ni détour indigne de mon ame.
Je n'ai, même avec vous, rien à diſſimuler.
Le ciel, des mêmes feux, nous condamne à brûler ;
Et mon fatal amour excuſe aſſez le vôtre !
Oublions-les, Madame ; ou plutôt l'un & l'autre,
En faveur d'un héros, preſſons-les de s'unir.
Octave, à ma prière, en ces lieux va venir,
Tout conſpire à la paix ; n'y ſoyez pas contraire.
Laiſſez-moi déſarmer mon époux & mon frère.
Ne changeons pas ces murs en de vaſtes tombeaux,
Et d'une guerre impie éteignons les flambeaux.

Après cela, qu'Antoine ou ſe rende à mes larmes,
Ou, de nouveau, ſe livre au pouvoir de vos charmes;
C'eſt un ſoin trop indigne & de vous & de moi :
On aime ſoiblement lorſqu'on aime pour ſoi.
Cependant, ne craignez d'une paix généreuſe
Aucune loi, pour vous, injuſte ou rigoureuſe,
Et de vous-même ici laiſſez-moi prendre ſoin.

CLÉOPATRE.

De moi, Madame ! Non, il n'en eſt pas beſoin.
Jamais, à vos bontés, Cléopatre importune,
Ne vous affligera du ſoin de ſa fortune.
Seulement, daignez voir d'un œil moins prévenu,
Ce cœur, qui, tel qu'il eſt, ne vous eſt pas connu.
Chez un peuple où les loix donnent tout à la force,
Où le plus vain caprice autoriſe au divorce,
J'ai penſé qu'un héros qui tenoit dans ſes mains
Les rênes de l'empire & le ſort des humains,
L'aſſocié d'Octave à la grandeur ſuprême,
Avoit pu librement diſpoſer de lui-même.
Antoine, je l'avoue, a rompu de beaux nœuds !
Je le trouve coupable autant que malheureux.
Mais ſi pour moi, Madame, il eût quitté Fulvie,
Ou telle autre Romaine au-deſſous d'Octavie,
Aimé de Cléopatre, il auroit pu, je crois,
S'allier, ſans rougir, au plus beau ſang des rois ;
Et malgré tout l'orgueil que Rome nous étale,
Des filles d'un conſul je me croirois l'égale.

Ainſi du moins Céſar a daigné le penſer :
C'eſt lui qui de vos loix m'a voulu diſpenſer.
On imite Céſar ſans ſe faire une injure.
Mais qui peut envers vous excuſer le parjure ?
Pour ce crime d'Antoine il n'eſt point de couleur ;
Et je ſens qu'il a trop mérité ſon malheur.
Réparons à la fois ſon malheur & ſon crime,
Moi, Madame, en cédant au deſtin qui m'opprime ;
Et vous, en reprenant ſur un cœur abattu
Des droits que n'eût jamais dû perdre la vertu.
Mais il faut à ſes yeux vous dérober encore,
Madame, & me laiſſer un ſoin dont je m'honore.

OCTAVIE.

Je m'y livre, Madame, & me fais une loi
De ne craindre de vous rien d'indigne de moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS.

Vous réſiſtez en vain. Le zèle qui me preſſe,
Vous fût-il odieux, vous pourſuivra ſans ceſſe.
Le ſeul nom de la paix révolte votre cœur ;
Mais Octave eſt Romain.

ANTOINE.

Mais il eſt mon vainqueur.

VENTIDIUS.

Mais il peut accabler l'ennemi qu'il embraſſe.

ANTOINE.

Me propoſer la paix c'eſt donc m'offrir ma grace !
Y ſerois-je réduit ?

VENTIDIUS.

Tout eſt déſeſpéré.

ANTOINE.

Eh bien, il faut mourir.

VENTIDIUS.

Mourir déshonoré !

ANTOINE.

Que dis-tu ?

VENTIDIUS.

Que l'amour & ſes molles délices ;
Ont de ce front guerrier ſouillé les cicatrices ;
Que d'un nouvel éclat vous pouvez les couvrir ;
Que votre gloire, enfin, vous défend de mourir.
Avouez-le : la paix qu'Octave vous propoſe,
Vous révolte bien moins que la loi qu'elle impoſe.
D'un lien enchanteur il faut vous détacher,
Des bras de Cléopatre il faut vous arracher ;
Et l'amour en fierté changeant votre foibleſſe,
Rend honteuſe à vos yeux une paix qui le bleſſe.
Rappellez Actium, & voyez....

ANTOINE.

Eh bien ! quoi ?
Une femme troublée, & qui cède à l'effroi !
Mais pour les grands périls leur ame eſt-elle faite ?
Avoit-elle, en fuyant, dû prévoir ma défaite ?
Devoit-elle, en fuyant, m'entraîner ſur les mers ?
Mon amour me perdit ; & dans tout l'univers
Cet amour n'a trouvé qu'un juge inexorable :
C'eſt que, dans l'univers, rien n'y fut comparable,
C'eſt que, dans l'univers, rien ne peut s'égaler
A celle à qui l'amour m'a fait tout immoler.
L'empire étoit à moi, j'en étois idolâtre ;
Il ne put dans mon cœur balancer Cléopatre.
J'ai tout quitté pour elle ; Octave a tout ſoumis :
J'ai perdu mes vaiſſeaux, mes ſoldats, mes amis ;

Cléopatre me reſte, & nous bravons enſemble
Tout ce qui, ſous le ciel, contre nous ſe raſſemble.

VENTIDIUS.

Périſſez, malheureux : vous l'aurez mérité.
Ah ! qu'on s'aveugle ainſi dans la proſpérité,
J'y conſens. Mais au fort du danger qui vous preſſe,
Eſt-il tems d'écouter une folle tendreſſe ?
Pourquoi dans ce moment vous laiſſer accabler ?
Tant que vous reſpirez, Octave doit trembler,
Il le ſait ; cependant, au ſein de la victoire,
Par un trait de grandeur il couronne ſa gloire.
Voulez-vous concourir à le juſtifier,
Et nous forcer vous-même à vous ſacrifier ?
Il nous importe peu qu'à l'amour d'une Reine
Vous ayez immolé l'amour d'une Romaine :
Aimez, puiſque l'amour a pour vous tant d'appas,
Une reine, — une eſclave ; & ne le ſoyez pas.
On n'a point dans un camp l'auſtérité de Rome :
Autrement qu'au Sénat on y juge un grand homme ;
Et, pour prix de la gloire, on permet qu'un héros
Reſpire en liberté dans les bras du repos.
Mais ſi dans le repos ſa grande ame s'oublie,
Si le plaiſir endort ſa valeur amollie,
L'objet de ſon amour, fût-il du ſang des dieux,
Funeſte à l'Univers, lui devient odieux.

ANTOINE.

Ah ! qu'au lieu d'exiger de ce cœur trop ſenſible
Un effort inutile, un effort impoſſible

On me préſente encor des dangers à courir ;
Avec l'eſpoir de vaincre, ou l'honneur de périr ;
On verra ſi l'amour a briſé mon courage,
Si d'un cœur abattu mon malheur eſt l'ouvrage,
Et ſi j'ai de la gloire oublié le chemin ;
Ou ſi je ſais combattre & mourir en Romain.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, OCTAVIE, ANTOINE, VENTIDIUS.

CLÉOPATRE.

SEIGNEUR, je vous immole & ma gloire & ma vie,
Et moi-même en vos bras je remets Octavie.

ANTOINE.

Dieux ! que vois-je ?

OCTAVIE.

Seigneur, je tombe à vos genoux.

ANTOINE.

Vous, Madame, en ces lieux !

CLÉOPATRE (*à Ventidius*).

Viens, ſuis-moi.

SCÈNE

SCÈNE III.

ANTOINE, OCTAVIE.

ANTOINE.

LEVEZ-VOUS.
Dans quel indigne état vous vois-je ici paroître ?

OCTAVIE.

Ce palais, à mon nom, ſe fût fermé peut-être ;
Et juſqu'à mon époux j'ai voulu pénétrer.

ANTOINE.

Ah ! moi-même à vos yeux puis-je encor me montrer ?
J'ai trahi la vertu, la beauté, la tendreſſe ;
J'ai ſuivi de mes ſens l'impétueuſe ivreſſe ;
Et le feu le plus pur, dans mon cœur allumé,
A fait place à l'ardeur dont je ſuis conſumé.
Plaignez un inſenſé, plaignez un miſérable
Qui porte dans ſon ſein une plaie incurable,
Que l'amour a perdu, que l'amour fait périr,
Et qui meurt ſans pouvoir, ni vouloir en guérir.

OCTAVIE.

Oublions vos erreurs, oublions mon injure.
Ce n'eſt point un amant infidèle & parjure
Que je viens délivrer d'un charme dangereux :
Ma gloire eſt de ſauver un héros malheureux ;

Et je ne veux de lui que la foible eſpérance
D'un changement, hélas! loin de toute apparence;
Mais qu'enfin ſur un cœur le tems peut opérer.

ANTOINE.

Je ne promettrai rien que je n'oſe eſpérer,
Et ſur-tout jamais rien qui ſente la contrainte.
Foible contre l'amour, mais fort contre la crainte;
Vous me voyez, Madame, interdit & troublé:
D'un ſeul de vos regards je parois accablé,
Je le ſuis; mais tranquille au milieu de l'orage,
Si je ſuis menacé, je reprends mon courage.
C'eſt en vain que le Phare, entouré de vaiſſeaux,
Voit au loin, ſous ces murs, l'appareil des aſſauts.
Avant la fin du jour on me verra paroître;
Et mes aigles vers moi revoleront peut-être.
Dès long-tems à me ſuivre ils ſont accoutumés.
Mon malheur n'eſt pas tel que vous le préſumez;
Et ſi c'eſt à mon ſort que vous donnez des larmes,
Madame, eſpérez mieux du ſuccès de mes armes,
Et ne déguiſez plus, ſous un front ſuppliant,
D'un vainqueur orgueilleux l'avis humiliant.

OCTAVIE.

Je ne déguiſe rien. Je ſuis épouſe & mère.
Au nom de mes enfans j'avois fléchi mon frère;
Au nom de mes enfans j'implorois mon époux.

ANTOINE.

Sœur d'Octave, ſon cœur eſt-il connu de vous?

OCTAVIE.

Je le crois.

ANTOINE.

Dans ce cœur apprenez mieux à lire.
Il ſait, de mon amour, juſqu'où va le délire.
Il ſait que, dans l'ardeur dont je ſuis dévoré,
On n'abandonne point un objet adoré ;
Que j'ai trop de fierté pour m'abaiſſer à feindre ;
Que je ne puis enfin ni l'aimer ni le craindre ;
Mais il veut, s'il m'accable, avoir à publier
Que ſa ſœur a voulu nous réconcilier ;
Que je l'ai rebutée ; & que dans mon ivreſſe,
Du plus cruel mépris j'ai payé ſa tendreſſe.
Ainſi, Madame, ainſi ſon art inſidieux
Vous fait ſervir vous-même à me rendre odieux.

OCTAVIE.

Moi !

ANTOINE.

Vous ne ſavez pas les maux que vous me faites.
Oui, c'eſt en admirant des vertus ſi parfaites,
Qu'on m'accuſe moi-même avec tant de noirceur.
Octave a contre moi les larmes de ſa ſœur ;
Et toujours reſpectable & chère aux yeux de Rome,
Pour m'y faire abhorrer il ſuffit qu'on vous nomme.

OCTAVIE.

Malheureuſe Octavie !

ANTOINE.

Ah ! le deſtin jaloux
Me vend cher, croyez-moi, le nom de votre époux.

OCTAVIE.

Quel eſt donc à vos yeux mon crime involontaire ?
J'ai vécu loin de vous obſcure & ſolitaire,
Sans laiſſer éclater ni plainte ni regret.
Quelquefois j'ai pleuré, mais toujours en ſecret.
Mon frère a vu pour vous mes trop juſtes alarmes ;
Mais jamais dans ſon ſein je n'ai verſé mes larmes.
J'ai fait gloire avec lui d'oublier mon malheur ;
J'ai mis tout mon courage à cacher ma douleur ;
Aux yeux de mes enfans je l'ai diſſimulée ;
Et ſi par mes ſoupirs quelquefois décelée,
Elle a troublé la paix de leur cœur innocent,
Je n'ai dit qu'un ſeul mot : *votre père eſt abſent.*
Leur voix ſans ceſſe aux dieux redemande leur père ;
Et de le voir bientôt dans les bras de leur mère,
Je n'ai pu me réſoudre à leur ôter l'eſpoir.

ANTOINE (*violemment agité*).

Laiſſez-moi.

OCTAVIE.

C'eſt pour vous un tourment de me voir !
Ah ! vous me haïſſez.

ANTOINE.

Je hais ma deſtinée.
Mais fût-elle à me perdre encor plus obſtinée,
Déjà trop malheureux d'avoir pu vous trahir,
Me croyez-vous injuſte au point de vous haïr ?

Je ſuis honteux de voir & le jour & vous-même ;
Je chéris mes enfans, je vous plains, je vous aime ;
J'euſſe été trop heureux dans des liens ſi doux ;
Mais je me ſens indigne & du jour & de vous.

OCTAVIE.

De ce cœur déchiré loin d'aigrir la bleſſure,
Je veux que mon amour le calme & le raſſure.
Votre malheur m'afflige & ne peut m'offenſer.
D'autres yeux que les miens ont mieux ſu vous bleſſer ;
Les femmes, qui dans Rome ont été mes modèles,
A des devoirs ſacrés auſtèrement fidèles,
M'ont appris à brûler d'une pudique ardeur,
A porter ſur le front une ſainte candeur :
Compagne d'un époux, à ſes loix aſſervie,
Lui complaire & l'aimer fut tout l'art d'Octavie ;
Et mon timide amour a de trop foibles traits
Pour triompher d'un cœur ſéduit par mille attraits :
J'y renonce. Mais vous, quand la gloire demande
Qu'un héros, un moment, à ſes deſirs commande,
Voyez-vous de la honte à paroître un moment
Bon père, tendre époux ? je ne dis pas amant :
Vous ſerez libre un jour.

ANTOINE.

Je le ſuis, je veux l'être.

OCTAVIE.

Et ſi de vos deſtins on vous laiſſe le maître ?

ANTOINE.

Alors tout eſt poſſible.

OCTAVIE.

Eh bien, j'en ſuis garant.

ANTOINE.

Octave eſt trop habile, & n'eſt pas aſſez grand.

OCTAVIE.

Je vous réponds de lui; répondez de vous-même.

ANTOINE.

Attendez-le en ces lieux, Madame; & s'il vous aime,
Obtenez qu'avec moi, modeſte & généreux,
Il penſe, avec reſpect, que je ſuis malheureux.

OCTAVIE.

C'en eſt aſſez. J'eſpère obtenir de la reine
Qu'honorant aujourd'hui la grandeur ſouveraine,
Elle m'aide à calmer, après tant de revers,
Deux cœurs, dont la diſcorde embraſe l'Univers.

(*Octavie ſort.*)

SCÈNE IV.

ANTOINE, VENTIDIUS.

ANTOINE.

O VERTU! peut-on être insensible à tes charmes?

VENTIDIUS.

Elle sort affligée & les yeux pleins de larmes.
Est-ce un dernier adieu?

ANTOINE.

Va, tu seras content;
Va retrouver Octave, & dis-lui qu'on l'attend.
(*Ventidius se retire*).

SCÈNE V.

ANTOINE, *seul.*

QUEL combat! d'un côté, la candeur, l'innocence;
De l'indulgent amour le charme & la puissance;
De l'autre, un dévoûment si généreux, si beau,
Qu'il méprise le trône & brave le tombeau!
Quelle amante! où jamais a-t-on vu son égale?
Dans mes bras elle-même elle a mis sa rivale,

Elle qui n'a jamais entendu ſans effroi
Ce nom, que mes remords m'arrachoient malgré moi!
Quel courage! & combien mon cœur ſeroit coupable,
Si de l'abandonner je me ſentois capable!

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, ANTOINE.

CLÉOPATRE.

QU'AVEZ-VOUS réſolu?

ANTOINE.

Rien de honteux pour moi.
Si j'accède à la paix, j'en dicterai la loi;
Et ſi l'heureux Octave, à force d'artifice,
Croit enfin m'arracher un dernier ſacrifice,
Il le paîra ſi cher, que l'Univers ſurpris
Avoûra que j'ai dû l'accorder à ce prix.

CLÉOPATRE.

Antoine, c'eſt aſſez d'une paix glorieuſe.

ANTOINE.

Oui, mais ſi pour vous-même elle eſt injurieuſe?

CLÉOPATRE.

Eh bien, je rentrerai dans la foule des rois.
On dira qu'Octavie avoit ſur vous des droits,

On dira qu'à vos yeux ſa tendreſſe, ſes larmes,
Sa beauté (j'y conſens) ont repris tous leurs charmes,
Et que loin d'elle, enfin, quelque tems égaré,
Antoine, en la voyant, aura tout réparé.

ANTOINE.

Tant de force, grands dieux, avec tant de tendreſſe!
Cléopatre! eſt-ce là cette ardeur, cette ivreſſe,
Qui, t'élevant toi-même au-deſſus des revers,
Te faiſoit, comme à moi, mépriſer l'Univers?
Serois-je moins aimé? ſerois-tu moins ſenſible?

CLÉOPATRE.

Tu ne croiras jamais ce changement poſſible.

ANTOINE.

Mon malheur l'a produit.

CLÉOPATRE.

Il a dû m'éclairer.
Mais ſur mes ſentimens il faut te raſſurer.
Octave doit venir. Qu'une paix favorable
Faſſe entre vous, du monde, un partage honorable,
Et qu'à rompre des nœuds que vos loix ont proſcrits,
Ta gloire te condamne; il le faut, j'y ſouſcrits,
Et quel que ſoit mon ſort, tu m'y vois réſolue.
Mais s'il oſe affecter la puiſſance abſolue,
S'il oublie avec toi qu'il n'eſt qu'un Triumvir,
S'il oſe, en ſouverain, te parler de ſervir;

Souviens-toi que Céſar, bien plus digne de l'être,
Ne put forcer Caton à ſe donner un maître,
Que le Nil, comme Utique, a des tombeaux ouverts,
Et qu'on eſt chez les morts à l'abri des revers.

ANTOINE.

O Romains! d'une femme eſt-ce là le langage?
Cléopatre! O combien ce diſcours me ſoulage!
Le voilà, ce grand cœur tant de fois éprouvé.
Je tremblois de le perdre, & je l'ai retrouvé.

CLÉOPATRE.

Une paix noble & juſte, une mort libre & prompte,
Nous mettent, l'une & l'autre, à l'abri de la honte;
Et je vois l'avenir avec un œil ſerein,
Pourvu que l'avenir, ſur vos tables d'airain,
Ne liſe pas ces mots, ces mots pleins d'inſolence:
Octave ſur Antoine exerça ſa clémence....
Tu frémis... Tout un peuple eſt encor ſous ta loi.
Il combattit Céſar; il peut vaincre avec toi.

ANTOINE.

Que peut, hélas! pour moi, ton Egypte alarmée?
Contre elle, en ce moment, Rome entière eſt armée.

CLÉOPATRE.

Ne comptes-tu pour rien dans ces extrémités,
La foibleſſe d'Octave & ſes perplexités?
Que dis-je? & ces Romains, compagnons de ta gloire,
Qui de tes longs travaux rappelant la mémoire,

La rougeur ſur le front, le regret dans le cœur,
Suivent en gémiſſant les drapeaux du vainqueur,
Doutes-tu, quand ta voix frappera leur oreille,
Que leur vieille amitié ſoudain ne ſe réveille ?
Ils ne t'ont point quitté ; c'eſt toi qui les a fuis ;
Et que leur chef paroiſſe, ils ſeront ſes appuis.

ANTOINE.

Et ſi l'adverſité les a rendus timides ?

CLÉOPATRE.

Alors notre eſpérance eſt dans ces pyramides.
Là, parmi des tombeaux j'irai me retrancher ;
Et ſi tu veux mourir, tu viendras m'y chercher.
Sur nos murs cependant va porter l'aſſurance.
Que le cœur du ſoldat s'élève en ta préſence ;
Et qu'Octave, en entrant, obſerve à chaque pas
Le calme du courage, ou l'ardeur des combats.

ANTOINE.

Viens toi-même à ton peuple inſpirer ta grande ame.
Au feu de tes regards que la gloire l'enflamme,
Et qu'en voyant ſa Reine, il ſente, comme moi,
Que rien n'eſt impoſſible à qui combat pour toi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, OCTAVIE, ſuite d'Octave.

OCTAVE.

MA ſœur, c'en eſt aſſez. Je l'attends; & j'eſpère
Rendre à Rome un héros, à vos enfans un père.
Je l'aimai, je le plains: je vois avec douleur
Qu'il eſt encor aigri par l'excès du malheur;
Je ſaurai l'épargner. Je veux, par la clémence,
Qu'aujourd'hui mon triomphe & mon règne commence.
A me voir, à m'entendre allez le diſpoſer.

OCTAVIE.

Cléopatre à nos vœux ceſſe de s'oppoſer:
Elle a daigné me voir ſans dépit & ſans haine;
Et dans ſon devoûment, digne d'une Romaine,
J'admire ſon courage autant que ſa douceur.
Vous l'allez voir. Vers elle acquittez votre ſœur.
Songez que dans le rang où le deſtin l'a miſe,
A nos ſévères loix elle n'eſt point ſoumiſe;
Et qu'un objet, long-tems par Céſar adoré,
Par vous, dans ſon malheur, a droit d'être honoré.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE & ſa ſuite, OCTAVE & ſa ſuite.

CLÉOPATRE.

QUOI, Seigneur! au milieu du tumulte des armes,
Dans des murs ennemis vous entrez ſans alarmes!
Tout reſpire la paix ſur votre front ſerein :
J'y cherche en vain l'orgueil du pouvoir ſouverain ;
Et ſur un même char, guidé par la Victoire,
La Clémence eſt aſſiſe à côté de la Gloire.
Ainſi, des Nations lorſque vous diſpoſez,
L'amour eſt le tribut que vous leur impoſez!
Je ne m'étonne plus ſi la Terre inclinée
Baiſe à genoux la main qui la tient enchaînée,
Et ſi les Dieux, témoins d'un empire ſi doux,
Du ſoin de l'Univers ſe repoſent ſur vous.

OCTAVE.

Antoine eſt malheureux ; c'eſt à moi de le plaindre.
Je ſais le reſpecter en ceſſant de le craindre,
Madame ; & ſon vainqueur ſe ſouvient aujourd'hui
Qu'il apprit à combattre en triomphant ſous lui.
Je viens lui rappeler le ſaint nœud qui nous lie,
Ses devoirs, ſes ſermens. Le reſte, je l'oublie.
Vous le dirai-je enfin ? la paix dépend de vous.
Octavie eſt ma ſœur, Antoine eſt ſon époux :

Tout réclame les droits de cet hymen auguſte ;
Mais vous aimez, Madame, & l'amour eſt injuſte.

CLÉOPATRE.

J'aime, & j'en fais l'aveu ſans honte & ſans douleur.
Le remords naît du crime & non pas du malheur.
Je connois de vos mœurs la rigueur inflexible :
Mais pour être Romain, faut-il être inſenſible ?
Céſar, qui de la gloire a bien connu le prix,
N'avoit point pour l'amour ce ſuperbe mépris.
Et quelle ame guerrière, aux travaux endurcie,
Par le plaiſir d'aimer ne fut point adoucie ?
C'eſt ce mêlange heureux de force & de bonté,
Qui rapproche un mortel de la Divinité :
C'eſt par-là qu'à mes yeux Antoine eut tant de charmes:
Comme Céſar, terrible au milieu des alarmes,
Comme lui, doux & tendre à l'ombre du repos,
Et non moins digne amant qu'intrépide héros.
Trop heureux, il eſt vrai, s'il ne m'eût point ſuivie !
Hélas ! nous ſommes loin d'être dignes d'envie.
Cette ville, mon peuple, encor quelques vaiſſeaux,
Quelques amis, peut-être, épars ſous vos drapeaux,
Et que peut ramener un moment favorable :
Voilà de ſa grandeur le reſte déplorable.
Mais je l'aime, il m'adore ; il ſe laiſſe flatter
De quelques vains projets qu'on dit près d'éclater ;
Et l'amour & l'eſpoir élevant ſon courage,
Il croit toucher au port au moment du naufrage.

OCTAVE.

Et comment à ſa perte auroit-il échappé ?
De toutes parts, Madame, il eſt enveloppé.

CLÉOPATRE.

Hélas, Seigneur ! en vain ſon péril me tourmente.
Daigne-t-il écouter les frayeurs d'une amante ?
Il me croit trop timide ; il ſe laiſſe éblouir
D'eſpérances qu'un jour peut faire évanouir.
A de trompeurs avis je crains qu'il ne ſe livre.

OCTAVE.

Quels avis, quels conſeils lui reſte-t-il à ſuivre,
Que ceux de la prudence & de l'adverſité ?

CLÉOPATRE.

Lui, Seigneur, obéir à la néceſſité !
Plût aux dieux ! mais ſans ceſſe on le flatte, on l'anime.
Pour lui, des légions on lui vante l'eſtime,
Leur amour, leur regret de l'avoir délaiſſé.
Que ſais-je ? à ſon eſprit rappelant le paſſé,
Il ne fallut, dit-on, qu'une attaque rapide
Pour entraîner vers lui tout le camp de Lépide ;
Et l'on veut que pour lui toujours prête à changer,
La Fortune l'attende au plus fort du danger.

OCTAVE.

Et qui peut lui donner cette aveugle eſpérance ?

CLÉOPATRE.

C'eſt, dit-il, (& ſans peine il en croit l'apparence)

Tout ce que Rome encor a de cœurs vertueux.
Jugez, ſur un courage ardent, impétueux,
Ce que de tels avis doivent enfin produire.
A vous perdre l'un l'autre on voudroit vous réduire.
Votre concorde effraie: on voit Rome en danger;
Et des proſcriptions on cherche à ſe venger.
Préſervez votre ami de tomber dans le piège.
C'eſt le même péril qui tous deux vous aſſiège:
L'un par l'autre affoiblis, on peut vous accabler;
Réunis & d'accord, vous ferez tout trembler.
Diſſipez ſon erreur, ménagez ſa foibleſſe:
Que la paix vous honore, & n'ait rien qui le bleſſe;
C'eſt aſſez, j'y conſpire, & vais lui déclarer
Qu'il s'agit de tout perdre, ou de tout réparer.

OCTAVE.

Cléopatre conſent qu'Antoine l'abandonne!

CLÉOPATRE.

Eſt-ce l'heureux Céſar que ce prodige étonne?
Pourquoi ſerois-je, hélas! plus rebelle à vos loix
Qu'un peuple de héros, & qu'un ſénat de rois?
Non, Seigneur, vous ferez, j'oſe vous le prédire,
Même au ſang des Brutus adorer votre empire.
Rome oublira pour vous ſa triſte liberté,
Le ſénat ſon orgueil, les tribuns leur fierté:
Heureux, ſi trop ſéduits par ce doux eſclavage,
En perdant l'âpreté de leur vertu ſauvage,
Ils n'apprennent bientôt, ſerviles conquérans,
Sous le meilleur des rois, à ſouffrir des tyrans!

Rempliſſez

Rempliſſez vos deſtins : je n'y mets plus d'obſtacle :
Et qu'aujourd'hui la paix donne au monde un ſpectacle
Digne de vous, Octave, & fait pour annoncer
Le règne intéreſſant que je vois commencer.

SCÈNE III.

OCTAVE, PROCULEIUS.

OCTAVE.

Je demeure interdit. C'eſt donc là cette femme
Qui ſut de Céſar même aſſervir la grande ame ?
Dangereuſe beauté ! Je ne concevois pas
Le pouvoir que l'amour donnoit à ſes appas ;
Je le conçois enfin. Mais ce grand ſacrifice,
Eſt-ce effort de courage, inconſtance, artifice ?
Ah ! ce que j'ai prévu n'eſt que trop avéré.
Non, pour Antoine encor rien n'eſt déſeſpéré.
Pour lui, dans ſon malheur, il a ſa renommée :
On l'eſtime, on le plaint juſque dans mon armée.
J'ai vu tous ſes amis, ou vaincus, ou gagnés,
Embraſſer mon parti, de ſa fuite indignés ;
Mais tous ces vieux guerriers ſe connoiſſent en hommes
Et ſouvent mieux que nous ils ſavent qui nous ſommes.
Chez le Parthe, ils l'ont vu général & ſoldat,
Le dernier au repos, le premier au combat,

Toujours infatigable, & toujours intrépide,
Dans un climat ſauvage & ſous un ciel aride,
En ſouffrant avec eux leur apprendre à ſouffrir,
S'endurcir à ſes maux, ſur les leurs s'attendrir,
Et grand dans ſa retraite, autant qu'habile & ſage,
A travers les dangers leur frayer un paſſage.
Ils ſont accoutumés à le voir tour-à-tour
Eſclave de la gloire, eſclave de l'amour,
Aſſemblage inoui de force & de foibleſſe,
S'élancer ſur ſon char du ſein de la molleſſe,
Et paſſer tout à coup, extrême en ſes deſirs,
Des plaiſirs aux travaux, des travaux aux plaiſirs.
Ils l'attendent peut-être au pied de ces murailles;
Et lorſqu'ils le verront au milieu des batailles,
Tel qu'autrefois Pharſale & Philippes l'ont vu,
Je crains pour ma fortune un revers imprévu.
Diſſimulons. Autant mon armée eſt flottante,
Autant dans mon parti Rome entière eſt conſtante:
Le Sénat m'eſt vendu, le peuple m'eſt ſoumis;
Et c'eſt-là que l'attend un monde d'ennemis.
Il vient. De ma faveur va flatter Cléopatre.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, & leur ſuite.

OCTAVE.

LE ſort pour m'élever s'obſtine à vous abattre ;
Mais au ſein du bonheur, je n'ai point oublié
Les noms ſacrés d'ami, de parent, d'allié.

ANTOINE.

Octave, laiſſons-là l'amitié, l'alliance :
Gardons pour la tribune une vaine éloquence.
Le vulgaire ébloui ſe prend à ces appâts ;
Mais nous nous connoiſſons, ne nous contraignons pas.
(*Ils ſont ſigne à leur ſuite de ſe retirer*).
Vous voulez que la paix nous rende l'un à l'autre ;
J'y conſens. Balançons ma fortune & la vôtre.
Un délire funeſte a frappé mes eſprits.
Vous avez de mon camp raſſemblé les débris :
Mes ſoldats devant vous m'ont vu prendre la fuite ;
A ſuivre vos drapeaux leur valeur s'eſt réduite.
N'en ont-ils dans le cœur ni honte ni regret ?
Le tems nous apprendra cet important ſecret.
Juſque-là, Rome en vain vous appelle à l'Empire :
Je doute que la Thrace, & la Grèce, & l'Epire,
Que le Germain, l'Ibère, & ces braves Gaulois,
Se preſſent d'accourir au devant de vos loix,

Et qu'à votre ſeul nom, dans ſes déſerts ſauvages,
Le Numide tremblant vous cède ſes rivages.
Quoi qu'il en ſoit, l'Aſie eſt encore en ſuſpens ;
Et du commun danger inſtruits à mes dépens,
Du Nil à l'Helleſpont, vingt rois, ligués enſemble,
Ne demandent en moi qu'un chef qui les raſſemble :
Le Syrien, l'Arabe, & le Parthe alarmés,
Ne ſont point aſſervis, ne ſont point déſarmés ;
Et par eux, entre nous, la guerre plus égale,
Peut retracer Philippe & rappeler Pharſale.
Après cela, parlez ; mais parlez ſans détour.

OCTAVE.

Qui nous a diviſés ?

ANTOINE.

L'ambition.

OCTAVE.

L'amour.

Octavie eſt ma ſœur : vous l'avez offenſée.

ANTOINE.

Et qu'importe à ſa gloire une flamme inſenſée ?
Non, à tant de vertus rien n'eſt injurieux.
Sa conſtance a rendu ſon malheur glorieux :
Elle en eſt plus touchante, elle en eſt plus auguſte ;
Ma honte eſt à moi ſeul, & je ſens qu'elle eſt juſte.
Mais par un grand effort je puis me ſignaler.
Voulez-vous l'obtenir ? voulez-vous m'égaler ?

L'un & l'autre, à l'envi, montrons-nous magnanimes;
D'un orgueil tyrannique abjurons les maximes;
Tous deux uſurpateurs & tous deux inhumains,
Tous deux ſouillés des pleurs & du ſang des Romains,
Etouffons tant d'horreurs dans leur ſource féconde;
Avec la liberté rendons la paix au monde;
Renvoyons au ſénat vos drapeaux & les miens,
Et paroiſſons à Rome en ſimples citoyens.

OCTAVE.

Quel accord! Eſt-ce à moi qu'Antoine le propoſe?

ANTOINE.

Oubliez-vous la loi qu'à ce prix je m'impoſe?

OCTAVE.

Nous! devant le ſénat paroître déſarmés!

ANTOINE.

Pourquoi de ſon aſpect ſerions-nous alarmés?

OCTAVE.

Et ne voyez-vous pas, inſenſé que vous êtes,
La hache du licteur pendante ſur nos têtes?

ANTOINE.

Ce ſuperbe conſul, ce ſanglant dictateur,
Sylla n'eſt point tombé ſous le fer du licteur.
Dépoſons comme lui la puiſſance uſurpée;
Faiſons ce que Céſar propoſoit à Pompée,
Et que dans ſes vengeurs on trouve des vertus
Qui faſſent pardonner aux vainqueurs de Brutus.

OCTAVE.

Antoine citoyen ! n'eſt-il donc plus le même
Qui voulut à Céſar ceindre le diadême ?

ANTOINE.

Plût aux Dieux immortels que Céſar eût régné !
Quel avenir, peut-être, il nous eût épargné !
Il auroit du ſénat ranimé l'indolence,
De ſon vieux deſpotiſme abaiſſé l'inſolence,
Fait revivre des loix l'inflexible équité,
Anéanti la brigue & la vénalité,
Des dépouilles du monde aſſigné le partage,
De Rome à ſes enfans diſpenſé l'héritage,
Et du riche oppreſſeur ennemi généreux,
Rendu le pauvre libre en le rendant heureux.
L'abondance, la paix, la majeſté de Rome,
Sa ſplendeur fut le terme où tendit ce grand homme :
L'autorité ſuprême en étoit le moyen.
Céſar Roi, n'eût été que Céſar citoyen.
Je connus bien ſon cœur ; je connois bien le vôtre.
J'adorois l'un ; je ſais rendre juſtice à l'autre.
Muni du ſacerdoce, armé du tribunat,
Libéral au Forum & modeſte au Sénat,
Au dehors revêtu du pouvoir conſulaire,
Au dedans ſouverain paiſible & populaire,
Avec l'art de ſéduire & vos talens chéris,
Vous pallirez les maux que Céſar eût guéris.

Vous les rendrez plus doux, mais auſſi plus durables.
Bientôt, grace à vos ſoins, ils ſeront incurables;
Et d'un peuple abuſé dangereux corrupteur,
Vous paſſerez encor pour ſon libérateur.
Mais ne prétendez pas qu'Antoine vous ſeconde.
Je veux périr, ou rendre un grand ſervice au monde.
La vie eſt un inſtant dans l'immenſe avenir.
Je ne veux point laiſſer d'odieux ſouvenir.
De nos proſcriptions je me peins la mémoire
Marquée en traits de ſang aux faſtes de l'Hiſtoire :
J'y vois, dans leur accord, trois farouches tyrans,
Cédant meurtre pour meurtre, & parens pour parens,
S'irriter à l'envi par d'horribles enchères,
Et ſe livrer entre eux les têtes les plus chères.
Ah! ſi tant de forfaits ne peuvent s'effacer,
Au moins par des vertus oſons les balancer;
Et qu'on diſe de nous, en comptant nos victimes:
Ils ont d'un ſeul remords expié tous leurs crimes.

OCTAVE.

Et rendrez-vous à Rome, avec la liberté,
Cette antique vertu, cette mâle fierté,
Ces mœurs d'un peuple libre, enfin, pour la patrie,
Cet amour exalté juſqu'à l'idolâtrie,
Qui dominoit lui ſeul toutes les paſſions,
Diſſipoit les complots, calmoit les factions,
Etouffoit dans les cœurs la vengeance & la haine;
Et tenant Rome entière attachée à ſa chaîne,

Dévouoit en victime au ſalut de l'Etat,
Le tribun, le conſul, le peuple & le ſénat;
Tous rivaux de puiſſance au ſein de leurs murailles;
Tous compagnons de gloire au ſignal des batailles?
Que ſeroit-ce, grands dieux! pour un peuple avili,
Que cette liberté qu'il a miſe en oubli?
Eſclave, malgré nous, il iroit aux Comices
La vendre, au prix de l'or aliment de ſes vices.
L'or a tout corrompu, l'or a tout diviſé;
De l'intérêt public le reſſort eſt briſé;
Le reſpect pour les loix, la diſcipline auſtère,
De la pudeur enfin le ſacré caractère,
Tout a péri. Cherchez dans Rome un Plébéïen,
Cherchez un ſénateur encor vrai citoyen;
Et depuis que le luxe a mis à l'opulence
Un prix à qui tout cède & que rien ne balance,
Voyez s'il en eſt un qui ne laiſſât régner
Le tyran libéral qui voudroit le gagner.
Nous les aurions proſcrits, s'il en reſtoit encore;
Et celui dont la mort tous deux nous déshonore,
Indigné, mais ſoumis à la commune loi,
Cicéron, comme un autre eût fléchi devant moi.
L'Univers eſt dompté; Rome à ſon tour doit l'être.
Souveraine du mode, elle a beſoin d'un Maître;
Et l'on verroit bientôt, du ſein de ſes remparts,
Naître des Marius au défaut des Céſars.
Ceſſez donc, vous, dont l'âge a mûri la prudence,
De vouloir, comme un bien, rendre l'indépendance

A qui n'en eſt plus digne, à qui s'en eſt laſſé,
A qui dans l'avenir craint de voir le paſſé.
Le repos, l'abondance, un paiſible eſclavage,
Un règne qui des tems répare le ravage,
Pour l'orgueil du ſénat un accueil careſſant,
Dans les jeux, pour le peuple, un faſte éblouiſſant,
Une Cour, où des arts la foule réunie
Vienne embellir la paix des tributs du génie,
Au dehors des combats, des triomphes nouveaux,
Pour éloigner, diſtraire, occuper nos rivaux,
Et des plus factieux trompant l'inquiétude,
Leur faire d'obéir une noble habitude;
Voilà ce que les temps ſemblent me commander,
Ce que Rome à genoux ſemble me demander,
Et ce que ma fortune oſe enfin me promettre.
Pour réformer l'Etat, je prétends le ſoumettre.
Lorſqu'il en ſera temps, ſi, pour le rendre heureux,
Il manquoit à ma gloire un effort généreux;
Après avoir aux loix rendu tout leur empire,
Digne de ma fortune & du rang où j'aſpire,
J'en deſcendrois peut-être, & j'oſe me flatter
D'entendre Rome alors en regrets éclater.
Juſque-là, renoncer à la grandeur ſuprême,
Ce ſeroit trahir Rome, & me trahir moi-même.
Pour me laver du ſang qu'il a fallu verſer,
J'ai beſoin du pouvoir que je vais exercer,
J'ai beſoin d'un long règne, & d'un amas de gloire
Qui des proſcriptions abſorbe la mémoire,

Et qui du Triumvir rachetant les forfaits,
Faſſe du vieux monarque adorer les bienfaits.

ANTOINE.

Quel eſt donc le projet qu'Octave me propoſe ?
Veut-il que ſous mes loix l'Orient ſe repoſe,
Tandis que loin du Nil ſon heureux aſcendant
Ira captiver Rome, & dompter l'Occident ?

OCTAVE.

Non : mais venez remplir la place que Pompée,
Au deſſous de Céſar, ſans honte eût occupée.

ANTOINE.

Antoine citoyen, ſous Octave empereur !
A peine à ce diſcours je retiens ma fureur.
Depuis quand me crois-tu ſi foible & ſi timide ?
Octave penſe-t-il traiter avec Lépide ?
L'Univers eſt à nous. Veux-tu le partager ?
Le gouverner enſemble ? ou bien le dégager ?
Choiſis. Ou ſi tu veux ne lui donner qu'un maître,
Arme-toi ; nous verrons qui de nous deux doit l'être.

OCTAVE.

Cet inflexible orgueil ſied bien aux malheureux ;
Mais la loi du bonheur, c'eſt d'être généreux.
(*A ſes Gardes*).
Qu'on appelle ma ſœur. Le droit du rang ſuprême
Entre nous partagé ſe détruiroit lui-même.

Mais que Rome en décide ; & ſans plus de combats,
Allons au capitole accorder nos débats.

ANTOINE.

J'y conſens.

SCÈNE V.

OCTAVE, ANTOINE, OCTAVIE.

OCTAVE.

APPRENEZ mon triomphe & le vôtre,
Ma ſœur.

OCTAVIE, (*épouvantée*).

Ah ! que la paix vous rende l'un à l'autre ;
Tous mes vœux ſont remplis. Mais, hélas ! je prévoi...

OCTAVE.

Qui peut vous affliger ? & d'où vient cet effroi ?

OCTAVIE.

Du trouble épouvantable où j'ai laiſſé la Reine.
Venez, raſſurez-la, mon frère ; & qu'elle apprenne
Qu'elle n'a point en vous un funeſte ennemi.
Sur quelque avis ſecret, dont ſon cœur a frémi,
J'ai vu d'un voile épais ſon ame enveloppée ;
De noirs preſſentimens elle paroît frappée ;
Son viſage s'altère & change de couleur ;
Un feu livide perce à travers ſa pâleur ;

Son front paroît glacé, mais ſes yeux étincèlent ;
D'un ſombre égarement les marques s'y décèlent.
On dit que du ſénat redoutant les décrets,
De ſa mort en ſilence elle fait les apprêts.

ANTOINE.

Octavie! ah! combien vous me rendez coupable!
Combien tant de grandeur me confond & m'accable!
Mais je vois Cléopatre au moment de périr ;
Rien ne m'eſt plus ſacré que de la ſecourir,
Trop indigne de vous, & trop indigne d'elle,
Si je portois la mort dans un cœur ſi fidèle.

OCTAVE.

Ainſi, ſur ta promeſſe on ſe repoſe en vain ?

ANTOINE.

Je ne t'ai point promis de lui percer le ſein.
Laiſſe-moi la tirer de cette horreur profonde ;
Nous ſongerons après à l'empire du monde.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

OCTAVE, OCTAVIE.

OCTAVE (*indigné*).

Vous plaiſez-vous, ma ſœur, à me voir inſulté?

OCTAVIE.

Hélas! dans mon effroi je n'ai rien conſulté.
Mais pardonnez, mon frère, au trouble qui l'entraîne.
Venez vous joindre à lui, venez calmer la Reine.

OCTAVE.

J'ai cru l'en détacher. Quelle étoit mon erreur!
Son amour ſe rallume avec plus de fureur.
L'inſenſé! je prévois l'affront qu'il nous prépare.
Ils ſe perdront, ma ſœur, avant qu'on les ſépare.
Mais s'il tarde à me ſuivre, après ce que j'ai fait,
Il veut que je l'accable; il ſera ſatisfait.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

Le théâtre change, & repréſente un ſalon décoré de ſtatues & de vaſes. Celui des vaſes, qui eſt le plus près de l'avant-ſcène, à droite, eſt rempli de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

HÉLAS! qu'avez-vous fait, généreuſe Octavie?
Ce n'eſt qu'en le perdant que vous m'avez ſervie.
J'aurois ſubi mon ſort, j'aurois diſſimulé
Ce décret du ſénat qui m'étoit révélé.
Des bienfaits de Céſar on m'auroit dépouillée;
J'aurois vu ma couronne indignement ſouillée,
Mes enfans méconnus, déshérités, flétris;
Eh bien! la paix encor m'étoit chère à ce prix.
Je détournois mes yeux d'un avenir funeſte:
Antoine étoit ſauvé; j'oublioïs tout le reſte.
Mais lui, de mes frayeurs pénétrant le ſecret,
Il a voulu qu'Octave abjurât ce décret;

Et le fourbe, en reſpect colorant ſa réponſe,
« Je me tais, a-t-il dit, quand le ſénat prononce ».
A ces mots, de la paix tous les nœuds ſont rompus:
Je les réclame en vain; l'on ne m'écoute plus. —
O le plus généreux, ô le plus magnanime
Des mortels que la gloire & que l'amour anime,
Ainſi donc, malgré moi, juſqu'au dernier moment,
Du ſort qui te pourſuit je ſerai l'inſtrument! —
Et de quelle ame encore, oubliant la foibleſſe
Du peu de défenſeurs que le deſtin nous laiſſe,
Il s'avance, à leur tête, au devant des Romains! —
Qui de vous, dans ſon ſang, oſe tremper ſes mains,
Ingrats? N'eſt-ce pas lui qui vous ſauva du Parthe?
Les voilà, ces amis, que le malheur écarte.
Ils mépriſent Octave; Octave eſt obéi.
Ils eſtiment Antoine; ils l'auront tous trahi. —
As-tu dit qu'au moment où j'apprendrois ſa perte,
La voûte des tombeaux à ma voix fût ouverte?

CHARMION.

Je l'ai dit.

CLÉOPATRE.

S'il falloit avancer mon trépas,
Tu ſais quelle eſt la mort que j'ai choiſie?

CHARMION.

Hélas!
Ce vaſe-là renferme....
(*Cléopatre approche du vaſe où ſont enfermés les aſpics*).

CLÉOPATRE.

Enfin je ſuis tranquille. —
Je ne ſais d'où me vient ce courage immobile ;
Mais cette urne, où la mort repoſe dans mes mains,
(*Elle porte la main ſur le vaſe, ſans le déplacer*).
Me fait voir en pitié tout l'orgueil des Romains.
Voilà qui me répond que jamais, en eſclave,
Je n'irai mendier la clémence d'Octave ;
Voilà qui me protège au milieu des revers,
Et me ſauve du joug qu'a ſubi l'Univers.
Seule, au moment peut-être où mon appui ſuccombe,
Sur un trône ébranlé, qui chancelle & qui tombe,
Un reptile (*) eſt le dieu qui me vient ſecourir !
Quel heureux don du ciel, que de ſavoir mourir !

CHARMION.

A quelque extrémité que vous ſoyez réduite,
Pour recours, ſur les mers, n'aurez-vous pas la fuite ?

CLÉOPATRE.

Qui ? moi, fuir ! moi ſurvivre à mon dernier malheur ! —
Mais le ſort quelquefois ſeconda la valeur :
Eſpérons tout encore. Ah ! s'il étoit poſſible
Qu'à la voix d'un héros ſi long-tems invincible,
Son camp frémît de honte, & revînt ſous ſa loi !
Quel retour ! quel moment ! quel triomphe pour moi !

(*) On doit ſe ſouvenir que l'Egypte adoroit juſqu'à des reptiles.

Oui,

Oui, ſi le ciel eſt juſte, il nous doit ce prodige.—
Mais, quel bruit!

SCÈNE II.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION, Gardes.

ANTOINE.

LAISSE-MOI. Fuis loin de moi, te dis-je.
Evite un furieux honteux d'avoir vécu.
Va trouver le vainqueur.

CLÉOPATRE.

Qui? moi!

ANTOINE.

Je ſuis vaincu.
Tes ſoldats, tes vaiſſeaux, tout conſpiroit ma perte.

CLÉOPATRE.

C'en eſt donc fait!

ANTOINE.

La ville aux Romains eſt ouverte;
Je ſuis trahi. — Madame, Octave eſt généreux;
Rangez-vous, j'y conſens, du parti des heureux.
Oubliez-moi. Vivez.

CLÉOPATRE.

Ingrat, je te pardonne.
Tu vas voir ſi mon cœur te trahit, t'abandonne;

Tu vas voir ſi je cède au revers qui t'abat,
Et ſi ma foi dépend du ſuccès d'un combat.
Gardes, faites entendre à ces fières cohortes,
Que ſi de ce palais on attaque les portes,
Je l'embraſe, & péris ſous ſes toits enflammés
Avec tous mes tréſors dans ces murs enfermés.
(*A Antoine*).
Es-tu content ?

ANTOINE.

Grands dieux ! Cléopatre eſt fidelle!
Trahi du monde entier, je ne le ſuis point d'elle ;
C'eſt aſſez.

CLÉOPATRE.

L'un & l'autre, après un long effort,
Nous allons repoſer dans le ſein de la mort.
Tout eſt fini. Sortons de ce pénible ſonge.

ANTOINE.

Dans quel abîme, ô dieux ! un moment nous replonge
Voilà donc ce deſtin qui dut être ſi beau !
Vainqueur de l'Orient, il te reſte un tombeau.
Et je tiens à la vie ! — O mort ! ô mort barbare !
Que ton approche eſt rude aux cœurs qu'elle ſépare !
O Caton ! tu dormis ſur le bord du cercueil :
Ta froide auſtérité te fit voir du même œil
Les charmes de la vie & ce moment terrible.
Pour mourir ſans foibleſſe, il faut vivre inſenſible.

CLÉOPATRE.

Va, c'eſt à nous encore à faire des jaloux.
L'Univers n'a rien vu de plus heureux que nous.
Il eſt vrai que du ciel le regard favorable
N'aura verſé ſur nous qu'un bonheur peu durable;
Mais il l'a fait ſi pur & ſi délicieux,
Que de ſes dons encor c'eſt le plus précieux.
Et cependant, dis-moi, qu'auront fait de la vie
Ces Romains, dévorés ou de haine ou d'envie?
Nous avons peu vécu; mais malgré nos malheurs,
Un ſeul de nos beaux jours vaut un ſiècle des leurs.
Laiſſons-les s'applaudir, ces héros ſans foibleſſe,
D'attendre froidement une lente vieilleſſe,
Et triſtement repaître un chimérique orgueil
De ces proſpérités dont la tombe eſt l'écueil.
A ce terme fatal comme nous ils arrivent;
Ne leur envions point l'inſtant qu'ils nous ſurvivent.
Pour mieux nous aſſurer une mort ſans douleurs,
J'ai pris ſoin de cacher des ſerpens ſous ces fleurs;
(*Elle lui montre le vaſe*).
Et la langueur qui ſuit leurs atteintes ſoudaines,
Ainſi qu'un doux ſommeil, va couler dans nos veines.
Mourans à la même heure & dans le même lieu,
Nous nous dirons un tendre & mutuel adieu;
Tu fermeras mes yeux ſi je meurs la première.
Ou peut-être à la fois nous perdrons la lumière;
Et d'un même ſoupir nos eſprits exhalés,
Se mêleront enſemble, & ſeront conſolés.

Hâtons-nous.

ANTOINE.

Quelle force elle rend à mon ame !
Oui, je meurs trop heureux. Viens.

SCÈNE III.

VENTIDIUS, & les précédens.

VENTIDIUS.
(*A Antoine*). (*A Cléopatre*).

ECOUTEZ. Madame,
Il n'eſt plus tems de feindre & de diſſimuler.
Voici l'inſtant fatal qui va tout révéler.

CLÉOPATRE.

Que me demandez-vous ?

VENTIDIUS.

De ſauver ce grand homme.

CLÉOPATRE (*vivement*).

Le puis-je encor !

VENTIDIUS.

Pour lui, pour le ſalut de Rome,
Trois de nos légions veulent ſe détacher.
Qu'il ſe rende en Syrie ; elles vont l'y chercher.
Un vaiſſeau nous attend ; la nuit nous favoriſe.
Laiſſez-moi le conduire.

ANTOINE.

Ami, quelle ſurpriſe !

Oui, ſauvons Cléopatre.

VENTIDIUS.

Arrêtez, malheureux.
Madame, en le ſuivant, vous vous perdez tous deux :
La haine des Romains en fureur eſt changée.
De vos malheurs communs vous ſeule êtes chargée.
On dit qu'en ce combat, vos perfides ſujets,
De leur reine, en fuyant, rempliſſoient les projets;
On dit qu'avec Octave elle eſt d'intelligence.

CLÉOPATRE.

Grands dieux!

VENTIDIUS.

Et ces rumeurs ſont des cris de vengeance.
On veut que de ces bords il s'éloigne à l'inſtant;
On veut qu'aux mains d'Octave il vous livre en partant.
Il y va de ſa vie, il y va de l'empire.
Plus que jamais enfin contre vous tout conſpire;
Et l'unique moyen de vous juſtifier,
C'eſt de forcer Antoine à vous ſacrifier.

CLÉOPATRE.

Oui, je ſuis ſa rançon, & pour lui je me livre.
Je ne veux plus le voir, je renonce à le ſuivre.

ANTOINE.

Que dis-tu?

CLÉOPATRE.

C'en eſt fait. Ventidius, partez;
Ramenez ſes amis, par moi ſeule écartés.
J'y conſens, je le veux.

SCÈNE IV.

ÉROS, & les précédens.

ÉROS.

UN eſclave transfuge
Apporte cette lettre, & demande un refuge.

ANTOINE.

D'un vieux centurion je reconnois la main.
(*Il lit.*)
« L'ordre eſt donné. Le port ſera fermé demain.
» Hâte-toi, fuis, Antoine; abandonne le Phare.
» Mais dérobe la reine au ſort qu'on lui prépare.
» Pour expier ta honte & celle de Céſar,
» Octave veut la voir enchaînée à ſon char ».
Enchaînée à ſon char! quelle baſſeſſe étrange!
Vertueuſe Octavie, eſt-ce ainſi qu'on vous venge!
Aux mains de Cléopatre on prépare des fers!

CLÉOPATRE.

O deſtin! c'eſt donc là le héros que tu ſers!
C'eſt-là le ſouverain que tu donnes au Monde,
Et qui de tes faveurs, dans une paix profonde,
Jouiſſant, au mépris des hommes & des Dieux,
Fera bénir peut-être un empire odieux,
Obtiendra des autels, & verra dans ſon temple
Tous les grands corrupteurs s'inſtruire à ſon exemple!

(*A Ventidius*).

Mon malheur eſt affreux ; mais mon cœur s'y réſout.
Qu'on ſauve ce héros, je me ſoumets à tout.
L'abandon, le mépris, & la honte elle-même,
Tout devient glorieux pour ſauver ce qu'on aime.

ANTOINE.

Et moi, par tous les dieux, je proteſte aux Romains
Qu'avant que leur tyran l'arrache de mes mains,
Il faut que ſous ces murs la terre m'engloutiſſe.

CLÉOPATRE.

Laiſſe-moi conſommer mon dernier ſacrifice.

ANTOINE.

Trop heureux que ton cœur ait daigné me l'offrir ;
Je me déteſterois, ſi j'oſois le ſouffrir.

CLÉOPATRE.

Allez, Ventidius, que rien ne vous retienne.
Sa deſtinée ici ne tient plus à la mienne ;
Et quoi qu'on me prépare, ou les fers, ou la mort ;
Le bandeau ſur les yeux je me livre à mon ſort.

(*Elle s'éloigne*).

SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS.

ANTOINE.

CRUEL ami ! pourquoi nous rends-tu l'eſpérance ?
Nous regardions la vie avec indifférence :
La mort avoit pour nous dépouillé ſes rigueurs ;
L'amour en eût trompé les dernières langueurs ;
Et lorſqu'en liberté notre ame ſe dévoue,
Voilà que du malheur la chaîne ſe renoue !

VENTIDIUS.

Pourquoi la renouer, & qui t'en fait la loi ?
Cléopatre conſent à vivre loin de toi.
Elle n'a point, crois-moi, cette crainte frivole,
Qu'un char injurieux la traîne au capitole.
Celle qui de Céſar vit les yeux menaçans
S'attendrir à l'éclat de ſes charmes naiſſans,
N'a perdu ni le droit ni la fière eſpérance
D'adoucir d'un vainqueur l'auſtère indifférence.

ANTOINE.

Elle ! ô Dieux ! qu'à lui plaire elle daigne aſpirer !
Quelle indigne penſée oſes-tu m'inſpirer,
Homme injuſte & barbare ? Elle eſt bien malheureuſe !
Mais encor plus fidelle, encor plus généreuſe,

Apprends à mieux connoître un cœur tel que le ſien.
Rome, Octave, le monde à ſes yeux ne ſont rien ;
Et lorſqu'à m'éloigner tu la vois obſtinée,
Sois bien ſûr qu'à mourir elle eſt déterminée.
Et moi, plus foible qu'elle, & n'oſant l'imiter,
Dans ſes derniers momens j'aurois pu la quitter !
Et tandis qu'en ces lieux, ſolitaire & mourante,
Au bord d'où je ſuirois, tournant ſa vue errante,
Le venin de l'aſpic (car tel eſt ſon deſſein),
Du friſſon de la mort ſeroit frémir ſon ſein ;
Qu'à ſon dernier ſoupir, cette voix que j'adore
Pour un indigne amant ſeroit des vœux encore ;
Tranquille ſur les mers, ou plutôt tourmenté
De cet objet ſans ceſſe à mes yeux préſenté,
J'irois !... Non, c'en eſt fait. Heureux ou miſérables,
Nos deſtins ſont unis, ils ſont inſéparables.
On diroit qu'au vainqueur je la cède en partant.
Non, je la mène au port où le vaiſſeau m'attend,
Et j'annonce aux Romains que la nuit y raſſemble,
Qu'il faut nous voir périr, ou nous ſauver enſemble.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le lieu de la ſcène eſt le même que dans l'Acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Oui, je veux qu'il s'éloigne; & je vais dans ton ſein,
Sous le ſceau des ſermens, dépoſer mon deſſein.
Jure-moi le ſilence.

CHARMION.

Hélas! je vous le jure.

CLÉOPATRE.

Indigné du refus dont j'éprouve l'injure,
Au ſecours des Romains je l'ai vu renoncer:
Il veut mourir. En vain lui font-ils annoncer
Qu'un vaiſſeau dans le port eſt encore à l'attendre;
S'il faut m'abandonner, il ne veut rien entendre.

CHARMION.

Et comment le réduire à ce cruel effort ?

CLÉOPATRE.

Il n'en eſt qu'un moyen : c'eſt le bruit de ma mort.
Tu connois, ſous les murs de ces vaſtes portiques,
Le chemin qui conduit à nos tombeaux antiques;
C'eſt dans ces monumens que je vais m'enfoncer :
Réſolue à mourir, ſi l'on vient m'y forcer ;
Réſolue à le ſuivre au fond de la Syrie,
Si je puis des Romains éviter la furie.
Mais s'il me ſait vivante, il craindra de me voir
Tomber aux mains d'Octave ; & dans ſon déſeſpoir,
Il voudra m'arracher de ces demeures ſombres ;
Pour lui, dès ce moment, je ſuis au rang des ombres,
Et c'eſt du ſein des morts que mes derniers adieux
Vont lui faire une loi de ſortir de ces lieux.
Alors, dans la douleur de perdre ce qu'il aime,
Dans l'ardeur d'accomplir la volonté ſuprême
De celle à qui jamais il n'a ſu réſiſter,
Il pourra ſe réſoudre au tourment d'exiſter ;
Et dans ſon déſeſpoir retrouvant ſon courage,
Il voudra faire au moins un illuſtre naufrage ;
Il voudra me venger.

CHARMION.

Vous me faites frémir.
Ah ! ce coup va l'abattre au lieu de l'affermir.

CLÉOPATRE.

Non, je fais à ſon aide appeler Octavie,
Et lui remets le ſoin de veiller ſur ſa vie.
Avec toi, cependant, s'il venoit, par des pleurs,
Epandre & ſoulager ſes profondes douleurs,
Pour adoucir ſes maux en redoublant ſes larmes,
Dis-lui que pour lui ſeul j'ai ſenti des alarmes ;
Que je n'ai craint pour moi ni la mort ni les fers.
Dis-lui que Rome, Octave, & des ſceptres offerts,
Jamais ſous d'autres loix ne m'auroient aſſervie ;
Que pour lui ſeul enfin j'aurois aimé la vie ;
Et que ſi quelque eſpoir eût prolongé mes jours,
C'eût été de le ſuivre & de l'aimer toujours.
Il le croira ſans peine : il ſait que je l'adore.
Mais c'eſt peu pour mon cœur. Ajoute, ajoute encore
Qu'il n'a jamais bien ſu, qu'il ne ſaura jamais
Avec quelle tendreſſe & combien je l'aimois.
(*Elle prend le vaſe où ſont cachés les aſpics ſous les fleurs*).
Et toi, mon ſeul appui, ma dernière défenſe,
Viens: c'eſt toi que j'oppoſe à l'injure, à l'offenſe.
Si je vis, c'eſt à toi de me fortifier ;
Si je meurs, c'eſt à toi de me juſtifier.
(*Elle ſort*).

CHARMION.

Quel deſtin !
(*Elle ſe retire en ſuivant des yeux Cléopatre*).

SCÈNE II.

ANTOINE, OCTAVIE, ÉROS.

ANTOINE.

NON, pour nous il n'eſt plus d'eſpérance.
J'ai cette nuit en vain tenté ſa délivrance :
Rien n'a pu les fléchir. Sans pudeur & ſans foi,
De la laiſſer captive ils m'impoſoient la loi.
A cet infame prix ils mettoient leurs ſervices.
Ils vouloient me ſouiller du plus lâche des vices,
Me rendre ingrat, perfide, & comme eux inhumain ;
Et c'eſt ce que leur rage appelle être Romain !
Non, je ne le ſuis point ; non, je ne veux point l'être.
De mes derniers inſtans qu'ils me laiſſent le maître.
Puiſqu'ils veulent ma honte, ils demandent ma mort.
Il faut les ſatisfaire & céder à mon ſort. —
Vous, d'un indigne frère, ô ſœur trop généreuſe,
Adieu, chère Octavie, adieu. Vivez heureuſe ;
Et puiſſent mes enfans n'avoir point hérité
Du malheur que j'éprouve & que j'ai mérité !

OCTAVIE.

Vis pour eux. Prends pitié de leur foible innocence.
Ne me condamne pas à pleurer leur naiſſance ;
Et ne me laiſſe pas le remords éternel
D'avoir rendu mon frère injuſte & criminel.

Je te pardonne tout, ſi tu conſens à vivre.
Et que ne puis-je aux dieux demander à te ſuivre !
Ce ſeroit trop de gloire & de bonheur pour moi.
Mais pour toi ſeul au moins je vivrai loin de toi.
Je fléchirai mon frère : il y va de ſa gloire.

ANTOINE.

Non, il veut en tyran jouir de la victoire ;
Par un affreux ſpectacle il veut plaire aux Romains.
Il l'a promis, Madame, à ces cœurs inhumains.

OCTAVIE.

Quoi donc ?

ANTOINE.

A ce ſénat, dont il ſe croit l'idole,
Le perfide a promis qu'au pied du capitole,
Cléopatre, enchaînée à ſon char inſultant,
Orneroit ſon triomphe : il l'annonce, on l'attend.

OCTAVIE.

Ce ſeroit un opprobre, & j'en ſerois couverte.
Non, ceſſe, au nom des dieux, de courir à ta perte.
Je réponds de mon frère. Il vient dans ce palais
En vainqueur généreux, en ami de la paix.
Il me verra pour toi, plus que jamais ſenſible,
Faire ce qu'à l'amour le devoir rend poſſible,
M'oublier, dédaigner ces jaloux mouvemens,
Ces foibleſſes d'orgueil, ces vains reſſentimens,
Dont la ſource eſt un cœur de ſoi-même idolâtre,
Et de tout mon pouvoir protéger Cléopatre.

On apprendra de moi ce qu'on doit au malheur.
Mes bras ſont un aſyle ouvert à ſa douleur ;
Et tant que je vivrai, ne crains rien qui l'abaiſſe.
Tout ce qui te fut cher m'occupera ſans ceſſe.

ANTOINE.

Avec tant de bonté, de force & de vertu,
O ciel ! en la formant me la deſtinois-tu ?
Non, modèle accompli de la vertu Romaine,
Je vois, j'adore en vous une ame plus qu'humaine.

SCÈNE III.

ANTOINE, OCTAVIE, CHARMION, ÉROS.

ANTOINE (*à Charmion*).

ALLEZ vers Cléopatre, & lui faites ſavoir
Qu'Octavie eſt ici, qu'elle y vient pour la voir.
Allez, vous dis-je.

CHARMION (*d'un air abattu*).

Hélas, Seigneur !

ANTOINE.

Qui vous arrête ?

CHARMION.

Soit qu'elle ait craint les fers que pour elle on apprête,

Soit qu'elle ait craint pour vous de funeſtes délais ;
Cette nuit Cléopatre a quitté ſon palais.

ANTOINE.

Dieux! qu'entends-je ? A moi-même elle s'eſt dérobée!
Au pouvoir des Romains elle ſera tombée.

CHARMION.

Son courage l'a miſe à l'abri des revers.

ANTOINE.

Et pour nous quel aſyle eſt ſûr dans l'univers ?

CHARMION.

Le dirai-je ?

ANTOINE.

Oui : parlez.

CHARMION.

Trompant nos ſoins timides,
Elle s'eſt enfermée au fond des pyramides.

ANTOINE.

Quoi ! ſans vous !

CHARMION.

Mes efforts ont été ſuperflus.
Dans ce moment, Seigneur, Cléopatre n'eſt plus.

ANTOINE.

Elle n'eſt plus !

(*Il tombe accablé de douleur. Charmion ſe retire*).

SCÈNE

SCÈNE IV.

ANTOINE, OCTAVIE, ÉROS;

ANTOINE.

O vous, dans ma douleur profonde,
Seul ami que le ciel me laiſſe encore au monde,
Indulgente Octavie, ame ſublime, hélas!
De l'état où je ſuis ne vous offenſez pas.

OCTAVIE.

Répandez dans mon ſein vos regrets & vos larmes.

ANTOINE.

Un cœur moins généreux y trouveroit des charmes;
Le vôtre daigne plaindre un criminel époux.
Ah! les dieux ont été moins indulgens que vous.

OCTAVIE.

Au nom de nos enfans, viens, choiſis un aſyle
Où ton cœur, dans mes bras, trouve un repos tranquille.

ANTOINE.

Du repos! En eſt-il pour ce cœur ulcéré,
De fureur, de remords, & d'amour dévoré?
Un aſyle! En eſt-il, où, malgré moi, ſans ceſſe
Avec mes ſouvenirs, ma douleur ne renaiſſe?
Et vous, qu'avec amour doit regarder le ciel,
Je vous abreuverois d'amertume & de fiel!

Quel ſpectacle! On verroit la timide Octavie
Pleurer près d'un époux qui déteſte la vie !
On verroit mes enfans (quel exemple pour eux!)
Sans pouvoir conſoler un père malheureux,
Lui prodiguer en vain d'innocentes careſſes ;
Et lui, toujours en proie aux flammes vengereſſes
D'un amour dont le ciel auroit fait ſes tourmens,
Se refuſer, de honte, à leurs embraſſemens !
Non, ce n'eſt plus à moi de ſouffrir la lumière.
Cléopatre m'accuſe en mourant la première ;
Je veux mourir.

SCÈNE V.

OCTAVE, OCTAVIE, ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS, ſuite d'Octave.

OCTAVIE.

Mon frère !

OCTAVE.

Allez, ma ſœur : allez;

OCTAVIE.

Hélas ! rendez le calme à ſes ſens déſolés.
Cléopatre n'eſt plus.

OCTAVE.

Je ſais ce qui ſe paſſe.
ais de voir vos affronts ma patience eſt laſſe.

OCTAVIE.

Rien de lui ne m'offenſe, & je dois....

OCTAVE.

Laiſſe-nous.
Ce ſpectacle honteux eſt indigne de vous.

OCTAVIE.

J'obéis. Mais ſongez que je vous le confie.
Rendez-le-moi; rendez-le à lui-même, à la vie.
Au nom de votre gloire épargnez ſa douleur.
Méritez d'être heureux, reſpectez le malheur.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS, ſuite d'Octave.

OCTAVE.

O d'un indigne amour humiliante ivreſſe!
Le voilà, ce héros!...

ANTOINE.

Aurois-tu la baſſeſſe
De venir inſulter aux maux que tu nous fais?
Oui, barbare; oui, ſa mort eſt un de tes forfaits.

Par une indignité dont l'horreur épouvante ;
Tu voulois à ton char la voir traîner vivante.
Elle a trompé ta rage, homme dénaturé ;
Mais il te reſte encore un triomphe aſſuré.
Tu n'as pu l'outrager ; outrage au moins ſa cendre.
Elle eſt dans ces tombeaux : hâte-toi d'y deſcendre.

OCTAVE.

Oui, l'on va des tombeaux percer l'obſcurité,
Pour en faire à tes yeux ſortir la vérité.

ANTOINE.

Tu profanes des morts l'aſyle inviolable ;
Malheureux !

OCTAVE.

Tu vas voir, amant inconſolable ;
Qui de nous deux s'abuſe & s'en laiſſe impoſer.

ANTOINE.

Quoi ! de feindre ſa mort tu pourrois l'accuſer !
Cet horrible ſoupçon dans ton ame a dû naître.

OCTAVE.

Je l'ai vue un moment, & je crois la connoître.

ANTOINE.

Tu ne la vis jamais, cruel, que par les yeux
Ou d'un ſénat injuſte, ou d'un peuple envieux.
Mais Rome a beau vouloir anéantir ſa gloire,
L'Univers attendri chérira ſa mémoire ;
Et ſa mort, qui conſacre aujourd'hui ſes malheurs,
Même aux yeux de l'Envie, arrachera des pleurs.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE, CHARMION, & les précédens.

CLÉOPATRE (*à Charmion, dans l'éloignement*).

SOUTIENS-MOI.

OCTAVE.

La voici.

ANTOINE.

Dieux ! c'eſt elle.

CLÉOPATRE (*ſoutenue par Charmion*).

Je tombe
En ton pouvoir, Octave; & des bords de la tombe
Tu crois me rappeler; j'ai prévu ton deſſein.
Tout eſt fini pour moi. La mort eſt dans mon ſein.

ANTOINE (*à Octave*).

Eh bien ! ſuis-je trahi? Vous la voyez mourante,
Romains, & dans ſes yeux ſon ame encore errante
Se montre à vous ſans voile en ces momens affreux.
Rendez enfin juſtice à l'objet de mes feux.

CLÉOPATRE.

Oui, Romains, je l'aimois; & cet amour funeſte,
C'eſt mon dernier ſoupir, c'eſt ma mort qui l'atteſte.

Voyez mes yeux s'éteindre & mes traits s'effacer.
Une froide langueur commence à me glacer:
Mon cœur en eſt atteint. Je friſſonne, je tremble.
(*à Antoine*).
Je meurs.

ANTOINE.

(*Il ſe ſaiſit du poignard d'Éros*).
Je vais te ſuivre, & nous mourrons enſemble.
(*Il ſe frappe*).

OCTAVE.

O Romains, quel exemple! Elle expire, il n'eſt plus.
Grands dieux! qu'une foibleſſe a détruit de vertus!

Fin du cinquième & dernier Acte.

LES HÉRACLIDES,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, en 1752.

ACTEURS.

DEMOPHON, roi d'Athène.
STÉNÉLUS, fils de Demophon.
DÉJANIRE, veuve d'Hercule.
OLIMPIE, fille d'Hercule & de Déjanire.
IOLAS, ancien ami & compagnon d'Hercule.
COPRÉE, ambaſſadeur d'Euryſthée, roi d'Argos.
IDAS, confident de Coprée.
EUMÈNE, ſuivant de Demophon.
Enfans d'Hercule de différens âges, perſonnages muets, Gardes.

Le lieu de la ſcène eſt d'abord le veſtibule du temple de Jupiter à Athène, & enſuite le veſtibule du palais de Demophon.

LES HÉRACLIDES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre repréſente le veſtibule du temple de Jupiter.

DÉJANIRE, IOLAS.

DÉJANIRE.

ECHAPPÉE au tyran d'Argos & de Mycène,
Puis-je enfin reſpirer? Sommes-nous dans Athènes?
Pour mes foibles enfans n'ai-je plus à trembler?

IOLAS.

Quel aſyle plus ſaint pouvoit les raſſembler,
Qu'un temple où leur aieul, où Jupiter réſide?

DÉJANIRE.

Seul ami de la veuve & des enfans d'Alcide,

Généreux Iolas, que va-t-on m'annoncer?
A cet aſyle encor faudra-t-il renoncer?
A ce peuple, à ſon Roi, Déjanire confuſe
N'oſe ſe préſenter. Je ſens que tout m'accuſe.
De la mort d'un héros coupable ſans deſſein,
Ce tiſſu, ce poiſon qui dévora ſon ſein,
Ce bûcher où périt le vengeur de la terre,
Les cris affreux d'Hercule implorant le tonnerre,
Ses regards furieux, ſes traits défigurés,
En lambeaux par ſes mains ſes membres déchirés,
Enfin, dans les accès d'une rage inſenſée,
Sa malédiction ſur ma tête lancée,
Sont autant de témoins ſoulevés contre moi.
J'atteſte la nature, & l'amour, & la foi;
Je les atteſte en vain: le barbare Euryſthée
M'abhorre, & veut, par-tout, que je ſois déteſtée.
Sa haine infatigable en tout lieu nous pourſuit.
Le crime nous aſſiège, & la pitié nous fuit.
Ainſi, traînant par-tout ſa miſère profonde,
Le ſang de Jupiter eſt le rebut du monde.

IOLAS.

Eſpérez tout d'un roi qui ſut, preſqu'en naiſſant,
De quel prix eſt dans l'homme un cœur compatiſſant.
Il n'a point oublié qu'exilé dans l'Eubée,
Aux mains de l'étranger ſon enfance eſt tombée:
Il n'a point oublié que ſon père, aux enfers,
Par l'amitié d'Hercule a vu briſer ſes fers;

Que des rois le plus juſte & le plus ſecourable,
Théſée, aux ſupplians fut toujours favorable ;
Qu'ennemi des tyrans, il les a combattus.
Digne ſang d'un héros, il en a les vertus ;
Et ſon illuſtre fils vient de vous faire entendre
Quel appui dans ces lieux vous avez droit d'attendre.
Que n'avez-vous pu voir avec quelles couleurs
A la cour de ſon père il a peint vos malheurs !
La honte de la Grèce eſclave d'Euryſthée,
La majeſté des dieux par leur ſang atteſtée,
L'inviolable droit des aſyles ſacrés,
Des enfans, une mère au déſeſpoir livrés,
Un intérêt encore & plus vif & plus tendre,
Pénétroient tous les cœurs étonnés de l'entendre.
Il a vu ſuppliante, & preſqu'à ſes genoux,
Cette fille ſi digne & d'Hercule & de vous :
A ſa voix, à ſes pleurs, ce cœur fier & ſenſible
A paru s'enflammer d'un courage invincible ;
Et pour vous, je crois voir conſpirer en ce jour
La gloire & la vertu, la juſtice & l'amour.

DÉJANIRE.

Pardonne à Déjanire une plainte importune.
Mes frayeurs ſont l'effet d'une longue infortune.
Mon cœur trompé cent fois, n'oſe plus eſpérer.
Mais le prince revient.

IOLAS.

Il va vous raſſurer.

SCÈNE II.

STÉNÉLUS, DÉJANIRE, IOLAS.

DÉJANIRE.

Appui des malheureux, qu'allez-vous nous apprendre?
Votre père?...

STÉNÉLUS.

En ces lieux, Madame, il va ſe rendre.

DÉJANIRE.

Nous eſt-il favorable?

STÉNÉLUS.

En avez-vous douté?
Les nœuds du ſang, les droits de l'hoſpitalité,
Les droits encor plus ſaints de la reconnoiſſance,
Et ceux de la foibleſſe, & ceux de l'innocence,
Sont pour lui des liens qu'il ne rompra jamais,
Madame; & vos enfans ſont les ſiens déſormais.

DÉJANIRE.

Vous voulez dans mon cœur affermir l'eſpérance,
Prince; & dans vos regards je vois moins d'aſſurance.
Daignez parler ſans feinte & ne me rien cacher:
Ce peuple à votre voix s'eſt-il laiſſé toucher?

STÉNÉLUS.

Vous ſavez que d'Argos Athène eſt la rivale.
La guerre aux deux partis également fatale,
N'a pu les voir encor ni vaincus ni vainqueurs ;
Et tantôt la fortune enfle ici tous les cœurs,
Tantôt l'adverſité les conſterne & les glace.
Nous paſſons tour-à-tour de la crainte à l'audace ;
Et toujours incertains, & toujours curieux,
De nos perplexités nous fatiguons les dieux.
Il ſemble que le ciel nous doive des miracles.
Aujourd'hui même encor on attend des oracles ;
Et ſelon leur préſage, heureux ou malheureux,
L'Athénien ſera timide ou généreux.
Enfin parmi le trouble où nous met leur attente,
Un Envoyé d'Argos arrive, ſe préſente,
Nous annonce la paix ; & le peuple à grand bruit
Au palais de mon père à l'inſtant le conduit.

DÉJANIRE.

Ah ! nous ſommes perdus, s'il conſent à l'entendre.
Foibles & malheureux, qu'avons-nous à prétendre ?
Et ce peuple en ces murs voudra-t-il nous garder,
Si pour notre défenſe il faut tout haſarder ?
Non, c'en eſt fait, je vois le ſort qu'on nous prépare,

SCÈNE III.

DÉJANIRE, STÉNÉLUS, OLIMPIE, IOLAS.

DÉJANIRE.

VIENS, ma fille. On nous livre à l'oppreſſeur barbare.
Dans mon ſang à loiſir ſa main peut ſe baigner :
La paix eſt à ce prix, & l'on va la ſigner.

OLIMPIE.

Père d'Hercule ! ô toi qu'en ce temple on adore,
Pour combler nos malheurs que manque-t-il encore ?
Ce temple ſert d'aſyle aux plus vils des mortels ;
Nous ſeuls on nous pourſuit juſqu'au pied des autels.
Quel ſort pour les enfans du maître du tonnerre !
Tu règnes dans les cieux, nous rampons ſur la terre.
C'eſt trop long-tems gémir. Non, malheureux enfans !
De la honte des fers c'eſt moi qui vous défends.

DÉJANIRE.

Toi !

OLIMPIE.

L'excès du malheur nous rend tout légitime.
Je ſerai dans ce temple & prêtreſſe & victime.

STÉNÉLUS.

Quoi, Madame ! eſt-ce à vous de penſer que le ſort
Ne vous laiſſe en ces lieux d'autre eſpoir que la mort ?

Et quand même un vain peuple, en ſes conſeils timides,
N'auroit pas la juſtice & la gloire pour guides,
Me croiriez-vous injuſte & foible comme lui?
Non, tant que je reſpire il vous reſte un appui.
Mon père a ſur le trône un devoir qui l'enchaîne;
Mais je ſuis affranchi de cette indigne gêne;
Et j'ai quelques amis, qui ne rougiront pas
D'imiter mon exemple, & de ſuivre mes pas.
Nous irons dans Argos faire pâlir le crime.
La révolte aſſoupie aiſément ſe ranime:
La haine qu'aux tyrans porte un peuple opprimé
Eſt un braſier couvert, ſous le trône enfermé.
Il s'enflamme d'un ſouffle.

DÉJANIRE.

Eſpérance inutile!
Dans mes malheurs Athène eſt mon dernier aſyle.
Tout le reſte eſt ſoumis.

STÉNÉLUS.

A la néceſſité.
Mais la vertu renaît avec la liberté.

DÉJANIRE.

Ah! de notre ennemi l'ambaſſadeur s'avance.
Je frémis. Viens, ma fille, évitons ſa préſence.
Courons vers mes enfans.

STÉNÉLUS.

Non. Le roi va venir;
Et c'eſt dans ce moment qu'il faut nous réunir,
Madame: demeurez.

SCÈNE IV.

COPRÉE, DÉJANIRE, OLIMPIE, STÉNÉLUS, IOLAS, DEMOPHON.

COPRÉE.

QUE vois-je ? Déjanire !
En ces lieux ! au moment qu'à la paix tout conſpire !

STÉNÉLUS.

Oui, c'eſt elle, Coprée. Elle eſt libre en ces lieux.
Elle y trouve un aſyle, elle y trouve ſes dieux.
(*à Demophon*).
Seigneur, voilà l'épouſe & la fille d'Alcide.
Daignez les raſſurer. L'infortune eſt timide.

DEMOPHON.

Madame, en ces États quel deſtin vous conduit ?

DÉJANIRE.

Mes malheurs. O grand roi ! qui n'en eſt pas inſtruit ?
Vous voyez devant vous une mère, une épouſe,
Trop célèbre en ces lieux par ſa fureur jalouſe,
Par la mort d'un héros dans mes bras conſumé
D'un feu cruel, d'un feu par l'enfer alumé.
C'étoit peu de pleurer dans ma douleur profonde
Une erreur qui d'Hercule avoit privé le monde ;

Et

Et dans mon déſeſpoir réſolue à mourir,
Vingt fois au fer vengeur j'ai voulu recourir.
Une pitié cruelle a ſecouru ma vie.
J'y renonce, & conſens qu'elle me ſoit ravie.
Mais qu'ont fait mes enfans, pour être enveloppés
Dans la proſcription dont mes jours ſont frappés ?
Seigneur, livrez leur mère aux mains de l'homicide ;
Mais reſpectez en eux la mémoire d'Alcide.
Reſpectez la foibleſſe & le malheur unis.
Ils ſont nés de mon ſang, ils en ſont trop punis !
La fuite, l'abandon, la mort ou l'eſclavage,
Des fils de Jupiter ſont l'affreux héritage.
Les dieux, peut-être las de les perſécuter,
Vous les livrent : daignez ne les pas rebuter.
Je vous les abandonne.

COPRÉE.

Et moi je les réclame.

DÉJANIRE.

Toi, barbare !

DEMOPHON (*à Coprée*).

Parlez.

STÉLÉNUS (*à Déjanire*).

Raſſurez-vous, Madame.

COPRÉE.

Seigneur, d'un ſouverain vous connoiſſez les droits.
Hercule d'Euryſthée avoit ſubi les loix.

Ses enfans, nés ſujets, n'ont pu ceſſer de l'être.
Sa mère les dérobe au pouvoir de leur maître ;
Et ce roi généreux redemande aujourd'hui
Des ſujets dont lui-même il veut être l'appui.

DÉJANIRE.

Dis plutôt l'aſſaſſin. Vous êtes mon refuge,
Seigneur: daignez m'entendre, & ſoyez notre juge.
Vous ſavez les périls par Hercule éprouvés :
Au bout de l'univers ſes travaux ſont gravés.
Je pardonne au tyran dont ſa gloire eſt l'ouvrage :
Il n'a fait qu'exercer ſa force & ſon courage ;
Et par ces longs travaux, qui n'ont pu le dompter,
Lui-même au rang des dieux l'a contraint de monter.
Mais avec ſes enfans, qu'il craint déjà ſans doute,
Sa haine prévoyante a pris une autre route.
De cette haine un jour ils pourroient triompher ;
Et n'oſant les combattre, il veut les étouffer.
Ce n'eſt point un ſoupçon, ce n'eſt point une injure:
C'eſt la vérité même. Oui, grand roi, je le jure,
Par ce ſang glorieux qu'à vos pieds je défends,
Par ces ſacrés autels qu'embraſſent mes enfans :
Euryſthée a ſigné leur ſentence mortelle.
Sans les ſoins vigilans de cet ami fidèle,
La mère & les enfans, au fond d'une priſon,
Etoient réduits au choix du fer ou du poiſon.
Seigneur, un jour plus tard, ſans pitié, ſans reſſource,
Du plus beau ſang des dieux on tariſſoit la ſource.

Argos le ſait, Mycène en a frémi d'horreur ;
Mais le nom d'Euryſthée y répand la terreur.
Au timide intérêt la juſtice ſuccombe :
On ne nous connoît plus : Hercule eſt dans la tombe,
Nul mortel à ſon ſang n'oſe offrir ſon appui.
Un cruel les rend tous auſſi cruels que lui.
Telle eſt l'extrémité du péril où nous ſommes.
Oubliés par les dieux, rebutés par les hommes,
D'un œil compatiſſant ſi vous ne nous voyez,
Seigneur, c'eſt à la mort que vous nous envoyez.
D'Hercule à vos genoux voyez tomber la veuve.
Qu'en faveur de ſon ſang la pitié vous émeuve.
Ce ſont des ſupplians qui vous tendent les mains,
Des enfans délaiſſés du reſte des humains,
Des orphelins plaintifs, dont la voix vous implore,
Des parens malheureux, dignes de vous encore ;
Ce ſont les fils d'Hercule ; ils n'eſpèrent qu'en vous :
C'eſt pour eux que leur mère embraſſe vos genoux.
Tenez-leur lieu d'ami, de défenſeur, de père,
De maître, s'il le faut. L'excès de ma miſère
Met enfin mon orgueil & ma conſtance à bout.
Qu'ils vivent, c'eſt aſſez : je me ſoumets à tout.
Par mon abaiſſement jugez de ma tendreſſe ;
Jugez ſur-tout, jugez du péril qui les preſſe.

DEMOPHON.

Le croirai-je, Coprée ? Un monarque en ſon ſein
Auroit pu concevoir un ſi lâche deſſein !

COPRÉE.

Toute excuſe avilit la majeſté ſuprême.
Un roi n'a point de juge : il répond de lui-même ;
Et l'emploi que le mien daigne me confier,
Défend que je m'abaiſſe à le juſtifier.
Je ne pénètre point dans ſes conſeils auguſtes.
C'eſt à vous, comme à moi, de penſer qu'ils ſont juſtes.
Ce ſont vos droits en lui que vous aviliſſez.
Roi, reſpectez un roi ; ſujets, obéiſſez.

OLIMPIE.

Nous ſujets ! nous le ſang d'un dieu dont le tonnerre
Briſe, quand il lui plaît, les trônes de la terre !
Si ſans vouloir régner Hercule a fait des rois,
De la fière Junon s'il a ſubi les loix,
Si ſa valeur, utile à tout ce qui reſpire,
N'a pu ſe renfermer dans les ſoins d'un empire ;
A-t-il donc ceſſé d'être, en faiſant des ingrats,
Au moins l'égal des rois protégés par ſon bras ?
Et ſi de ſes enfans l'infortune profonde
Les condamne à ſervir, qui ſera libre au monde ?
Comme à nous d'un héros le ſang vous fut tranſmis,
Seigneur : dignes rivaux & généreux amis,
Ainſi que leurs dangers leur gloire fut commune.
Nous n'avons pas comme eux une égale fortune :
Vous régnez ; nous fuyons. Mais le ſort peut changer.
Aux rois, par votre exemple, apprenez à venger

Les deſcendans des dieux qu'oſe opprimer un traître.
Si nous ſommes proſcrits, vos neveux peuvent l'être,
Hélas ! peut-être un jour, comme nous malheureux,
Ils chercheront l'appui d'un prince généreux ;
Peut-être que leur ſort dépend de votre exemple ;
Que, pour vous imiter, l'avenir vous contemple ;
Et que les juſtes dieux leur feront éprouver
L'accueil qu'à vos genoux nos malheurs vont trouver.
Vous ſeul, entre vingt rois, au fer de l'homicide
Vous aurez dérobé la famille d'Alcide !
Quelle gloire pour vous, grand roi ! Du haut des cieux,
Théſée en eſt jaloux : il a ſur vous les yeux ;
Et fier en ce moment de vous avoir fait naître,
A ſes propres vertus il va vous reconnoître.
Il domptoit les tyrans, & vous les braverez.
Il nous eût défendus, & vous nous vengerez.

DEMOPHON (*à Olimpie*).

Je ſuis fils de Théſée ; & ce nom ſeul décide
Du devoir qui m'attache à la race d'Alcide.
(*à Coprée*).
Seigneur, mon peuple eſt libre, & ſes murs ſont ouverts
A tout homme accablé ſous d'injuſtes revers.
Argos eut de ſa foi des preuves ſignalées,
Lorſque de vos guerriers les veuves déſolées
Pour forcer les Thébains d'inhumer leurs époux ;
Vinrent du roi mon père embraſſer les genoux.

Vous ſavez s'il trompa leur timide eſpérance ?
Ici les malheureux ſont tous en aſſurance.

DÉJANIRE.

Digne ſang d'un héros, grand roi, vous l'imitez.

DEMOPHON.

Mais, Madame, en ces lieux mes droits ſont limités ;
Et des grands intérêts qu'en mes mains on dépoſe,
Sans l'aveu de l'État jamais je ne diſpoſe.
J'aſſemblerai mon peuple.

STÉNÉLUS.

Et devant lui, ma voix
Invoquera pour vous la nature & les loix.

COPRÉE.

Ce peuple entre eux & nous balancera peut-être ;
Et je déclare au nom de mon roi, de leur maître,
Seigneur, que ſur mes pas réſolu de marcher,
Si je ne les ramène, il viendra les chercher.
Songez que ſon armée occupe vos frontières,
Que ces murs contre lui ſont vos ſeules barrières ;
Qu'un mot dans ſes états le fait ſe retirer,
Qu'au centre de l'Attique un mot peut l'attirer.
Ou la guerre, ou la paix : choiſiſſez.

DEMOPHON.

Quelle audace !

STÉNÉLUS.

Athène va ſavoir que ton roi la menace ;

Et lui-même il ſaura, ſi mon père y conſent,
Quel pouvoir a ſur nous cet orgueil menaçant.
(*Coprée ſort*).

DEMOPHON.

Que j'aime à voir en toi ce généreux courage!
Oui, mon fils, nous allons faire tête à l'orage.
Près du peuple aſſemblé tu ſeras leur appui.
Je ſais quel aſcendant ton exemple a ſur lui:
J'ai vu dans les combats ſon ardeur à te ſuivre.
Mais, dans un digne fils, heureux de me ſurvivre,
Tes exploits à mon cœur ſont plus chers que les miens.
Notre gloire eſt commune, & mes droits ſont les tiens.

OLIMPIE.

O Roi, l'honneur du trône!

DÉJANIRE.

O vertu que j'adore!
Quelle reconnoiſſance!

DEMOPHON.

Il n'eſt pas tems encore,
Madame. Dans ce temple, attendez les effets
Du zèle qui m'anime, & des vœux que je fais.

DÉJANIRE (*à Iolas*).

Ami, ſuivez leurs pas; & nous, allons, ma fille
Embraſſer aux autels ma tremblante famille.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

COPRÉE, IDAS.

COPRÉE.

PUIS-JE voir Iolas ?

IDAS.

Seigneur, il va venir.
Mais dans ces murs encor qui peut vous retenir ?

COPRÉE.

L'eſpoir que j'ai fondé ſur les troubles d'Athène.
Théſée en fut chaſſé par l'envie & la haine.
Des murs qu'il a peuplés lui-même il s'eſt banni,
Et du bien qu'il a fait les ingrats l'ont puni.
Son fils eſt plus heureux : je ſais qu'on le révère.
Mais lui-même, on l'obſerve avec un œil ſévère ;
Et plus à ſon pouvoir on ſemble déférer,
Plus chaque jour l'expoſe à ſe voir cenſurer.
Au ſeul nom de la paix tout ce peuple en tumulte,
S'aſſemble autour de moi, délibère, conſulte,

Au temple d'Eleuſis interroge Cérès ;
Et tous ces mouvemens que j'obſerve de près,
Me font voir qu'il eſt las du péril qui l'aſſiège.
Enfin, ſi de ma ruſe on évite le piège,
Tu ſauras quels reſſorts il me reſte à mouvoir.
Laiſſe-nous.

SCÈNE II.

IOLAS, COPRÉE.

IOLAS.

QUI t'a fait demander à me voir?
Viens-tu de ton tyran m'étaler les promeſſes?
Ou viens-tu m'annoncer ſes fureurs vengereſſes?
Au ſang qu'il a proſcrit dévoué pour jamais,
Je brave ſes fureurs, j'abhorre ſes bienfaits.
Sa mort eſt mon eſpoir, ſa vie eſt mon ſupplice.
Tel eſt mon cœur. Eſſaie à t'en faire un complice.

COPRÉE.

Ce ſeroit mal connoître un homme tel que toi,
Que prétendre ébranler ſon courage ou ſa foi.
Envoyé d'un tyran, qui n'eſt que trop à craindre,
A parler ſon langage il m'a fallu contraindre.
Mais libre d'un emploi dont mon cœur a frémi
J'ai voulu ſans témoins te parler en ami.

IOLAS (*avec un dédain amer*).

En ami !

COPRÉE.

Penſes-tu que ta triſte patrie
Du barbare Euryſthée approuve la furie ?

IOLAS.

La ſervir, n'eſt-ce pas l'approuver ?

COPRÉE.

Ah ! ſans toi,
Son règne étoit paſſé. Tu nous a perdus.

IOLAS.

Moi !

COPRÉE.

Le jour qu'à ces enfans tu fis prendre la fuite,
Le peuple étoit ému, la garde étoit ſéduite :
Tu n'avois qu'à paroître ; & par un coup d'éclat,
Tu ſauvois tes amis, & ta gloire, & l'État.
Oui, ta gloire : à nos yeux ta frayeur l'a ternie.
Eſt-ce à l'ami d'Hercule à fuir la tyrannie ?
Ah ! s'il oſoit m'en croire ! . . .

IOLAS.

Eh bien, oui, je t'en croi.
Partons. En te ſuivant je n'expoſe que moi.

COPRÉE.

Voilà ce qui du peuple a ralenti le zèle.
Il ſe voit ſoupçonné ; peut-il être fidèle ?
« Où ſont-ils ces enfans qu'on me donne à venger,
» Dira-t-il ; & pourquoi cet aſyle étranger ?

» N'eſt-ce pas moi ſur-tout que leur ſalut regarde ?
» N'oſe-t-on les remettre en mes mains, ſous ma garde?
» Et ſi de leur patrie on a déſeſpéré,
» Eſt-il, pour eux, au monde un aſyle aſſuré » ?
Mais s'il voit dans ſon ſein la famille d'Alcide
Lui dire, en défiant le ſer de l'homicide :
« Je te préſère à tout, pour toi j'ai tout quitté ;
» Je ne veux pour rempart que ta fidélité » ;
De quel zèle animés les cœurs d'intelligence,
Vont pour elle à l'inſtant reſpirer la vengeance !
Tu le verras, ce peuple, accourir ſur tes pas,
Entourer ces enfans, les porter dans ſes bras,
Et révérant d'un dieu les vivantes images,
Leur offrir à l'envi ſon ſang & ſes hommages.
Nos murs leur ſont ouverts : ils n'ont qu'à s'y montrer ;
Euryſthée à jamais perd l'eſpoir d'y rentrer.
Chaſſé d'Argos, preſſé par les armes d'Athène,
Abandonné des ſiens, ſa ruine eſt certaine ;
Et ſur lui le fléau de la calamité
Expîra de vos maux la longue impunité.
A ma franchiſe enfin tu dois me reconnoître :
Tu vois quel ſoin m'anime, & que je ſuis....

IOLAS.

Un traître.

COPRÉE.

Et pourquoi le ſerois-je ? Un cruel oppreſſeur
M'auroit-il inſpiré ſa rage ou ſa noirceur ?

Quel eſclave aſſez vil, quel ſi lâche complice
Voudroit, pour lui, traîner l'innocence au ſupplice ?

IOLAS.

Dans toute ſon horreur tu peins la trahiſon.
Ton cœur n'a pas du moins aveuglé ta raiſon ;
Et j'aime à voir en toi ce ſentiment du crime,
Qui te pourſuit encor ſur le bord de l'abîme.
Il ne tiendra qu'à toi, qu'éclairé par le tems,
Je me confie un jour à tout ce que j'entends.

COPRÉE.

Quel garant te faut-il de plus ?

IOLAS.

L'expérience.
Car enfin, d'Euryſthée as-tu la confiance ?

COPRÉE.

Oui.

IOLAS.

Tu nous trahis donc l'un ou l'autre ; & je croi
Devoir douter encor ſi c'eſt ton maître ou moi.

COPRÉE.

C'en eſt trop.

SCÈNE III.

STÉNÉLUS, LE PEUPLE, IOLAS, COPRÉE; & dans le temple, DÉJANIRE, OLIMPIE, & les autres enfans d'Hercule.

(*Le temple s'ouvre à l'arrivée de Sténélus & du peuple.*)

STÉNÉLUS.

VENEZ, peuple, & voyez quelle offrande
Un ennemi ſuperbe aujourd'hui nous demande.
Les voilà ces proſcrits, rebutés en tout lieu,
Ces reſtes délaiſſés du ſang d'un demi-dieu.
De l'oubli des bienfaits mémorables exemples!
Hercule, à qui vos mains ont élevé des temples,
Voit à vos pieds ſa veuve & ſes fils ſupplians,
Réclamer du malheur les droits humilians.
Et l'hoſpitalité leur ſeroit refuſée!
Et les enfans d'Hercule aux enfans de Théſée,
Auroient en vain tendu leurs innocentes mains!
Peuple, on nous croit ingrats, on nous croit inhumains;
Ou plutôt on nous croit trop foibles, trop timides
Pour oſer dans nos murs garder les Héraclides!
Allons-nous mériter cet arrogant mépris?
La paix nous ſera-t-elle accordée à ce prix?

Et d'un tribut de ſang faut-il qu'elle dépende ?
Eſt-ce un vainqueur qui parle, un maître qui commande?
Ah ! ſi lorſque la Crète exigeoit tous les ans
Qu'Athène au Minotaure expoſât ſes enfans,
Théſée eût écouté les conſeils de la crainte ;
Quel ſang n'eût pas rougi le fatal labyrinthe !
Un ſort pareil attend ces proſcrits malheureux.
Faiſons ce que Théſée eût fait encor pour eux.
Il s'agit des enfans du protecteur du monde ;
Et l'on veut ſur leur ſort qu'un oracle réponde !
Eſt-il donc ſur leur ſort permis de balancer ?
Et conſulter le ciel n'eſt-ce pas l'offenſer ?
Ah ! ſuivons de nos cœurs les mouvemens intimes,
Sans chercher nos devoirs dans le flanc des victimes.
Notre oracle eſt celui dont Théſée autrefois,
Pour ſauver vos parens interrogea la voix.
Cet oracle eſt l'honneur : il n'en voulut point d'autre.
Laiſſez-nous l'imiter : notre gloire eſt la vôtre.

COPRÉE.

J'entends parler ici de malheurs accablans ;
Je vois des fugitifs éperdus & tremblans ;
Et de tant de frayeur je cherche en vain la cauſe.
Où ſont-ils ces dangers, ces malheurs qu'on ſuppoſe ?
Athéniens, mon roi ne peut-il rappeler
Ses ſujets les plus chers, que pour les immoler ?
Je viens les réclamer au nom de leur patrie ;
Je viens les arracher des bras d'une furie,

Que leur père, embraſé d'un poiſon dévorant,
De malédictions a chargée en mourant.
« Gardez-vous, a-t-il dit, d'une femme égarée.
» Sur-tout de mes enfans qu'elle ſoit ſéparée.
» Sauvez un nouveau crime à ſon bras furieux.
» L'exemple de Médée eſt préſent à vos yeux ».

DÉJANIRE.

Perfide! ajoute encore à mon ſort déplorable.
Oui, peuple, une douleur affreuſe, intolérable,
Dut rendre mon époux injuſte en ſa fureur.
Ce n'étoit point à lui d'excuſer mon erreur.
Neſſus avoit trompé ma foibleſſe crédule.
Mais les dons de Neſſus faiſoient périr Hercule;
Et de ma main fatale il les avoit reçus.
Il a dû m'imputer les crimes de Neſſus.
Mais la Grèce, mais toi, mais celui qui t'envoie,
Inſenſibles témoins des pleurs où je me noie,
Me croyez-vous coupable en voyant ma douleur?
Eſt-ce ainſi que Médée a pleuré ſon malheur?
Ah! que ce doute horrible à vos yeux ſe diſſipe,
Athéniens. Daignez me juger comme Œdipe.
Errant, banni, privé du céleſte flambeau,
Il vint vous demander un aſyle, un tombeau:
Il l'obtint; & chez vous ſa cendre révérée,
Eſt, contre les Thébains, votre garde aſſurée.
Le crime environnoit ce vieillard gémiſſant;
Mais au fond de ſon cœur il étoit innocent.

Pour aſyle il choiſit l'autel des Euménides ;
Il oſa l'embraſſer de ſes mains parricides ;
Et celles dont le crime irrite la fureur,
Dans ce roi malheureux firent grace à l'erreur.
J'oſe vous demander à ſuivre ſon exemple.
Ses juges ſont les miens. Menez-moi dans leur temple ;
Et ſi j'ai pu former un barbare deſſein,
Je veux que leurs ſerpens me déchirent le ſein.
Je les atteſterai, ces Déités terribles ;
J'appelerai ſur moi leurs vengeances horribles,
Hercule ; & ſi mon cœur ceſſa de t'adorer,
J'abandonne aux enfers leur proie à dévorer.

COPRÉE.

Coupable ou non, Madame, il eſt tems de me ſuivre.
Votre roi vous pardonne, & vous permet de vivre.

DÉJANIRE.

De vivre ! Ah, l'inhumain ! s'il a ſoif de mon ſang,
Que pour s'en aſſouvir il épuiſe mon flanc,
Et qu'on ſauve à ce prix le ſeul bien qui me reſte :
J'y conſens, & c'eſt vous, grand Dieu, que j'en atteſte.
Mais je veux te confondre, exécrable impoſteur.
D'un parricide en moi, l'on redoute l'auteur,
Et du dernier opprobre accablant ma miſère,
On veut voir mes enfans ſéparés de leur mère ;
Eh bien, je m'en ſépare, & loin d'eux pour toujours
Dans l'exil, dans les fers, je vais traîner mes jours.

Athéniens,

Athéniens, ſoyez leur appui, leur refuge;
Et qu'on me traite ſeule en eſclave transfuge.
Ma crédule imprudence & ma témérité,
Quel que ſoit mon malheur, l'auront trop mérité.
Viens, barbare, à ton roi moi-même je me livre.
Si c'eſt moi qu'il attend, je conſens à te ſuivre.
S'il a craint ma fureur, le voilà raſſuré.
Viens. — Adieu, mes enfans. Mon cœur eſt déchiré!

STÉNÉLUS.

Non, Madame, & ce peuple eſt touché de vos larmes.
Allez, Coprée: Argos peut reprendre les armes.

COPRÉE.

Prince, on ſuit à votre âge un penchant généreux,
Sans daigner en prévoir les écueils dangereux.
Mais de tels dévoûmens coûtent bien de victimes;
Et ces grandes vertus ſont ſouvent de grands crimes.
(*Il ſort*).

SCÈNE IV.

DEMOPHON, STÉNÉLUS, DÉJANIRE, IOLAS, LES HÉRACLIDES, le Peuple.

STÉNÉLUS.

MON père, avec nos vœux tous les vœux ſont d'accord.

DEMOPHON.

Famille auguſte, enfin vous voilà dans le port.

Athène eſt votre aſyle.

DÉJANIRE.

O ville hoſpitalière !
Que le ciel à nos yeux refuſe ſa lumière,
Si jamais de nos cœurs vos bienfaits effacés....

DEMOPHON.

Pour de tels ſupplians peut-elle en faire aſſez ?
Allez ; dans mon palais mon fils va vous conduire.

SCÈNE V.

DEMOPHON, IOLAS,

DEMOPHON.

A QUELLE extrémité le ciel veut nous réduire!

IOLAS.

Seigneur, vous gémiſſez !

DEMOPHON.

Tu me vois confondu.
De Cérès en ces mots l'Oracle a répondu.
« Demain le nom d'Athène obtient un nouveau luſtre,
» Si, pour le ſalut de l'État,
» Une fille d'un ſang illuſtre
» S'immole au moment du combat ».
J'ai les traces d'un père & ſon exemple à ſuivre ;
Et fallût-il ceſſer de régner & de vivre,

Jamais rien de honteux ne me ſera permis.
Mais mon peuple m'eſt cher autant que mes amis.
Et ſi la voix des dieux vient à ſe faire entendre,
A quel ſoulevement ne dois-je pas m'attendre ?
Quel frère, quel amant, ou quel fils inhumain
Ne laiſſeroit tomber les armes de ſa main,
S'il falloit, au ſignal de l'affreuſe mêlée,
Voir ſa ſœur, ſon amante, ou ſa fille immolée ?
« Non, non, plus de victoire à ce funeſte prix »,
Diront-ils ; & l'horreur va glacer les eſprits.

IOLAS.

Et l'a-t-on divulgué, cet oracle ?

DEMOPHON.

Il va l'être.

IOLAS.

Ah ! différez. Le ciel s'adoucira peut-être.
Laiſſez, encore un jour, ces enfans opprimés
Se livrer à l'eſpoir qui les a ranimés.
D'une mère ſur-tout épargnez la tendreſſe.

SCÈNE VI.

DEMOPHON, STÉNÉLUS, IOLAS.

STÉNÉLUS.

SEIGNEUR, notre ennemi nous menace & nous preſſe.
Il a cru nous ſurprendre. Il s'eſt fait devancer
Par ces bruits d'une paix qu'il a feint d'annoncer ;
Cependant vers nos murs il marchoit en ſilence.
Il n'a pu, grace au ciel, tromper ma vigilance.
Tout eſt prêt, tout m'invite & m'appelle au combat ;
J'y vole.

DEMOPHON.

Il n'eſt pas tems. Le ſalut de l'État
Nous preſcrit d'oppoſer la prudence à l'audace.

STÉNÉLUS (*à part*).

Qu'eſt-il donc arrivé qui l'afflige & le glace ?

IOLAS (*bas à Demophon*).

Ah ! Seigneur ! quel moment vous laiſſez échapper ?

DEMOPHON (*bas à Iolas*).

Et les Dieux, Iolas, puis-je auſſi les tromper ?

STÉNÉLUS.

En tumulte à nos coups notre ennemi s'expoſe.
Laiſſez-moi l'attaquer avant qu'il ſe repoſe.

Si je cède, ébranlé par un premier effort,
Je laiſſe entre eux & moi les piéges de la mort.
Si ma première attaque entraîne leur déroute,
Egarés dans leur fuite, incertains de leur route,
Je vois leurs bataillons rompus, épouvantés,
Par leur propre frayeur à nos coups préſentés.
Je ne m'enivre point d'un vain deſir de gloire :
J'ai prévu ma défaite ainſi que ma victoire.
J'ai ſu pourvoir à tout, & n'ai rien haſardé.
A chaque événement chaque poſte eſt gardé ;
Et des tems & des lieux mon armée avertie,
N'attend que le ſignal d'une prompte ſortie.
Enfin, du noble eſpoir de revenir vainqueur
J'ai pour garans les Dieux, la juſtice & mon cœur.
Mais, quoi ! vous m'écoutez dans un morne ſilence !
Dites-moi donc au moins qui vous fait violence ?
De venger nos amis perdez-vous le deſſein,
Mon père ? ah ! s'il eſt vrai, vous me percez le ſein.
Ma vie eſt attachée au digne ſang d'Hercule.

IOLAS.

Quoi, prince !

STÉNÉLUS.

Il n'eſt plus tems que mon cœur diſſimule.
Oui, mon père, en ſervant d'illuſtres malheureux,
J'ai cru n'être d'abord que juſte & généreux ;
Aux traits de la pitié l'amour joignant ſa flamme,
Se changeoit en vertu pour entrer dans mon ame.

Et comment réſiſter au charme intéreſſant
Que prête à l'innocence un danger ſi preſſant ?
Comment à la beauté refuſer ſon hommage,
Lorſqu'elle eſt du malheur la plus touchante image ?
Comment voir Olimpie & ne pas l'adorer ?
Mon père, en la ſervant, laiſſez-moi m'honorer.
Je ſuis digne de vous, ſi je ſuis digne d'elle.
Des plus hautes vertus ſon ame eſt le modèle.
C'eſt la fille d'Hercule, Hercule a des autels ;
Et ce nom ſeul l'élève au-deſſus des mortels.

DEMOPHON.

Olimpie à vos vœux ſeroit-elle ſenſible ?

STÉNÉLUS.

Pouvoit-elle éprouver, dans ce moment terrible,
Quelque autre ſentiment que celui du malheur ?
Et l'amour peut-il naître au ſein de la douleur ?
Ah ! loin d'appeſantir cette chaîne importune
Dont ſouvent les bienfaits accablent l'infortune,
Au moins dans le malheur reſpectons ſa fierté,
Et laiſſons à ſon cœur toute ſa liberté.

IOLAS.

Je réponds de ce cœur, prince.

STÉNÉLUS.

Il veut que j'eſpère ;
Seigneur : vous l'entendez ; & vous êtes mon père.

DEMOPHON.

A des ſoins plus preſſans, mon fils, vous vous devez.
Mais ſi juſqu'à ſon cœur vos vœux ſont élevés,
Méritez-la; ſoyez aux yeux d'Hercule même
Digne par vos vertus que ſa fille vous aime.

STÉNÉLUS.

Qu'entends-je? à ſes tranſports mon cœur ne ſuffit pas.
J'embraſſe vos genoux, & je vole aux combats.

DEMOPHON.

Non, je vous le défends: ce mot doit vous ſuffire.
Quelque ardeur que la gloire ou l'amour vous inſpire,
Modérez-vous; ſoyez en défenſe; & demain
Attendez, pour combattre, un ordre de ma main.

SCÈNE VII.

DEMOPHON, IOLAS.

DEMOPHON (*à ſon fils qui s'éloigne*).

MALHEUREUX! quelle joie, en un tems plus proſpère,
Ce vertueux amour eût cauſée à ton père!
Allons, s'il eſt poſſible, obtenir en ſecret
Que les Dieux adoucis révoquent leur décret;
Ou voir s'il eſt un cœur qu'enflamme aſſez la gloire;
Pour vouloir de ſon ſang nous ſceller la victoire?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théâtre repréſente le veſtibule du palais de Demophon.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIMPIE, IOLAS.

OLIMPIE.

Le jour luit, & l'armée eſt encore immobile !
Nous auroit-on flatté d'un eſpoir inutile ?
Non, Sténélus commande ; & s'il a différé,
J'en augure un triomphe encor plus aſſuré.
Hier, à tout un peuple inſpirant ſon courage,
Comme il étoit tranquille au milieu de l'orage !
Et d'un fourbe inſolent comme il fut d'un coup-d'œil,
Défier la menace & confondre l'orgueil !
O toi qui fus témoin des triomphes d'Alcide,
N'étoit-ce pas ainſi que ſon ame intrépide
(S'il daignoit quelquefois partager ſes lauriers)
A dompter les tyrans animoit ſes guerriers ?

Quel digne ſoin pour lui, s'il eût, dans ſa vieilleſſe,
Du vaillant Sténélus pu former la jeuneſſe !
Il auroit reconnu le ſang de ſon ami ;
Sur les pas de Théſée il l'auroit affermi ;
Et peut-être, à ſa mort, en lui léguant ſes armes,
Il eût choiſi ſa main pour eſſuyer nos larmes !

IOLAS.

Où laiſſez-vous, Madame, égarer vos eſprits ?

OLIMPIE.

Des vertus d'un héros notre eſtime eſt le prix.

IOLAS.

Votre eſtime ! Ah ! je crains un ſentiment plus tendre.

OLIMPIE.

Quel qu'il ſoit, il eſt juſte.

IOLAS.

Il a droit d'y prétendre,
Je le ſais. Mais, hélas !

OLIMPIE.

Puis-je aſſez le chérir,
Quand pour nous à la mort il brûle de courir ?
Et quel ſeroit, dis-moi, cet orgueil inflexible,
Qui pour tant de vertus me rendroit inſenſible,
Moi qui de tous les miens lui devrai le ſalut ?
Ah ! ſi des malheureux l'amour eſt le tribut,

Qu'il en reçoive au moins le noble & pur hommage.

IOLAS.

Fille d'Hercule !

OLIMPIE.

Eh bien, j'adore ſon image.
Avant de me blâmer, condamne les mortels
Dont le culte aux héros élève des autels.
J'aime en lui le vengeur, l'appui de ma famille.
A cet amour Hercule eût reconnu ſa fille.

IOLAS.

Ah! loin de le blâmer cet amour généreux,
Je ne demande au ciel que de le rendre heureux.
Mais, Olimpie !

OLIMPIE.

Eh bien !

IOLAS.

Une amitié vulgaire
Croiroit devoir encor vous flatter ou ſe taire;
Et tels ſont nos malheurs, à ne vous rien céler,
Qu'il paroît inhumain de vous les révéler.
Athène en ce moment penche vers ſa ruine.

OLIMPIE.

Athène !

IOLAS.

Et ſur l'autel de Cérès Eleuſine,
Une vierge immolée au ſalut de l'État
Peut ſeule, en ſa faveur, décider le combat.

OLIMPIE.

De cela ſeul dépend la fortune d'Athène ?

IOLAS.

Sans ce grand dévoûment ſa défaite eſt certaine;
Mais le ciel vous protège & vous venge à ce prix.

OLIMPIE.

Les Dieux ſeront contens, le conſeil en eſt pris.
Qu'on s'apprête au combat, la victime eſt offerte.

IOLAS.

Qui ?

OLIMPIE.

Moi.

IOLAS.

Vous !

OLIMPIE.

A tes yeux mon ame s'eſt ouverte :
Tu me connois, tu ſais par quel lien caché,
A la vie aujourd'hui mon cœur eſt attaché ;
Mais l'amour dans ce cœur n'eſt point une foibleſſe.
Digne de mon courage, il en a la nobleſſe.
Je ſais que des débris du deſtin le plus beau,
La gloire eſt le ſeul bien qui nous ſuive au tombeau :
Hercule à ſes enfans l'a laiſſée en partage ;
Et mon ſang doit payer un ſi noble héritage.

IOLAS.

Dans le cœur d'une mère, ah! c'eſt porter la mort.
Eloignons-nous plutôt de ce funeſte bord.

OLIMPIE.

Nous, fuir! quand les deſtins, à nos vœux moins contraires,
Ne veulent que mon ſang pour rançon de mes frères!
Que diroit-on de nous, en voyant, d'un côté,
Un peuple généreux, pour notre liberté,
S'expoſer aux fureurs d'une guerre ſanglante;
De l'autre, des ingrats que la mort épouvante,
Le laiſſer, en fuyant, au milieu du danger,
Dont le trépas d'un ſeul eût pu le dégager?
Mourons; c'eſt un triomphe, & non pas un ſupplice.
Non, ne vous flattez pas que mon cœur s'aviliſſe,
Dieux jaloux: pourſuivez les enfans d'un rival,
D'un héros que ſa gloire a rendu votre égal;
Plus forts que le malheur, toute votre colère
Ne les rendra jamais indignes de leur père.
Mon ſort dépend de vous, mon cœur dépend de ſoi;
Et malgré vous du moins mes vertus ſont à moi.
C'en eſt aſſez, ami, je ſuis fille d'Alcide.

IOLAS.

Ah! ſon ſang vous anime, & ſa vertu vous guide.
Mais....

OLIMPIE.

Vas voir Demophon. Que l'autel ſoit paré,
Que les fleurs, le bandeau, le fer ſoit préparé.

Mon cœur eſt pur.

IOLAS.

O Dieux! ô vertueuſe fille!

OLIMPIE.

Je m'immole à ma gloire ainſi qu'à ma famille ;
Je m'immole au héros dont le bras nous défend.
Qu'on me mène à l'autel, & qu'il ſoit triomphant.

IOLAS.

O dévoûment funeſte autant que magnanime!
Puis-je le condamner ou l'approuver ſans crime?
De votre ſort, Madame, accablé, mais jaloux,
Adieu, je vais combattre & mourir après vous.

OLIMPIE.

Je vous laiſſe, Iolas, un plus ſaint miniſtère :
Vivez pour eſſuyer les larmes d'une mère.
Penſez que de ſes jours vos ſoins me ſont garans.
C'eſt aſſez d'un héros pour vaincre nos tyrans.
Laiſſez à Sténélus l'honneur de la victoire.
A la ſimple amitié ſacrifier ſa gloire,
C'eſt un de ces devoirs qu'il faut aimer pour eux:
Moins ils ſont éclatans, plus ils ſont généreux.
Mais voici Déjanire ; ami, cachez vos larmes.

SCÈNE II.

DÉJANIRE, OLIMPIE.

DÉJANIRE.

AH ! pourquoi nous livrer à d'injuſtes alarmes,
Ma fille ? on eſt bien loin de nous abandonner.
Le ſignal du combat que le roi va donner,
S'annonce à la faveur des plus heureux auſpices.
On dit qu'à nos ſouhaits tous les Dieux ſont propices ;
Et déjà les autels fument de toutes parts :
Déjà le peuple en foule inonde les remparts ;
Et dans ſes vœux ardens pour un prince qu'il aime,
Le croiras-tu, ma fille ? il te nomme toi-même,
Il dit qu'à ton hymen deſtiné par le roi,
Sténélus va combattre & va vaincre pour toi.

OLIMPIE (*à part*).

J'étois aimée, ô Dieux !

DÉJANIRE.

Qui nous l'eût dit, ma fille ;
Qu'aujourd'hui tu ſerois l'eſpoir de ta famille ?
Qu'il m'eſt doux de fonder ſon bonheur ſur le tien ;
Et de voir tous les cœurs d'accord avec le mien !
Je vais bientôt finir ma courſe douloureuſe ;
Mais je meurs ſans regrets ſi ma fille eſt heureuſe.

OLIMPIE (*à part*).

Quel ſupplice !

DÉJANIRE.

D'où vient cet air ſombre & diſtrait ?
De ſi beaux nœuds pour toi ſeroient-ils ſans attrait ?
Et du cœur d'un héros ſouveraine adorée,
Te crois-tu par ſes vœux foiblement honorée ?
Après tant de périls & de calamités,
Un inſtant met le comble à nos félicités :
N'y ſois pas inſenſible ; & reçois avec joie
Les biens ineſpérés que le ciel nous envoie.

OLIMPIE.

Ah ! fûtes-vous heureuſe ?

DÉJANIRE.

Un cœur foible & jaloux
Empoiſonnoit en moi le bonheur le plus doux.
Mais la gloire & l'amour me payoient de mes larmes ;
Et le tourment d'aimer avoit pour moi des charmes.
Un deſtin plus tranquille eſt promis à ton cœur.
La paix auprès de toi va fixer ton vainqueur ;
Et cher à ſon amante, & toujours digne d'elle,
Il ſera trop heureux pour n'être pas fidele.

OLIMPIE.

O ma mère !

DÉJANIRE.

En un jour que ton ſort eſt changé !

OLIMPIE.

Ce jour n'eſt pas fini.

DÉJANIRE.

Le ciel interrogé
A nos vengeurs, ma fille, a promis la victoire.

OLIMPIE (*à part.*)

A quel prix !

DÉJANIRE.

Sténélus reviendra plein de gloire.

OLIMPIE (*à part.*)

Quel retour !

DÉJANIRE.

Et couvert d'un éclat immortel,
Sur ſon char de triomphe il te mène à l'autel.
Tu pâlis !

OLIMPIE.

Aux combats vous voyez qu'il s'élance ;
De cette noble ardeur je crains la violence.
A pleurer notre appui ſerions-nous réſervés ?

DÉJANIRE.

Non, ma fille : les Dieux nous ont trop éprouvés.
Et pour nous, dès ce jour, leur faveur recommence.

OLIMPIE.

OLIMPIE.

Puiſſent mes vœux ſur vous attirer leur clémence!
Pour moi, l'unique ſoin qui me doive toucher,
Ma mère, à vos tyrans, c'eſt de vous arracher,
De ſauver d'un héros ces vivantes images,
Ces fils, de votre hymen les plus précieux gages;
Les ſeuls dignes d'Hercule & de tout votre amour,
Les ſeuls qui de ſa gloire hériteront un jour.

SCÈNE III.

DEMOPHON, DÉJANIRE, OLIMPIE.

DEMOPHON (*à part*).

Qui? moi! tromper ſa mère, & ſouffrir qu'elle meure!..
Madame, il faut partir.

DÉJANIRE.

Moi, Seigneur!

DEMOPHON.

Voici l'heure.
Votre ſéjour ici nous expoſe & vous perd.
Nos murs ſont inveſtis, mais le port eſt ouvert.
Un vaiſſeau vous attend.

DÉJANIRE (*à ſa fille*).

Soutiens-moi, je ſuccombe.
Un vaiſſeau nous attend! Je ne veux qu'une tombe.

Mes enfans, votre mère a déjà trop vécu.
Par l'excès du malheur ſon courage eſt vaincu.

DEMOPHON (*à part*).

Quelque ami plus heureux vous ſera favorable.

DÉJANIRE.

Je vous ai vu me tendre une main ſecourable.
Ah! de nous protéger perdez-vous le pouvoir;
Ou n'eſt-ce plus pour vous une gloire, un devoir?
L'ennemi ſe préſente, on marche, on va combattre;
Tout flatte mon eſpoir; & vous venez l'abattre!
Votre gloire eſt au comble, & va ſe démentir!
Un ordre rigoureux nous condamne à partir!
C'eſt trop nous expoſer au mépris de la terre,
Seigneur. Si vous fuyez les dangers de la guerre,
Ne ſoyez ni prudent, ni cruel à demi:
Achevez d'appaiſer un barbare ennemi;
Achevez d'étouffer une pitié funeſte;
Livrez-nous à la mort, le ſeul bien qui nous reſte.

DEMOPHON.

Moi vous livrer, grands Dieux!

DÉJANIRE.

Eh bien, défendez-nous.
Avez-vous oublié qu'Alcide, mon époux,
A bravé pour Théſée & le Styx & Cerbère?
Il oſa des enfers arracher votre père;
Et vous, pour ſes enfans qu'aurez-vous entrepris?
Pardonnez. La douleur a troublé mes eſprits.

Mais à cet abandon nous devions nous attendre.

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en coûte (& vous devez m'entendre)
Vos ſermens ſont pour vous d'inviolables loix ;
Et les Dieux ſont garans des promeſſes des rois.
Vous nous avez promis un rempart, un aſyle ;
Notre exil eſt honteux, notre fuite inutile ;
Il y va de l'honneur, il y va du mépris.
Tenez votre promeſſe, il n'importe à quel prix.

DEMOPHON.

Qu'oſez-vous demander ?

DÉJANIRE.

Seigneur, vous êtes père.
Verrez-vous à vos pieds expirer une mère ?
Vous détournez les yeux ! c'eſt trop m'humilier.
Ma fille, ce n'eſt plus à nous de ſupplier.
Viens, ſuis-moi. Roi cruel ! tes victimes ſont prêtes !
Au glaive du tyran tu peux offrir nos têtes.
Viens le voir s'aſſouvir du ſang que tu lui vends ;
Mais ne te flatte pas de nous livrer vivantes.
Sois le témoin du crime ainſi que le complice.
Pour nous, ce temple même eſt le lieu du ſupplice.
Autour de cet autel il faut nous immoler ;
Avant de nous trahir il faut le violer.
Je veux que Jupiter au pied de ſa ſtatue,
Puiſſe voir en un jour ſa famille abattue ;
Que ſon ſang jailliſſant ſous le fer inhumain,
Aille exciter la foudre immobile en ſa main.

SCÈNE IV.

OLIMPIE, DEMOPHON.

OLIMPIE.

SEIGNEUR, au déſeſpoir vous la voyez livrée.

DEMOPHON.

Hélas ! des mêmes traits mon ame eſt déchirée.
Malheureuſe imprudence ! aveugle impiété,
De vouloir lire au ſein de la divinité !
Mais d'un peuple indiſcret telle eſt l'inquiétude :
Il ne peut de ſon ſort ſouffrir l'incertitude ;
Il provoque le ciel. Jaloux de l'avenir,
Le ciel enfin laſſé conſent à le punir ;
Et le Dieu qu'il irrite, en rompant le ſilence,
Ne fait que trop ſentir qu'on lui fait violence.
Vous, qu'un fils, mon eſpoir, croit voir à ſon retour
Partager ſon bonheur, ſa gloire & mon amour,
Ma fille (pardonnez ce nom à ma tendreſſe),
Vous voyez mes combats & l'horreur qui me preſſe.
Je vois trop qu'avec vous un vertueux ami
A trahi le ſecret dont mon cœur a frémi ;
Quelle victime aux Dieux faut-il donc que j'immole ?

OLIMPIE.

Je connois mon devoir : gardez votre parole.

DEMOPHON.

Moi, payer la victoire au prix de votre ſang !

OLIMPIE.

Ce ſang eſt un tribut que je dois à mon rang.
C'eſt pour le prodiguer qu'un héros nous le donne.
Nous naiſſons pour mourir quand la gloire l'ordonne.
Je n'affecterai point un orgueil faſtueux.
La nature a ſes droits ſur un cœur vertueux.
L'état épouvantable où je laiſſe une mère,
L'eſpoir de vous nommer de ce doux nom de père,
L'amour de votre fils, ou plutôt mon amour,
Me font avec douleur abandonner le jour.
Mais je dois mériter ſes vœux & votre eſtime,
Être digne de vous & du ſang qui m'anime,
Et réduite à choiſir la honte ou le trépas,
Je n'ai point balancé ; je ne changerai pas.

DEMOPHON.

C'eſt aux Dieux à changer. Jaloux de leur ouvrage,
N'auroient-ils pris plaiſir à former leur image,
Ne l'auroient-ils offerte aux regards des mortels,
Que pour la voir détruire au pied de leurs autels ?
Ah, ma fille !

OLIMPIE.

Tournez cette pitié ſenſible
Sur une mère, hélas ! dont le ſort eſt horrible.

Conſolez un héros dont mon cœur fut charmé.
Que je le plains, s'il m'aime autant qu'il eſt aimé!
Dites-lui qu'au tombeau j'emporte ſon image;
Qu'entre une mère & lui mon ame ſe partage.
Témoin de mon amour, témoin de mes douleurs,
Rendez-lui mes adieux, confiez-lui mes pleurs;
Dites-lui, qu'effrayé du coup qui nous ſépare,
Mon cœur s'eſt révolté contre une loi barbare;
Dites-lui, que la fille & d'Hercule & des Dieux
N'a cherché qu'en tremblant un trépas glorieux.
Ne m'attribuez point un orgueil qui le bleſſe.
Il verra plus d'amour dans un peu de foibleſſe.
Je lui lègue une mère: il ſera ſon appui.
Si ſa fille eût pu vivre, elle eût vécu pour lui.
Mais pourquoi s'attendrir? Ce ne ſont point des larmes
Qui doivent aſſurer le ſuccès de vos armes;
Et ce n'eſt point à vous à pleurer ſur mon ſort,
Quand je vole à la gloire en m'offrant à la mort.
La route à tous les deux en doit paroître aiſée.
Je ſuis fille d'Hercule, & vous fils de Théſée.
Allez, Seigneur; preſſez ce glorieux inſtant,
D'un front auſſi ſerein que ma vertu l'attend.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, *ſeule.*

D'OU me vient cet écrit ? Quel en eſt le myſtère ?
« Ta fille va périr victime volontaire ».
Ma fille ! Je me meurs.... Quoi ! me trahir ainſi !
Pourquoi ? Quel eſt ſon crime ? A quel Dieu ?... La voici.

SCÈNE II.

DÉJANIRE, OLIMPIE.

OLIMPIE (*au fond du théâtre*).

L'HEURE me preſſe. Allons.

DÉJANIRE.

Où vas-tu ?

OLIMPIE.

Dieux !

DÉJANIRE.

Tu ſembles
Eviter mes regards !

OLIMPIE.

Moi, ma mère !

DÉJANIRE.

Tu trembles !

OLIMPIE.

Je viens de m'attendrir ſur vos foibles enfans.

DÉJANIRE.

Et n'allons-nous pas voir leurs vengeurs triomphans?

OLIMPIE.

Du deſtin des combats leur ſalut va dépendre.
Que de ſang, que de pleurs ce jour fera répandre !
Madame, ayons pitié, dans ce moment d'effroi,
De l'état accablant & d'un père & d'un roi.
Auprès de notre appui ſouffrez que je me rende.

DÉJANIRE.

Ne fait-il pas aux Dieux quelque nouvelle offrande?

OLIMPIE.

A ſes vœux paternels les miens vont ſe mêler.

DÉJANIRE.

Et moi, ma fille, & moi qui va me conſoler?

OLIMPIE.

Auprès de vos enfans, objets de vos tendreſſes,
Vous allez recevoir leurs touchantes careſſes,
Y répondre, calmer leurs craintives douleurs,
Et dans leur ſein vous-même oublier vos malheurs.

DÉJANIRE.

Oublier mes malheurs! l'as-tu penſé, cruelle?
Connois-tu bien ta mère? & ſais-tu que pour elle
Sans toi, ſans cet objet, le charme de ſes yeux,
Le monde eſt ſolitaire, & le jour odieux?

OLIMPIE.

Vous allez me revoir.

DÉJANIRE.

Hélas! où te verrai-je?
Eſt-ce ſur cet autel impie & ſacrilège
Où des prêtres cruels vont déchirer ton ſein?

OLIMPIE.

Quoi!

DÉJANIRE.

Je l'ai découvert, ce barbare deſſein;
Mais ma mort préviendra mon malheur & leur crime.

OLIMPIE.

Ma mère!

DÉJANIRE.

Si les Dieux veulent une victime,
Je ſuis prête; c'eſt moi qu'il faut ſacrifier.
Mon crime eſt à moi ſeule, & je dois l'expier.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, DEMOPHON, OLIMPIE.

DÉJANIRE.

SEIGNEUR, j'ai tout appris; c'eſt en vous que j'eſpère.
Je me jette à vos pieds.

DEMOPHON.

Trop malheureuſe mère !

DÉJANIRE.

Plus malheureuſe, hélas ! qu'on ne peut concevoir.
Par l'excès de mes maux laiſſez-vous émouvoir.
Vous voyez devant vous le charme de ma vie.
Si dans mon déſeſpoir ma fille m'eſt ravie,
Mes enfans vont pleurer & leur mère & leur ſœur.
Elle ſeule à mes maux mêloit quelque douceur.
Vingt fois, prête à céder à ma douleur mortelle,
J'ai regardé ma fille, & j'ai vécu pour elle.
A ſon ſort pour jamais mon ſort eſt attaché.
Avec elle, Seigneur, le jour m'eſt arraché.
Mais quel dieu peut vouloir que l'innocent périſſe !
S'ils ont ſoif de mon ſang, que la ſource en tariſſe.

DEMOPHON.

Ce n'eſt point votre ſang que demandent les Dieux.

DÉJANIRE.

N'oſez-vous démentir un oracle odieux ?

Eh, quoi! ſi dans leur temple un fourbe aſſez farouche
Prête ſon ame au dieu que fait parler ſa bouche,
Eſt-ce à vous d'écouter ſon horrible fureur?
Il reſte une hydre à vaincre,& cette hydre eſt l'erreur.
Oſez la terraſſer : cette ſeule victoire
De Théſée & d'Hercule effacera la gloire.

DEMOPHON.

Moi! changer tout un peuple! & dans ſi peu d'inſtans!
L'opinion, Madame, eſt l'ouvrage du tems;
Et dans tous les eſprits dès qu'elle eſt affermie,
Malheur aux ſouverains qui l'ont pour ennemie!

DÉJANIRE.

Eh bien, ſuis-moi, ma fille; & ſous le coup mortel
Allons tomber enſemble, au pied du même autel.
Tout ce que je demande en perdant la lumière,
C'eſt la triſte douceur de mourir la première.
Que ſais-je, hélas! peut-être au ſortir de mon flanc
Le couteau ſacrilège, encor teint de mon ſang,
Jettera dans ce peuple une horreur ſalutaire;
Peut-être une pitié ſoudaine, involontaire,
Arrêtant par un cri ce maſſacre inhumain,
Du prêtre épouvanté fera tomber la main.

OLIMPIE.

Et pourquoi, ſi ce peuple eſt juſte & magnanime,
Ne frémiroit-il pas au nom de la victime?
Eſt-ce, au gré de ſes dieux, mon ſang qui doit couler?
Qu'on l'aſſemble; à ſes yeux je vais tout révéler,

Madame, & tout va prendre une face nouvelle.
Venez, Seigneur; venez.

DÉJANIRE.

Tu vas mourir, cruelle!
Je te connois. Arrête, & ne me quitte pas.
Mes pas ſeront ſans ceſſe attachés à tes pas.
Je te ſuivrai par-tout.

OLIMPIE.

Mère déſeſpérée!
Suivez-moi donc; venez, de contrée en contrée,
Voir encor vos enfans pourſuivis, rebutés,
Accablés de mépris à vous ſeule imputés,
Et livrés à l'opprobre, ou traînés au ſupplice.
Ah! des crimes du ſort ne ſoyez point complice.
Penſez au ſang des Dieux qui me doit animer,
Penſez à ces enfans que l'on veut opprimer.
Inſenſible pour eux, de moi ſeule idolâtre,
N'êtes-vous que ma mère? Êtes-vous leur marâtre?
Ne ſont-ils plus le ſang du vainqueur des enfers,
La terreur des tyrans, l'eſpoir de l'univers?
Voulez-vous les trahir pour une infortunée
Qu'à languir dans l'oubli ſon ſexe a condamnée,
Pour moi qui ne puis rien de grand, de généreux,
Si vous m'ôtez l'honneur de m'immoler pour eux?
Qu'ils vivent pour venger, pour protéger la terre;
Qu'ils vivent pour monter au ſéjour du tonnerre.

Et pour eux & pour vous c'eſt à moi de mourir.
Voilà ma ſeule gloire, & je dois y courir.
Adieu.

DÉJANIRE (*la ſerrant dans ſes bras*).

Tu vas mourir, & tu veux que je vive,
Malheureuſe !

SCÈNE IV.

IOLAS, les précédens.

IOLAS.

LE prince en ce moment arrive.

DÉJANIRE.

Je reſpire.

DEMOPHON.

Mon fils ! au moment du combat !

DÉJANIRE.

Il vient me ſecourir.

OLIMPIE.

Mon courage s'abat.

DEMOPHON.

Ah ! Madame, tremblez de lui laiſſer connoître. . . .

DÉJANIRE.

Non, de mon déſeſpoir mon cœur n'eſt plus le maître.

DEMOPHON.

Eh bien, livrez le père & le fils à la mort.
C'en eſt fait, s'il apprend où nous réduit le ſort.
Il oſera des Dieux mépriſer l'aſſiſtance ;
Il croira des eſprits forcer la réſiſtance ;
Il voudra les contraindre ; & par un attentat,
Il perdra vos enfans, vous, ſon père & l'État.
Vous ne connoiſſez pas ce peuple encor ſauvage.
Le héros qui du crime a purgé ce rivage,
Qui rangea ſous ſes loix des brigands diſperſés,
Qui releva des Dieux les autels renverſés,
Théſée a vu ſa gloire indignement flétrie :
Il eſt mort dans l'exil, chaſſé de ſa patrie.
Jugez, en irritant tout un peuple effréné,
Dans quel abîme affreux vous m'aurez entraîné.

DÉJANIRE.

Roi cruel ! au milieu des tourmens que j'endure,
Vous voulez étouffer le cri de la nature !

OLIMPIE.

Au nom de vos enfans, au nom de leur appui,
Ne vous expoſez pas à les perdre avec lui.
Laiſſez-moi lui parler ; cachez-lui vos alarmes.
Hélas ! je ne ſuis point inſenſible à vos larmes.
Je dois chérir la vie ; & pour la mépriſer,
Ma mère, quels liens n'ai-je pas à briſer ?

Ah ! laiſſez-moi le ſoin de me ſauver moi-même.
Mais ſauvons avant tout un héros qui nous aime.

DÉJANIRE (*à Iolas*).

Ami, veille ſur elle, & ne la quitte pas.

OLIMPIE (*au roi*).

Seigneur, comptez ſur moi. Je ſuis de près vos pas.

SCÈNE V.

STÉNÉLUS, OLIMPIE.

STÉNÉLUS.

AH ! Madame, à vos yeux je rougis de paroître.
D'une indigne lenteur vous m'accuſez peut-être ;
Mais dès l'aube du jour le ſignal attendu,
Par mon père, à ma honte, eſt encor ſuſpendu.
Je vais m'en plaindre à lui, ſavoir ce qui l'arrête,
Preſſer l'ordre & l'inſtant du combat qui s'apprête,
Et contre vos tyrans plein d'un noble courroux,
Rejoindre mon armée & combattre pour vous.

OLIMPIE.

Aux alarmes d'un père épargnez vos reproches.
Je ſais que du combat il a craint les approches.

Mais ce n'eſt point à vous, prince, d'en murmurer.

STÉNÉLUS.

Et qui peut ſi long-tems l'avoir fait différer ?

OLIMPIE.

Un oracle a parlé. Savez-vous ſa réponſe ?

STÉNÉLUS.

Je ne veux point ſavoir ce que le ciel annonce.
L'avenir eſt à lui, le préſent eſt à moi,
Madame ; & vous ſervir eſt ma ſuprême loi.

OLIMPIE.

Pour ſignal du combat il veut un ſacrifice.

STÉNÉLUS.

Eh bien, s'il faut du ſang pour le rendre propice,
En eſt-il que pour vous on répande à regret ?

OLIMPIE.

Je ſens que ma douleur va trahir mon ſecret.
Allez, prince, évitez ce funeſte ſpectacle.
Il en coûte à mon cœur de n'y plus mettre obſtacle ;
Mais à tant d'infortune il s'agit d'échapper,
Et c'eſt de vos périls que je dois m'occuper.

STÉNÉLUS.

Ah, Madame ! Eſt-ce à vous de trembler pour ma vie ?
Vaincre ou mourir pour vous eſt le ſort que j'envie.
Mais ce moment terrible eſt peu fait pour l'amour.
Mon devoir me rappelle ; & c'eſt à mon retour,

Que

Que le front couronné des palmes de la gloire,
En tombant à vos pieds de mon char de victoire,
J'oſerai vous prier d'accepter une main
Fumante encor du ſang d'un tyran inhumain.
Ainſi doit éclater le beau feu qui me brûle;
Ainſi j'aſpire à plaire à la fille d'Hercule;
Et je dois m'élever à ce ſort glorieux
Par le même chemin qui l'a conduit aux cieux.
Juſques-là c'eſt aſſez que votre indifférence
Laiſſe aux vœux de mon cœur une foible eſpérance.

OLIMPIE.

C'eſt aſſez pour vous, prince, & c'eſt trop peu pour moi.
Vous êtes généreux, votre exemple eſt ma loi.
Je ne ſais point rougir d'être juſte & ſincère.
Tant d'amour m'attendrit, tant de vertu m'eſt chère;
Vos bienfaits, vos exploits ſont des droits ſuperflus.
Si le ſort vous trahit, c'eſt un titre de plus.
Du ſecret de mon cœur c'eſt vous rendre le maître.
Pour la dernière fois nous nous voyons peut-être,
Et je veux dans ce jour, ſi terrible pour moi,
Qu'un ſerment vous engage & réponde à ma foi.
Je veux, quelques aſſauts que le deſtin nous livre,
Qu'heureux ou malheureux, vous conſentiez à vivre;
Et, ſi ce n'eſt pour moi, pour le ſalut de tous,
Pour un père accablé qui n'eſpère qu'en vous,
Pour l'État dont la gloire en vos vertus réſide,
Pour cette veuve, hélas! pour ces enfans d'Alcide,

De vos jours précieux jurez de prendre ſoin.

STÉNÉLUS.

Quel ſerment !

OLIMPIE.

Je l'exige.

STÉNÉLUS.

En avez-vous beſoin ?

OLIMPIE.

Mon repos en dépend.

STÉNÉLUS.

Eh bien, je vous le jure,
Je vivrai pour venger vos malheurs, votre injure,
Pour vous aimer.

OLIMPIE.

Adieu. C'eſt trop vous retenir.
Adieu ; de vos ſermens gardez le ſouvenir.

SCÈNE VI.

OLIMPIE, IOLAS.

OLIMPIE.

Je ne le verrai plus !... On m'attend. Sois mon guide.

IOLAS.

Moi, Madame !

OLIMPIE.

Iolas, tu fus l'ami d'Alcide ;

Penſe qu'il nous regarde & qu'il m'ouvre les cieux.
La terre eſt un exil pour la race des Dieux.

IOLAS.

Ah! j'ai beau réſiſter à ſa loi ſouveraine ;
Sa vertu, malgré moi, me domine & m'entraîne.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, *ſeule.*

JE ſuis trahie. O ciel! ma fille! C'en eſt fait.
Ma fille m'eſt ravie! O noirceur! ô forfait!
Où courir? Dans ces murs, errante, déſolée,
Qui daignera m'apprendre où ma fille eſt allée?
Qui daignera guider mes pas irréſolus?
Ma fille!.. Affreux ſilence! Elle ne m'entend plus.

SCÈNE II.

DÉJANIRE, IOLAS.

DÉJANIRE.

PERFIDE! qu'as-tu fait de ma fille?

IOLAS.

Ah! Madame,
N'accuſez que les Dieux.

DÉJANIRE.

Tu viens m'arracher l'ame.

Ote-toi de mes yeux & me laiſſe mourir.

IOLAS.

Elle-même à l'autel elle a voulu courir.

DÉJANIRE.

Je veux la ſuivre. Allons.

IOLAS.

Hors de toute aſſiſtance;
Une heure entre elle & vous a mis trop de diſtance.
Au temple d'Eleuſis elle va s'immoler;
Et déjà loin des murs j'ai vu ſon char voler.

DÉJANIRE.

Et tu n'as pu, cruel, t'oppoſer à ſa fuite!

IOLAS.

Le roi, hors du palais en pleurant l'a conduite;
Et ſoudain, ſur un char qu'il a fait avancer,
Digne fille d'Hercule, on la voit s'élancer.

DÉJANIRE.

Elle a donc oublié qu'elle avoit une mère!

IOLAS.

Tout un peuple attendri l'entoure & la révère;
Et parmi tant de cris dans les airs confondus,
Les cris de ma douleur ne ſont point entendus.
Cependant ſon regard me cherche & me rencontre.
« Voici l'inſtant, dit-elle, où la vertu ſe montre:

» Ami, lorſque mon père éleva ſon bûcher,
» Il m'apprit à la mort comme il falloit marcher.
» De cet exemple un jour fais ſouvenir mes frères.
» Les Dieux à nos pareils ne ſont jamais contraires ;
» Et pour nous le malheur n'a rien d'injurieux,
» Puiſqu'il nous laiſſe au moins un trépas glorieux.
» Si le mien doit coûter des larmes à ma mère,
» Que ſa douleur ſoit tendre, & ne ſoit point amère ;
» Et pour ſe conſoler d'un dévoûment ſi beau,
» Qu'elle ſonge à ma gloire en voyant mon tombeau ».
On eût dit, à l'éclat dont brilloit ſon viſage,
Qu'Alcide eût à ſa fille inſpiré ſon courage ;
Et l'on ſe demandoit, en voyant ſa fierté,
Si c'étoit la victime ou la divinité.
Elle part, & ſa courſe eſt à ſon gré trop lente.
Elle n'obéit point en victime tremblante ;
Elle pardonne aux Dieux, elle commande au ſort,
Enfin, comme en triomphe, elle court à la mort.

DÉJANIRE.

Elle ne mourra point. Non, il n'eſt pas poſſible
Que le ciel la contemple & demeure inflexible :
Il daignera pour elle adoucir ſes décrets.
Qu'a-t-elle fait aux Dieux ? Quoi ! l'auguſte Cérès,
Quoi ! la divinité de l'amour maternelle,
Qui redemande encore à la nuit éternelle
L'unique & doux objet de ſa tendre amitié,
Pour ma fille & pour moi ſeroit donc ſans pitié !

Non, trop ſenſible, hélas ! pour être ſi ſévère,
Une mère plaindra les tourmens d'une mère.

IOLAS.

Au moins ce foible eſpoir n'eſt-il pas démenti ;
Et tant que le ſignal n'aura pas retenti....

DÉJANIRE.

Le ſignal !

IOLAS.

Ecoutons.

DÉJANIRE.

Ainſi du ſacrifice
Le ſignal du combat ſera l'affreux indice ?

IOLAS.

On l'attend.

DÉJANIRE.

Je friſſonne. Et s'il eſt entendu,
De ma fille à l'autel le ſang eſt répandu.
Ah ! je ſens tout le mien ſe glacer dans mes veines.

IOLAS.

Les Dieux n'ont fait ſouvent que des menaces vaines;
Et tout prêt à frapper leur bras s'eſt retenu.

DÉJANIRE.

Eſt-il encor pour moi de ſupplice inconnu ?

IOLAS.

Chaque inſtant qui s'écoule accroît mon eſpérance.

DÉJANIRE.

Chaque inſtant qui s'écoule ajoute à ma ſouffrance.

IOLAS.

Quelques momens encore...

DÉJANIRE.

Hélas! de mes tourmens
L'effroyable durée a-t-elle des momens?

IOLAS.

L'eſpérance adoucit le ſort le plus terrible.

DÉJANIRE.

Mon eſpérance eſt foible, & ma crainte eſt horrible.
Ciel! n'ai-je point dans l'air entendu quelque bruit?

IOLAS.

Tout eſt calme.

DÉJANIRE.

Aux abois mon courage eſt réduit.

IOLAS.

Et qui ſait ſi déjà la Déeſſe appaiſée,
Et par les vœux d'Hercule & par ceux de Théſée;
Ne ſe contente pas d'un ſimple & pur encens,
Et n'aura pas fait grace à des jours innocens?
Qui ſait ſi votre fille à l'autel deſcendue,
Par les Dieux ſatisfaits ne vous eſt pas rendue?

DÉJANIRE.

Grands Dieux ! prenez ma vie, & daignez ſeulement,
Pour l'embraſſer encor, m'accorder un moment.
Que ma fille reſpire & que je la revoie ;
Je conſens à mourir de l'excès de ma joie.

(*Le bruit des clairons ſe fait entendre*).

Ah ! (*Elle tombe évanouie*).

IOLAS.

C'en eſt fait.

SCÈNE III.

DEMOPHON, IOLAS, DÉJANIRE & ſes Enfans.

DEMOPHON (*regardant Déjanire*).

QUE vois-je ?

DÉJANIRE.

Elle expire, & je vis !

DEMOPHON.

Venez, foibles enfans, trop long-tems pourſuivis :
C'eſt à moi déſormais à vous ſervir de père.
Embraſſez, ranimez, conſolez votre mère.

DÉJANIRE.

Mes enfans, mes enfans, vous n'avez plus de ſœur.
Les Dieux de la revoir vous ôtent la douceur.
C'eſt pour vous, c'eſt pour moi qu'elle a perdu la vie,
Et de ſa mort dans peu ma mort ſera ſuivie.
Vous n'avez plus de mère.

DEMOPHON.

Hélas! du moins pour eux,
Faites ſur vous, Madame, un effort généreux.
Quoi! tandis qu'à la mort leur ſœur pour eux ſe livre,
Vous, mère, à vos enfans vous refuſez de vivre!

DÉJANIRE.

Je ne puis rien pour eux. Je ſens que ma douleur
Ne feroit qu'ajouter à leur propre malheur.
Aux dieux depuis long-tems mon exiſtence pèſe;
Et je ſais mieux que vous comment on les appaiſe.

SCÈNE IV.

EUMÈNE, & les précédens.

EUMÈNE.

SEIGNEUR, vous triomphez. Du haut de nos remparts,
On voit les Argiens rompus de toutes parts.
Un choc impétueux les pouſſe, les renverſe;
Et déjà devant nous la terreur les diſperſe.

On ne ſait point encor quel ſoudain mouvement
A pu cauſer leur trouble & leur étonnement ;
Mais on croit que du ſort la rigueur légitime
Aura fait de leur roi ſa première victime.

DEMOPHON.

Que périſſent de même, aux premiers traits lancés,
Du malheur des humains les auteurs inſenſés. —
De nos armes enfin, ſi tel eſt l'avantage,
D'Hercule à vos enfans ce jour rend l'héritage,
Madame : & plût au ciel que d'un nouveau lien
Il eût pu joindre auſſi votre ſang & le mien !
J'eſpérois n'en former qu'une même famille ;
Et mon fils, digne enfin de votre auguſte fille,
N'aſpiroit....

DÉJANIRE.

Ah ! cruel, ſi vous l'aviez voulu !...
Mais non, dans votre cœur il étoit réſolu
Ce forfait, honoré du nom de ſacrifice :
Vous trompiez ma foibleſſe. Un barbare artifice
Sembloit de ton hymen allumer le flambeau ;
Et ton lit nuptial, ma fille, eſt le tombeau !
Et vous venez m'offrir vos ſecours, votre zèle !
Ma fille ne vit plus ; je perds tout avec elle.
Tremblez. Votre ſupplice eſt déjà préparé.
C'eſt dans le cœur d'un fils, par vos mains déchiré,
D'un fils que vous aimez, & que votre furie
Prive d'une moitié ſi tendrement chérie ;

C'eſt au fond de ce cœur qui partage mes maux,
Que vous allez trouver mes vengeurs, vos bourreaux.
Son amante n'eſt plus : que ſans ceſſe il la pleure ;
Qu'il pleure ſur ſa tombe, ou plutôt qu'il y meure.
Quels que ſoient ſes regrets, ſes larmes, ſa douleur,
Ils ne peuvent jamais égaler ſon malheur.
Mais non. Pour le ſentir il faudroit être mère,
Ma fille ; c'eſt à moi que ta perte eſt amère.
Le tems peut eſſuyer les larmes d'un amant,
L'amour au déſeſpoir ſe conſole aiſément ;
La nature elle ſeule, immuable, éternelle,
Se nourrit de ſes pleurs, toujours nouveaux comme elle,
(*à Iolas*).
Guide mes pas.

IOLAS.

Seigneur, daignez nous ſecourir.

DEMOPHON.

Où voulez-vous aller ?

DÉJANIRE.

Voir ma fille, & mourir.

IOLAS.

Madame !

DÉJANIRE.

Laiſſe-moi.

SCÈNE V.

LE PEUPLE, STÉNÉLUS, OLIMPIE, un eſclave & les précédens.

DÉJANIRE.

CIEL! ma fille! Ah! j'expire. —
C'eſt toi! Quel Dieu te rend aux vœux de Déjanire!

OLIMPIE.

Un héros, dont j'ai vu les exploits triomphans.

DÉJANIRE.

Ah, prince! ô mon appui! Ma fille! mes enfans!
Partagez mes tranſports. Et vous, trop heureux père,
Pardonnez mes fureurs à l'amour d'une mère.

DEMOPHON.

Je ne ſens que ma joie & mon étonnement.
Mon fils, quel coup du ſort produit ce changement?

STÉNÉLUS.

L'amour. De vos délais mon armée inquiète,
Attendoit le ſignal immobile & muète;
Et moi, dans mes ſouhaits aveuglé ſur mon ſort,
Je preſſois le ſignal, le ſignal de ſa mort.
Un Dieu veilloit ſur elle. A mes pieds on amène
Cet eſclave Argien, pris ſous les murs d'Athène.

J'apprends que de Cérès le ſacrificateur,
L'interprète des Dieux, n'eſt qu'un lâche impoſteur ;
J'apprends qu'avec Coprée il eſt d'intelligence,
Que du tyran d'Argos il remplit la vengeance.
De l'eſclave ſuivi, dans mon trouble mortel,
J'abandonne mon camp, je vole vers l'autel,
J'arrive. Quel ſpectacle à mes yeux ſe préſente !
C'eſt le couteau fatal levé ſur mon amante !
« Arrête, malheureux ! ſi tu frappes, tu meurs ».
Il frémit ; il veut voir d'où partent ces clameurs,
Il rencontre mes yeux que le courroux anime ;
Il voit auprès de moi le témoin de ſon crime ;
Il voit qu'il eſt trahi ; ſon bras déſeſpéré
Tourne contre ſon ſein le glaive préparé.
Il tombe dans ſon ſang. Ma main tremblante encore
Enlève de l'autel cet objet que j'adore ;
Et redoutant pour elle un attentat nouveau,
Couverte encor du voile, & ceinte du bandeau,
Je la mène en triomphe aux yeux de mon armée.
De mon départ ſoudain je la trouve alarmée.
« Amis, voici la fille d'Hercule & des Dieux,
» Ai-je dit : combattons, triomphons à ſes yeux ».
A ces mots, ou plutôt à l'aſpect d'Olimpie,
D'une intrépide ardeur mon armée eſt remplie.
On fait ſonner la charge, on ſe mêle, on combat ;
Mon ame avoit paſſé dans le ſein du ſoldat.
Tout fléchit ſous nos coups, & la fille d'Alcide,
A travers les dangers, eſt l'aſtre qui nous guide.

Euryſthée a péri. Le ciel m'a protégé.
Si j'étois criminel, il ſe ſeroit vengé ;
Mais pouvoit-il en moi punir, comme un outrage,
Le ſoin de conſerver ſon plus parfait ouvrage ?

DEMOPHON.

Peuple, enfin vous voyez par quel art odieux,
En trompant les humains on outrage les Dieux.
Juſqu'au pied des autels redoutons l'impoſture,
Et pour premier oracle écoutons la nature.

Fin du cinquième & dernier Acte.

NUMITOR

NUMITOR,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

NUMITOR, ancien roi d'Albe, détrôné par Amulius.

AMULIUS, uſurpateur du trône d'Albe.

ILIE, fille de Numitor.

ROMULUS, fils d'Ilie, fondateur & roi de Rome.

AGENOR, grand-Prêtre du Dieu Mars.

PALLANTE, miniſtre & confident d'Amulius.

TULLIE, Dame Romaine.

Autres Romaines captives (perſonnages muets).

L'action ſe paſſe dans la ville d'Albe. Les changemens du lieu de la ſcène ſeront indiqués ſucceſſivement.

NUMITOR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente d'un côté le veſtibule du temple de Jupiter, de l'autre le palais des rois d'Albe; dans l'éloignement, pluſieurs autres temples décorant une vaſte enceinte.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGENOR, ILIE, TULLIE; troupe de femmes captives.

AGENOR.

VENEZ, raſſurez-vous, captives gémiſſantes:
Ces chaînes vont tomber de vos mains innocentes.
Vous voyez devant vous le temple redouté
De Jupiter, vengeur de l'hoſpitalité;
Janus eſt adoré ſous ces marbres antiques;
De Junon, de Veſta, ce ſont là les portiques;

Et plus loin, du Dieu Mars le temple eſt révéré.
Cette enceinte eſt pour vous un aſyle aſſuré.

ILIE (*à part*).

Malheureuſe ! en quels lieux je me vois ramenée !

AGENOR.

Je veillerai ſur vous.

ILIE (*à part*).

O ciel ! ô deſtinée !

AGENOR.

Devant Amulius on va vous préſenter.

ILIE.

Et ſur nous, de quel droit oſe-t-il attenter ?
Quoi ! tandis qu'Albe & Rome, en cédant à nos larmes,
Semblent, pour s'embraſſer, avoir poſé les armes ;
Que le Sabin lui-même, oubliant le paſſé,
D'un vain reſſentiment paroît enfin laſſé ;
Et que bientôt la paix va, dans ſes nœuds proſpères,
Réunir nos époux, nos enfans & nos pères ;
Tout-à-coup, ſur le Tibre, en un temple où nos mains
Offroient l'encens aux Dieux protecteurs des Romains,
On m'arrête ; on ſaiſit mes compagnes craintives ;
Au mépris de la trève, on nous traite en captives ;
Et de la foi jurée oubliant tous les droits,
Dans Albe, Amulius nous retient ſous ſes loix !
Que veut-il ? Qu'aura fait ſa violence impie,
Que rallumer les feux d'une guerre aſſoupie,

D'une guerre où le fer va ne rien ménager,
Où dans leur propre ſang les vainqueurs vont nager,
Où l'on verra le gendre égorger le beau-père,
Le mari de la ſœur maſſacré par le frère,
Et de ces meurtriers les enfans malheureux,
Ennemis renaiſſans, ſe déchirer entre eux?

AGENOR.

Amulius lui-même en ces lieux va paroître,
Madame. Aux vœux de Rome il cédera peut-être.
Mais l'orgueil, dans les rois, eſt facile à bleſſer.
A la timide plainte il faut vous abaiſſer.
C'eſt le deſtin du foible: on veut qu'il s'humilie;
Et la Force arrogante attend qu'on la ſupplie.
Amulius eſt fier, impétueux, ardent:
Dominé, malgré lui, par un triſte aſcendant,
Il ſe craint, il rougit de ſe trouver ſenſible;
Et de peur d'être foible, il ſe rend inflexible.
Mais s'il oſoit s'en croire, il ſeroit généreux.
Moi, qui ſuis, par devoir, l'ami des malheureux,
Je parlerai. Souvent il a daigné m'entendre.
Fiez-vous à mon zèle. Adieu. Je vais l'attendre.

(*Il entre dans le palais*).

SCÈNE II.

ILIE, TULLIE, & les autres captives.

TULLIE.

Je vous vois interdite! & qui peut vous troubler ?
Devant Amulius eſt-ce à vous de trembler,
Madame ? Et s'il apprend que Rome en vous révère
De ſes deux fondateurs l'auguſte & digne mère ?...

ILIE.

Ah, Tullie! & pour nous, & pour Rome, & pour eux,
Gardons-nous de trahir ce ſecret dangereux.
(*Aux autres captives*).
Allez ; & dans ce temple, aſyle inviolable,
Romaines, attendez le moment favorable.
Devant Amulius bientôt vous paroîtrez.
(*Les captives ſe retirent dans le temple de Jupiter*).

SCÈNE III.

ILIE, TULLIE.

TULLIE.

DE quelle ſombre horreur vos ſens ſont pénétrés ?

ILIE.

Tu vas frémir toi-même. On t'a dit par quel crime
Fut couronné dans Albe un tyran qui l'opprime ;
Tu ſais par quelles mains a péri Numitor ;
Tu vois ſa fille.

TULLIE.

O ciel !

ILIE.

J'ai dû le taire encor ;
J'ai dû me dérober, ſous le nom de Silvie,
Au malheureux éclat répandu ſur ma vie.
Et pouvois-je expoſer aux regards des mortels
Une jeune prêtreſſe échappée aux autels ?
Le monde entier me croit parjure & ſacrilège ;
Et les cœurs innocens ont-ils le privilège
De ſe montrer ſans voile, & tels, à tous les yeux,
Que les voit l'œil ſévère & vigilant des Dieux ?

J'atteſte ici Veſta, qu'à ſon culte attachée
A l'ombre de ſon temple, où je vivois cachée,
Rien jamais, ſous le ciel, ne m'eût fait oublier
Des vœux, dont un Dieu ſeul a pu me délier.
Mais quel autre que lui peut me rendre ma gloire ?
Quel autre ?.. Ah ! ſi je vis encor dans ſa mémoire,
Mes enfans lui ſont chers ; il ſera leur appui.
Hélas ! juſqu'à ce jour, j'attendois tout de lui :
Je voyois s'élever cette Rome naiſſante,
Foible encore, il eſt vrai, mais déjà floriſſante,
A préparer ſa gloire employant ſon repos,
Et croiſſant ſous les loix de mes jeunes héros.
Proſpérité trompeuſe ! — En ces lieux amenée,
J'y reconnois la place où je fus condamnée.
Oui, Tullie, oui, c'eſt-là que mes fils innocens,
Ce digne ſang des Dieux, ces deux héros naiſſans,
Ces héros dont la race en prodiges féconde,
Si leur ſort s'accomplit, doit commander au monde ;
C'eſt-là que, pourſuivis par un zèle aſſaſſin,
Ils furent, pour mourir, arrachés de mon ſein.
Ah ! que devins-je alors ? Eperdue, égarée,
Aux pieds de mes bourreaux tombant déſeſpérée,
Mes yeux demandoient grace à leurs yeux inhumains,
Mes lèvres s'attachoient à leurs barbares mains.
Vains efforts ! J'y ſuccombe ; on me traîne au ſupplice ;
Tout un peuple en ſilence attend que je périſſe ;
Un père... Ah ! quand des Dieux l'organe redouté
Oſe ordonner le crime, il eſt trop écouté !

Le plus juſte des rois, le père le plus tendre,
Inſenſible à mes pleurs, refuſa de m'entendre.
Le dirai-je, Tullie ? il me laiſſoit périr.
Le ciel, ſans doute alors daigna me ſecourir.
On m'enleva mourante ; & de ce jour funeſte
Ne me demande pas quel fut pour moi le reſte.
Dans l'horreur & l'effroi dont mon cœur fut glacé,
Les ombres de la mort avoient tout effacé.

TULLIE.

Et vos enfans ?

ILIE.

Ecoute, & vois ſi je m'abuſe;
Vois ſi l'égarement dont ici l'on m'accuſe,
Fut tel qu'on l'a pu croire & qu'on l'a publié ;
Vois enfin ſi des Dieux mon ſang fut oublié.
La nuit, loin de ces murs, dans les bois dépoſée,
Seule, à mille dangers m'y voyant expoſée,
Je ne ſais quel courage au-deſſus de l'humain
Me fit penſer qu'un Dieu, qui me tendoit la main,
Pouvoit à mes enfans avoir ſauvé la vie.
Cet eſpoir me ſoutint. Me croyant pourſuivie,
Je m'éloigne, j'arrive où parmi les roſeaux
L'Almon ſe mêle au Tibre enrichi de ſes eaux.
Là, chez d'humbles paſteurs je cherchois un aſyle.
L'humanité m'ouvrit un refuge tranquille.
J'y trouvai l'Innocence & la Paix qui la ſuit.
Deux époux vertueux habitoient ce réduit :

L'épouſe m'y reçut ; elle étoit jeune encore.
Des ſoins les plus touchans ſa pitié m'honore.
Près d'elle, en un berceau, j'apperçois deux enfans.
A cette vue, au trouble élevé dans mes ſens,
De cette femme obſcure enviant la miſère,
Je l'embraſſe, & m'écrie : *O trop heureuſe mère !*
En achevant ces mots, mes regards ſont frappés
Du voile où ces enfans étoient enveloppés.
Ah ! je crus expirer, Tullie, à cette vue.
Soudain ſur le berceau je m'élance éperdue ;
Et laiſſant éclater ma joie & mon amour :
Ils ſont à moi, c'eſt moi qui leur donnai le jour,
M'écriai-je. Aiſément on en croit la nature.
J'expoſai ſans détour ma funeſte aventure ;
Et j'appris qu'en effet, ce berceau précieux
Du pâtre, au bord du Tibre, avoit frappé les yeux.
Conçois, s'il eſt poſſible, avec quelle tendreſſe,
Dans quel raviſſement, quel tranſport, quelle ivreſſe,
Je ſaiſis, j'embraſſai mon unique tréſor.
Mais tu n'en peux juger : tu n'es pas mère encor.

TULLIE.

Quel prodige ! & comment, dans le Dieu qui l'opère,
Méconnoître les ſoins d'un amant & d'un père ?

ILIE.

Auſſi, dès ce moment, mon courage élevé,
Crut voir changer le ſort qui l'avoit éprouvé.

J'oppoſe à mon malheur une noble aſſurance ;
Je conçois de mes fils la plus haute eſpérance ;
Mon lait, qui les nourrit, ſe mêle au ſang des Dieux ;
Le chaume qui les couvre eſt un temple à mes yeux.
L'âge avançoit. Bientôt je leur laiſſai connoître
Que d'un père immortel ils avoient reçu l'être ;
Que leur mère elle-même avoit reçu le jour
D'un héros, par un traître immolé dans ſa cour.
Tout le reſte pour eux eſt encore un myſtère.
Mais, hélas ! vainement je m'efforce à le taire :
L'abîme eſt ſous mes pas ; je ne puis reculer ;
Et je touche au moment qui va tout révéler.
Mais on vient.

SCÈNE IV.

(*Tullie fait venir les captives qui ſe ſont retirées dans le temple de Jupiter*).

AMULIUS, AGENOR, ILIE, TULLIE, autres captives.

AMULIUS.

AGENOR, vos alarmes ſont vaines.
Non, filles des Albins, vous n'êtes plus Romaines.

Vous revoyez vos Dieux ; oubliez vos tyrans ;
Et libres, retournez au ſein de vos parens.
Tous vos nœuds ſont rompus.

ILIE.

Eſt-ce ainſi que la force
Commande le parjure & contraint le divorce ?
De cette guerre impie, hélas ! qu'attendez-vous ?
Vengera-t-on l'épouſe en immolant l'époux ?
Il n'eſt plus tems. La haine au penchant a fait place ;
L'Amour a pardonné le crime de l'Audace ;
L'hymen l'a conſacré par des vœux ſolemnels.
Albe & Rome ont formé des liens éternels.
Rendez à leurs époux ces femmes éplorées,
Malheureuſes dans Albe & dans Rome adorées.
Loin de répandre un ſang qui leur eſt précieux,
Penſez que leurs ſermens ſont écrits dans les cieux ;
Que de ces nœuds ſacrés leurs enfans ſont les gages ;
Que nés au ſein de Rome ils lui ſervent d'otages ;
Et qu'enfin la nature, à qui tout eſt ſoumis,
A ces peuples rivaux défend d'être ennemis.

AMULIUS (*à part*).

Qu'ai-je entendu ? Que vois-je, ô Dieux ! c'eſt elle-même.

ILIE.

Vous ne trahirez point un peuple qui vous aime ;

Romaines : les autels ont reçu votre foi.
Ces liens ſont ſacrés.

AMULIUS (*à part*).

Le ſeront-ils pour toi ?

ILIE.

Seigneur, ne voulez-vous qu'une paix honorable ?
Remettez dans leurs mains l'olive favorable :
Au-devant de la guerre elles vont s'avancer,
Et retenir les traits qu'on eſt prêt à lancer.
Mais à tous leurs devoirs également fidelles,
S'il en faut trahir un, n'attendez plus rien d'elles.

AMULIUS.

Et vous, Madame, & vous qui les encouragez,
Vous que Rome intéreſſe, & qui la protégez,
Vous n'êtes point Romaine, & je crois reconnoître
En quel lieu, de quel ſang le deſtin vous fit naître.
Rome eſt donc votre aſyle ! & c'eſt par votre voix
Que la Nature ici vient réclamer ſes droits !
Mais vous-même à ſes droits penſez-vous que tout cède;
Qu'à ſon gré la clémence à la haine ſuccède ;
Qu'aux tendres noms de père, & de fils, & d'époux,
Rien ne réſiſte au monde ?

ILIE.

En eſt-il de plus doux ?
En eſt-il de plus ſaints ?

AMULIUS.

Soyez donc ſans alarme.
La nature l'emporte & ſa voix me déſarme.

ILIE (*vivement*).

Ah, Seigneur! aux Romains puis-je aller annoncer ?..

AMULIUS.

Moi-même, au-devant d'eux, laiſſez-moi m'avancer,
Madame ; & d'un bonheur loin de toute apparence,
Daignez ne pas ſi-tôt m'enlever l'eſpérance.

ILIE (*interdite*).

Rome a des rois jaloux de notre liberté.

AMULIUS.

Rome avec moi peut-être oublîra ſa fierté.

ILIE.

De quel prix une eſclave à vos yeux peut-elle être ?
Qu'attendez-vous de moi, Seigneur, ſans me connoître?
Qu'attendez-vous de moi ſi vous me connoiſſez ?

AMULIUS.

Albe a des droits ſur vous, Madame ; & c'eſt aſſez.
Agenor, dans ce temple emmenez ces captives.
Le Tibre va bientôt les revoir ſur ſes rives.

SCÈNE V.

AMULIUS, ILIE.

AMULIUS.

Vous, Madame, achevez d'éclairer mes eſprits.
Par une illuſion je crains d'être ſurpris.
Eſt-ce bien vous? Dans Rome Ilie étoit cachée!
Au peuple ennemi d'Albe Ilie eſt attachée!

ILIE.

Si je le ſuis!

AMULIUS.

Quels ſont vos liens?

ILIE.

Ses bienfaits.

AMULIUS (*vivement*).

Ah! ces liens pour nous ſeront ceux de la paix,
Rome! & c'eſt à préſent que je te porte envie. —
(*à Ilie*).
J'ai moi-même autrefois, au péril de ma vie,
Secouru l'innocence, & ſauvé du trépas....
Je crois la voir encor frémir entre mes bras,
Et d'un regard mourant chercher à reconnoître
Celui.... que de ſa haine elle accable peut-être.

ILIE (*à part*).

Lui ! mon libérateur !

AMULIUS.

Je le ſuis ; & ſans moi,
Ce lieu même, où vos yeux, errans avez effroi,
Reconnoiſſent la place où je vous pris mourante,
Voyoit fermer ſur vous la tombe dévorante.
Vous me devez la vie ; & vous me déteſtez.

ILIE.

Grands Dieux !

AMULIUS.

Imitez-les, vous qui les atteſtez.
Ils ſe laiſſent fléchir.

ILIE.

Ah ! pour grace dernière,
Rends-moi libre. En quel lieu me tiens-tu priſonnière,
Barbare ? Ici mon père eſt mort aſſaſſiné ;
Ici le parricide impuni, couronné,
Triomphe ; & dans ſes mains la céleſte colère
A mis, pour m'accabler, le ſceptre de mon père.
N'entends-tu pas ſon ombre autour de toi gémir ?
Tu reconnois ſa fille, & la vois ſans frémir,
Perfide ? Que veux-tu ? Pourquoi m'avoir tirée
De ce dernier aſyle où j'étois honorée ?

J'y vivois loin du crime ; & le ciel irrité,
M'avoit du moins encor laiſſé la liberté.
Il n'appartient qu'à toi de me l'avoir ravie ;
Et cela ſeul manquoit aux malheurs de ma vie.

AMULIUS.

J'ai tout fait pour vous ſeule. Il vous abandonnoit,
Ce père, que des Dieux la menace étonnoit.
Un prêtre forcené répandoit l'épouvante ;
Dans l'éternelle nuit on vous plongeoit vivante ;
Le bandeau, le cercueil, tout étoit préparé.
Je ſortis du palais, furieux, égaré....
La tombe étoit ouverte ; & la tremblante Ilie
Alloit au rang des morts ſe voir enſevelie.
Les cruels, qui ſembloient craindre un libérateur,
De vos pas défaillans accuſoient la lenteur.
Je parois. Dans mes yeux la fureur étincelle.
J'interromps l'appareil d'une pompe cruelle ;
Je ſaiſis la victime & l'arrache à la mort.
Je fuyois ; mes amis ſecondoient mon effort ;
On pourſuit dans mes bras l'infidelle prêtreſſe.
Alors, pour écarter le danger qui vous preſſe,
Je livre en d'autres mains le ſalut de vos jours....
On m'arrête ; & je crois vous perdre pour toujours.
Un déſeſpoir affreux de mon ame s'empare ;
Au nom de Numitor j'apprends qu'on nous ſépare ;
Je ſoulève à grands cris tous ces braves ſoldats
Inſtruits par la victoire à voler ſur mes pas.

Je fus trop bien ſervi, puiſque je fus coupable;
J'en ſuis puni. Mais vous, dont la haine m'accable,
Croyez la voir encore entr'ouverte à vos pieds,
Cette tombe où, ſans moi, déjà vous deſcendiez;
Et là, d'un zèle atroce innocente victime,
Oſez me reprocher vos malheurs & mon crime.

ILIE.

Je te dirois, là même, au moment de périr,
Sers ton roi, crains les Dieux, & me laiſſe mourir.

SCÈNE VI.

PALLANTE, AMULIUS, ILIE.

PALLANTE.

SEIGNEUR, venez du peuple appaiſer les alarmes.
Des Romains dans la plaine on voit briller les armes.

AMULIUS.

Je te ſuis. Mon palais, où l'on va vous mener,
Madame, eſt la priſon que je veux vous donner.
Si je vous y retiens, vous ſaurez à quel titre:
Vous connoîtrez mes droits, vous en ſerez l'arbitre.
Il en eſt que ſans crime on ne peut oublier,
Et qu'il doit m'être enfin permis de publier.

SCÈNE VII.

ILIE, *ſeule.*

Qu'a-t-il dit, malheureuſe? & que viens-je d'entendre?
Que veut-il publier? & qu'a-t-il à prétendre?
Lui! des droits! j'en frémis. Des droits à révéler!...
Si j'en croyois mes yeux!... Oui, j'ai cru démêler
Dans ſa voix, dans ſes traits... ô déplorable Ilie!
Juſques-là le deſtin t'auroit donc avilie!
Un fourbe, à tes enfans!... non! c'eſt vous offenſer,
Grands Dieux! Non! ſans horreur je ne puis y penſer.
Quoi! mes fils ſur le trône, & la voix des oracles
A leur nouvel empire annonçant des miracles;
Rome par eux fondée, & deſtinée à voir
L'univers à ſes pieds adorant ſon pouvoir;
D'un vil profanateur ſont-ce là les preſtiges?
Et puis-je méconnoître un dieu dans ces prodiges?
Ils ſont à toi, grand Dieu, ces généreux enfans.
Fais voir qu'ils te ſont chers, & que tu les défends.
Ils n'ont reçu de moi que la honte en partage;
Que ta gloire les venge & ſoit leur héritage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre repréſente l'intérieur du palais des rois d'Albe.

AMULIUS, PALLANTE.

AMULIUS.

OUI, qu'il entre. C'eſt moi qui l'ai fait appeler.

SCÈNE II.

AMULIUS, AGENOR, PALLANTE.

AMULIUS.

PONTIFE du dieu Mars, j'ai voulu vous parler.
Ceſſez de m'aborder le reproche à la bouche;
Et quittez avec moi cet air ſombre & farouche.
D'un ſerment qui vous gêne envers moi dégagé,
Et d'un devoir pénible à la fin ſoulagé,

Vous ne vous plaindrez plus d'une injuſte contrainte.

AGENOR.

Qu'ayez-vous réſolu ? Vous me glacez de crainte.

AMULIUS.

Ce vieillard malheureux, qui, ſans vous, chez les morts
Auroit, avec mon crime, emporté mes remords,
Ce roi que vous gardez ſous les voûtes du temple,
Des changemens du ſort, ce formidable exemple,
Comme une ombre irritée en tout lieu me pourſuit ;
Et je veux retrouver le repos qui me fuit.

AGENOR.

Seigneur, de vos ſecrets triſte dépoſitaire ;
Et d'un crime caché complice involontaire,
J'ai vu ſur Numitor le glaive ſuſpendu ;
Je l'ai pris ſous ma garde, & j'en ai répondu.
Lié par mes ſermens, j'y ſuis fidèle encore ;
Et plein de ma douleur, qu'en ſecret je dévore,
Au pied de ces autels, que vous faites frémir,
Sur vous-même & ſur lui je n'ai fait que gémir.
Mais, ſi, pour conſommer un affreux parricide,
A vaincre ſes remords votre cœur ſe décide,
Délivrez-vous de moi : prudemment criminel,
Que ma mort vous aſſure un ſecret éternel ;
Ou, ceſſant avec vous d'être d'intelligence,
Je parle au nom des Dieux, & demande vengeance.

AMULIUS (*d'un ton menaçant*).

Agenor !

AGENOR.

Des ſermens que vous m'avez ſurpris ;
Les jours de Numitor ſont le gage & le prix.
J'ai dû, pour le ſauver, me faire violence ;
Mais s'il meurt, je ſuis libre, & je romps le ſilence.

AMULIUS (*d'un ton plus doux*).

Agenor, croyez-vous qu'il ſe laiſſât fléchir ?

AGENOR.

Lui, Seigneur !

AMULIUS.

De ſes fers ſi j'oſois l'affranchir ;
Croyez-vous qu'il voulût en oublier l'injure ?
Qu'il m'en donnât ſa foi ? qu'il ne fût point parjure ?

AGENOR.

Les Dieux vous auroient-ils inſpiré ce deſſein ?

AMULIUS.

Parlez. La vérité réſide en votre ſein.
Penſez-vous que jamais Numitor me pardonne ?

AGENOR.

Un cœur que le chagrin nuit & jour empoiſonne,
Sait-il lui-même, hélas ! s'il ſera généreux ?
La clémence eſt toujours la vertu des heureux ;

Et dans ſon déſeſpoir un héros qu'on accable,
Tant qu'il eſt opprimé, doit ſe croire implacable.

AMULIUS.

Je vais porter la paix ſur le Tibre alarmé :
Le temple de Janus dans peu ſera fermé,
Je l'eſpère ; & bientôt la paix ſera ſuivie
De ce qui doit enfin décider de ma vie.
Juſques-là, vous ſavez quel ſilence m'eſt dû ;
Mon ſecret révélé, Numitor eſt perdu.
Craignez ſur-tout les yeux d'une cour vigilante,
Et ne confiez rien qu'à la foi de Pallante.

AGENOR.

Vous me rendez la vie. Ah ! je vais ranimer
Ce vieillard, qu'à regret je laiſſois opprimer ;
Et ſi dans nos deſſeins Pallante me ſeconde,
Nous donnerons peut-être un grand ſpectacle au monde.

SCÈNE III.

AMULIUS, PALLANTE.

PALLANTE.

AURIEZ-VOUS bien conçu ce projet dangereux ?

AMULIUS.

Le crime aſſez long-temps m'a rendu malheureux.

Je veux m'en délivrer.

PALLANTE.

Et vous croyez poſſible
Qu'envers vous Numitor ceſſe d'être inflexible !

AMULIUS.

Ami, depuis vingt ans qu'il gémit dans mes fers,
Tu ne peux concevoir les maux que j'ai ſoufferts.
Un ſommeil agité, le ſommeil des coupables,
Ne m'occupoit la nuit que d'objets lamentables.
Je voyois devant moi Numitor menaçant ;
De ce ſonge fatal je ſortois frémiſſant.
Alors, ſous mille aſpects la mort m'étoit offerte.
J'obſervois tous les yeux ; j'y croyois voir ma perte.
Le nom de Numitor, prononcé ſans deſſein,
Faiſoit pâlir mon front & friſſonner mon ſein.
Pour étouffer ma crainte & conſommer mon crime,
Deux fois dans les priſons j'ai cherché ma victime.
Je l'ai vu, ce vieillard, ſous ſes chaînes courbé :
De ma tremblante main le poignard eſt tombé.
Quel ennemi, Pallante ! & quel ſang à répandre !
A peine vers le ciel ſes bras pouvoient s'étendre.
Sa voix foible, ſes yeux éteints, ſes pas tremblans,
Son front pâle, flétri, couvert de cheveux blancs,
Les traits de la douleur, les empreintes de l'âge,
Ont ébranlé mon ame & glacé mon courage.
Laſſé de mes remords, j'ai voulu les braver ;
J'ai ſenti la nature en moi ſe ſoulever.

Je ſuis ambitieux, je ne ſuis point barbare.
La pitié, malgré moi, de mon ame s'empare,
Et d'un roi dans les fers prêt à percer le ſein,
Je ne vois plus en moi qu'un infame aſſaſſin.

PALLANTE.

Hé, Seigneur, au milieu d'une illuſtre carrière,
Quel eſt l'ambitieux qui regarde en arrière ?
Le coupable ſe perd s'il ne l'eſt qu'à demi ;
Et ſur le crime ſeul le crime eſt affermi.

AMULIUS.

Oui, je ſens comme toi les maux où je m'expoſe.
Mais de mon imprudence apprends enfin la cauſe.
Tu ſais, dans mes fureurs, tout ce que je bravai,
Et comment je perdis, & comment je ſauvai
Cet objet innocent d'une ardeur inſenſée ?

PALLANTE.

D'un objet qui n'eſt plus gardez-vous la penſée ?

AMULIUS.

Pallante, elle reſpire, elle eſt en mon pouvoir.

PALLANTE.

Ilie !

AMULIUS.

Eſt ma captive, & tu viens de la voir.

PALLANTE.

Eh bien ?

AMULIUS.

Eſt-ce des Dieux la clémence ou la haine,
Son malheur ou le mien, qui vers moi la ramène ?

Je ne ſais. Mais, Pallante, à peine je conçoi
Les mouvemens confus qui s'élèvent en moi.
Ce n'eſt plus cette ardeur, cette brûlante ivreſſe,
Qui me fit à Veſta dérober ſa prêtreſſe,
L'enlever de ſon temple, & porter aux autels
Une audace inconnue au reſte des mortels;
C'eſt un ſaiſiſſement religieux & tendre,
C'eſt... je ne ſais quel charme, à la voir, à l'entendre,
Un attrait dont moi-même en vain je me défens,
Dirai-je? un ſouvenir qui me peint mes enfans
Comme s'ils reſpiroient dans le ſein de leur mère,
Et lui demandoient grace en faveur de leur père.
Ah! s'ils vivoient, Pallante, ils ſeroient dans nos bras.
La nature à leur voix ne réſiſteroit pas.
D'un criminel amour innocentes victimes,
Ces gages de mes feux les rendroient légitimes;
Entre leur mère & moi, leurs ſuppliantes mains
Seroient pour nous les nœuds les plus forts, les plus ſaints;
Et le cri de mon ſang me faiſant reconnoître,
Je ſerois pardonné de les avoir fait naître.
Mais ſeul & ſans appui, comment me déclarer?
Je la révolterai ſi je l'oſe éclairer. —
Je te laiſſe avec elle. Engage avec adreſſe
Son ame à ſoulager la douleur qui la preſſe.
Feins d'abord de la plaindre, & parois m'accuſer;
Laiſſe éclater ſa haine afin de l'appaiſer;
Enfin s'il le falloit, pour fléchir ſa colère,
Oſe lui révéler le deſtin de ſon père:

Dis-lui que dans ſon ſang ma main n'a point trempé ;
Et ſi de le revoir à la mort échappé
L'eſpérance éloignée avoit trop peu de charmes ;
Si tu crois que leurs cœurs, amollis par les larmes,
A ſe laiſſer réduire en ſoient mieux diſpoſés,
Permets-leur de ſe voir.

PALLANTE.

Quoi, Seigneur ! vous oſez !...

AMULIUS.

J'oſerai tout pour elle : heureux ſi je l'appaiſe.
Mon ame eſt au ſupplice & le crime lui pèſe.
Je ſuis las de me voir au nombre des tyrans ;
Je ſuis las d'être en proie aux remords dévorans :
Je veux tout expier. Mais nos Albains m'attendent ;
Je vais voir ce que Rome & ſes deux rois prétendent,
Moi-même au-devant d'eux m'avancer, & demain
Me préſenter, le glaive & l'olive à la main.
Je te laiſſe en ces lieux, armé de ma puiſſance.
Rends le calme à mon cœur, rends-moi mon innocence :
Si toutefois encore, après tant de forfaits,
C'eſt pour moi que le calme & le bonheur ſont faits.

SCÈNE IV.

PALLANTE, *ſeul.*

COMPTEZ ſur l'homme foible. Il vous rend ſon complice,
Vous charge de ſon crime, & vous livre au ſupplice.
Téméraire un moment, mais bientôt abattu,
Il voudroit accorder le crime & la vertu.
La pitié le ſaiſit, le remords le tourmente;
Une femme, un vieillard, une ombre l'épouvante.
L'inſenſé va ſe perdre & me perdre avec lui.
Ceſſons de nous fonder ſur un ſi frêle appui,
Ou plutôt profitons de ſa foibleſſe même;
Et puiſqu'enfin je touche à la grandeur ſuprême,
Elevons ma fortune au-deſſus des revers.
On obtient tout d'un roi dont on briſe les fers.

SCÉNE V.

ILIE, PALLANTE.

ILIE (*effrayée & ſans voir Pallante*).

Ces murs ont retenti du ſignal des alarmes.

PALLANTE (*allant au-devant d'elle*).

Oui, Madame. Et demain l'aveugle ſort des armes
Des rois d'Albe & de Rome eſt l'arbitre ſanglant.

ILIE (*à part*).

Protège-nous, ô Dieu, que j'invoque en tremblant.

PALLANTE.

Tout peut changer, Ilie : armez-vous de courage.
Albe eſt pour vous un port où vous jette l'orage ;
Gardez-vous d'en ſortir : c'eſt vous en dire aſſez.
Le ſort a fait pour vous plus que vous ne penſez.
Vous ne voyez ici que terreur & foibleſſe ;
Mais ce peuple abattu ſous le joug qui l'oppreſſe,
Peut, à la voix d'un chef, ſe ranimer encor
Punir Amulius, & venger Numitor.

ILIE.

Qu'entends-je ?

PALLANTE.

Ce qu'à peine encor vous devez croire.
J'ai cherché la fortune au défaut de la gloire :

La gloire ſe préſente, & je lui tends les bras.
Les bienfaits d'un tyran ne font que des ingrats:
Je ſuis du nombre. Oſez m'ordonner de pourſuivre;
Et de votre ennemi demain je vous délivre.

ILIE.

Qui me répond de vous?

PALLANTE.

Un fidèle garant;
L'ambition. Pourquoi, ſous un zèle apparent;
Avec vous, ſans objet, m'abaiſſerois-je à feindre?
On flatte les heureux; mais vous n'êtes qu'à plaindre;
Et voilà le moment de la ſincérité.
Croyez-en le malheur que ſuit la vérité;
Madame; & laiſſez-moi couronner mon ouvrage.
J'ai pour aieux des rois que ma fortune outrage;
Et je rougis ſur-tout de me voir ſous la loi
D'un mortel plus timide & plus foible que moi;
D'un mortel qui, tremblant ſur le bord d'un abîme;
N'a pas même l'audace & la fierté du crime.

ILIE.

Il règne cependant, & le ciel offenſé....

PALLANTE.

Dites un mot, Madame, & ſon règne eſt paſſé.

ILIE.

Albe au ſang de ſes rois veut donc bien ſe ſoumettre?

PALLANTE.

Albe eſt à moi, Madame; & j'oſe vous promettre

Ce que jamais ſans moi vous n'auriez eſpéré.

ILIE.

Expliquez-vous.

PALLANTE.

Ce roi que vous avez pleuré,
Numitor, dont ici l'on croit fouler la cendre,
Dans la nuit éternelle au moment de deſcendre,
Peut ſous le coup mortel n'avoir pas ſuccombé ;
En de fidèles mains peut-être il eſt tombé.

ILIE.

Mon père !

PALLANTE.

Et de ſon ſort ſi j'avois connoiſſance ?

ILIE.

Ciel ! achevez.

PALLANTE.

Madame, il eſt en ma puiſſance.

ILIE.

Ah ! qui que vous ſoyez, reſpectez ma douleur.
Vous ſeriez trop cruel d'inſulter au malheur.
Eſt-il bien vrai ? Le ciel me rendroit-il un père ?

PALLANTE.

Séparé des vivans, privé de la lumière,
Il reſpire.

ILIE.

En quel lieu ?

PALLANTE.

Dans un vaſte tombeau,
Que n'éclaira jamais le céleſte flambeau.

ILIE.

Je veux le voir.

PALLANTE.

Il faut qu'Agenor me ſeconde:
Attendez de la nuit l'obſcurité profonde;
Et trompant de la cour les perfides regards,
Venez ſeule & ſans bruit dans le temple de Mars.

ILIE.

J'y ſerai.

PALLANTE.

Là, du moins, vous me croirez ſincère:
Mais un profond ſilence eſt ici néceſſaire.
Je crains d'être obſervé, je crains d'être entendu;
Et ſi je ſuis trahi, Numitor eſt perdu.

SCÈNE VI.

ILIE, TULLIE.

ILIE.

O ma chère Tullie! à peine je reſpire:
A tant d'émotion mon cœur ne peut ſuffire:
Je n'oſe me livrer aux tranſports que je ſens.
Je crois ſortir d'un ſonge. Achevez, Dieux puiſſans!

TULLIE.

TULLIE.

La victoire à nos rois ſeroit-elle aſſurée ?
Des mains d'Amulius ſeriez-vous délivrée ?

ILIE.

Viens. Nous avons encor des vengeurs dans les cieux ;
Et tout ce qui m'eſt cher intéreſſe les Dieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(*Le théâtre repréſente un vaſte ſouterrain éclairé par une lampe*).

SCÈNE PREMIÈRE.

NUMITOR (*enchaîné*).

PLUS de ſommeil. Eh quoi ! le deſtin me l'envie,
Ce néant paſſager, cet oubli de la vie !
Fantômes de la nuit ceſſez de me troubler. —
Et toi, ma fille, auſſi tu reviens m'accabler !
Appaiſe-toi, pardonne, ombre chère & plaintive.
Pour ta vengeance, hélas ! il ſuffit que je vive.
Je ſuis au rang des morts deſcendu comme toi ;
Mais tu dors dans la tombe. Et moi, ma fille, & moi,
D'un cachot ténébreux l'impénétrable enceinte,
Des murs ſourds & muets à ma lugubre plainte,
Un ſilence funèbre, une pâle clarté
Qu'abſorbe de ces lieux la vaſte obſcurité,
L'impuiſſante fureur dont le feu me dévore,
Voilà ce qui me reſte. Et je reſpire encore !
Et je vieillis courbé ſous le poids de mes fers !
Je les ai mérités, ces tourmens des enfers,

Quand j'ai cru plaire aux Dieux en devenant barbare,
Du reſte des vivans leur haine me ſépare.
J'abandonnai mon ſang à la mort condamné ;
Par un juſte retour je ſuis abandonné.
Pour un cœur ſans pitié l'on eſt impitoyable ;
Et c'eſt moi qui donnai cet exemple effroyable.

SCÈNE II.

NUMITOR, AGENOR.

NUMITOR.

QUEL bruit ſe fait entendre au fond de ma priſon ?
Venez-vous m'apporter le fer ou le poiſon ?

AGENOR.

Vivez. Le ſort ſe laſſe enfin de vous pourſuivre.

NUMITOR.

Qu'entends-je ? & de mes maux quel vengeur me délivre ?

AGENOR.

Les Dieux, Seigneur, les Dieux, d'un œil indifférent
N'ont pu voir dans les fers un héros expirant.
Ils ont voulu ſans doute éprouver ſa conſtance.
Ils ont voulu le voir, ſeul & ſans aſſiſtance,
Lutter contre une longue & dure adverſité :
Digne objet des regards de la Divinité !

A ce combat enfin le triomphe ſuccède ;
La juſtice l'emporte, & le crime lui cède.
Le cœur d'Amulius eſt tout-à-coup changé.
Conſentez ſeulement à n'être point vengé,
Sur le trône avec vous ramenez la clémence ;
Et de Janus le règne en ces lieux recommence.

NUMITOR.

Amulius au trône oſe me rappeler !
Il jouit de ſon crime, & veut le révéler !
C'eſt peu de m'épargner & de me laiſſer vivre,
Aux mains qu'il enchaîna de lui-même il ſe livre !
Il vous trompe, Agenor.

AGENOR.

Quel ſeroit ſon deſſein ?
Non, le remords ſans doute eſt entré dans ſon ſein.
Et pourquoi ce retour ſeroit-il incroyable,
Seigneur ? Quel eſt donc l'homme injuſte, impitoyable,
A qui ce trait vengeur, ce trait du repentir,
Dans quelque heureux moment ne s'eſt pas fait ſentir ?
Après une couronne impunément ravie,
Il dépendoit de lui de vous ôter la vie ;
Aujourd'hui même encore il n'auroit qu'à vouloir :
Un mot, en vous perdant, affermit ſon pouvoir.
Cependant vous vivez. Il vous donne l'exemple ;
Imitez-le, & demain, réunis dans ce temple,
Conſentez avec lui qu'un ſerment ſolemnel
Impoſe à votre haine un ſilence éternel.

NUMITOR.

Que puis-je ? Et dans les fers qu'eſt-ce qu'on me demande ?
Je ne ſuis qu'un eſclave à qui le ſort commande ;
Et ſi j'avois le cœur aſſez foible, aſſez bas
Pour engager ma foi, l'on ne m'en croiroit pas.
Si mon lâche oppreſſeur m'oſe parler en maître,
Je n'en connus jamais : ſi c'eſt moi qui dois l'être,
Qu'il me rende le trône ; & là, ſans m'avilir,
Je ſaurai ſi je dois pardonner ou punir.
Vous pouvez, Agenor, lui porter ma réponſe.

AGENOR.

J'en frémis.

NUMITOR.

C'eſt la mort que cet effroi m'annonce ;
Je l'attends.

AGENOR.

Et pourquoi ne voir que ſes forfaits ?
Avez-vous oublié le plus grand des bienfaits ;
Et que ſans lui la tombe ? ....

NUMITOR.

Ah ! de ce vain menſonge
C'eſt trop long-tems flatter la douleur qui me ronge.
Et s'il eût dérobé la victime au trépas,
N'eût-on plus retrouvé la trace de ſes pas ?
Non, à ſes raviſſeurs elle fut arrachée.
C'eſt au ſein de la mort que ma fille eſt cachée ;

Et ſon ombre ſans ceſſe eſt préſente à mes yeux.
Cette nuit même encore elle erroit dans ces lieux ;
Et c'eſt pour me punir que le ciel me l'envoie.

AGENOR.

Je vous l'ai dit : croyez....

NUMITOR.

Que veux-tu que je croie ?
Je l'ai vue. Elle vient ſe plaindre & m'accuſer....
La voilà donc ſa tombe ? Oui, je la vois creuſer.
Son ſupplice l'attend ; & c'eſt moi qui l'y traîne....
Arrête ! Embraſſe-moi. Ce n'eſt point de la haine :
Ton père t'aime encore, il t'aimera toujours....
On me l'arrache !
(*Il tombe dans l'accablement*).

AGENOR.

Hélas ! les derniers de ſes jours
Seront empoiſonnés par cette idée horrible.

NUMITOR.

Père dénaturé ! Dieux cruels ! loi terrible !
Non, le ciel n'a jamais ordonné ces rigueurs.
Mais ſi pour être humains il a formé nos cœurs,
Auroit-il dû ſouffrir qu'une aveugle impoſture
Du cœur même d'un père eût chaſſé la nature ?

SCÈNE III.

AGENOR, NUMITOR, PALLANTE, ILIE.

AGENOR.

VENEZ, Seigneur, venez m'aider à le calmer.

PALLANTE.

Vous devez, Agenor, & le plaindre & l'aimer.

AGENOR.

Je voudrois de mon ſang payer ſa délivrance.

PALLANTE.

Elle eſt poſſible encore, & j'en ai l'eſpérance.
Savez-vous, Agenor, qui j'amène en ces lieux?

AGENOR.

Qui?

PALLANTE.

Sa fille.

AGENOR.

Sa fille!

PALLANTE.

Elle-même.

AGENOR.

Grands Dieux!

Elle eſt vivante ?

PALLANTE.

Elle eſt devant vous.

AGENOR,

Ah ! Madame !

Dans le trouble où je viens de voir tomber ſon ame ;
Epargnez ſa foibleſſe. En ce moment, hélas !
Vous le verriez peut-être expirer dans vos bras.

ILIE.

Mon père dans les fers ! Je frémis, je ſuccombe.

AGENOR.

Sans ceſſe il vous revoit ſur le bord de la tombe.
Dans ſon ſein tout-à-l'heure il croyoit vous preſſer.

ILIE.

Je retrouve mon père, & ne puis l'embraſſer !

NUMITOR.

C'eſt ſa voix que j'entends. Elle m'appelle encore.
C'eſt du fond du tombeau que ma fille m'implore.
J'y veux deſcendre.

ILIE.

O Dieux ! il m'arrache le cœur.

AGENOR (*à Ilie*).

Arrêtez.

NUMITOR.

Ah ! pardonne une injuſte rigueur.

N'imite pas ton père, & ne ſois point barbare.
Il mourra de douleur.

AGENOR.

La douleur vous égare.
Ce ſacrifice affreux ne fut point conſommé.

NUMITOR.

J'abandonnai ma fille, & j'en étois aimé !
Elle preſſoit mes mains de ſa bouche glacée !
Je l'ai vue à mes pieds & je l'ai repouſſée !
De ſes yeux ſupplians j'ai détourné mes yeux !
Je n'ai pas voulu même entendre ſes adieux.

ILIE.

Votre fille reſpire, & vient briſer vos chaînes.

NUMITOR (*à Agenor*).

Je me meurs. Tout mon ſang s'eſt glacé dans mes veines.
Tiens, regarde !

AGENOR.

Oui, Seigneur. Vous n'êtes plus trompé.
Ce n'eſt plus cette erreur dont vous étiez frappé.
Ilie eſt à vos pieds.

NUMITOR.

Seroit-il vrai ?

ILIE.

Mon père !

Vous vivez vous m'aimez.

NUMITOR.

O ciel ! dans ta colère

Tu l'as donc épargnée !

ILIE.

Ah ! cruel envers vous,
Il a frappé mon cœur des plus ſenſibles coups.

NUMITOR.

Tu ſuſpends tous les maux dont le mien fut la proie ;
Ma fille ; & dans tes bras je ne ſens que ma joie.

PALLANTE.

Agenor, de ces lieux il eſt tems de ſortir.
Voyez ſi tout repoſe, & venez m'avertir.

SCÈNE IV.

NUMITOR, ILIE, PALLANTE.

NUMITOR.

Et qui t'a ſi long-tems cachée aux yeux du mon

ILIE.

Les déſerts où l'Almon précipite ſon onde.

NUMITOR.

Et vers moi qui t'amène ?

ILIE.

Un Dieu, ſans doute, un Dieu ;
Qui, pour vous retirer de ce funeſte lieu,

Me fait trouver dans Albe un ennemi du crime,
Un vengeur, indigné du ſort qui nous opprime.

NUMITOR.

Et que peut-il pour moi ?

PALLANTE.

Je puis rompre vos fers.
J'étois né pour régner ; j'obéis & je ſers :
Sous ſes indignes loix ainſi le ſort nous range.
Mais, Seigneur, vous vivez, je ſuis libre ; & tout change.
Hélas ! en vous perdant Albe avoit tout perdu.
Dans la nuit du tombeau l'on vous croit deſcendu ;
Je le croyois moi-même ; & voyant ma patrie
Sous le joug de la crainte abattue & flétrie,
Je fléchiſſois comme elle & ſervois à regret.
Enfin, d'Amulius j'ai ſurpris le ſecret.
Lui-même il m'en a fait l'horrible confidence ;
Et j'ai ſi bien flatté ſon aveugle imprudence,
Qu'en partant pour aller au-devant des Romains,
Il met ſa deſtinée & la vôtre en mes mains.

NUMITOR.

Ah ! ne mets point de borne à ma reconnoiſſance.

PALLANTE.

Pardonnez à l'orgueil d'une haute naiſſance ;
Mais, Seigneur, le tems preſſe, & ſans plus différer,
Je demande une grace, & je l'oſe eſpérer.
Si cet eſpoir vous bleſſe, un mot peut le confondre.
Mais regardez vos fers, avant de me répondre.

C'eſt ta main qu'il demande.

ILIE.

Elle n'eſt plus à moi.

NUMITOR.

Que dis-tu ?

ILIE.

Je ſuis mère, & j'ai donné ma foi.

NUMITOR.

Tu te crois engagée au ſéducteur impie
Qui d'opprobre & d'horreur a comblé notre vie !
Et d'une illuſion ton eſprit occupé,
Par vingt ans de malheurs n'en eſt pas détrompé !
Abjure-la.

ILIE.

Mon père ! O tourment qui m'accable !

NUMITOR.

Oublions à jamais le crime & le coupable.
Ton cœur eſt libre.

ILIE.

Hélas ! peut-être il fut déçu ;
Mais j'ai fait le ſerment, les autels l'ont reçu.

NUMITOR.

Quel ſerment ?

ILIE.

Je frémis d'un hymen adultère.

NUMITOR.

Cruelle ! penſe aux maux qu'a dû ſouffrir ton père.

Vois l'état où je ſuis.

ILIE.

Je tombe à vos genoux ;
Seigneur, écoutez-moi. Quel que fût mon époux ;
A deux fils généreux j'ai donné la naiſſance ;
Et quand de vos malheurs ils auront connoiſſance...

NUMITOR.

Vos enfans ! Eſt-ce ainſi que vous vous abuſez ?
Vos enfans ont péri ſur le Tibre expoſés.

ILIE.

Ils ſont vivans. Le ciel fit pour nous ce prodige ;
Et contre Amulius, que leur grandeur afflige,
Ils viennent ſous ces murs ſignaler leur valeur.

NUMITOR.

O deſtin ! Je crois voir le terme du malheur.
N'eſt-ce pas Romulus & Rémus qu'on les nomme ?

ILIE.

Oui, Seigneur.

NUMITOR.

Ces héros, les fondateurs de Rome ;
Ces rois, dont Agenor m'a parlé tant de fois !...

ILIE.

Sont votre ſang, mon père ; & demain ſous leurs loix
Les champs d'Albe & ſes murs ſeront réduits peut-être.
Attendez de mes fils, bien plutôt que d'un traître,
Un ſecours qu'à ma honte il veut faire acheter.

NUMITOR.

Dans quel nouvel abîme un jour peut nous jetter!

ILIE.

Rome triomphera : je n'en fais aucun doute.
Mais fût-elle vaincue ; alors, quoi qu'il en coûte,
Je vous délivrerai de ces fers odieux,
Et j'en atteſte ici la Nature & les Dieux.

NUMITOR.

Tes enfans ſavent-ils le crime de ton père ?

ILIE.

Ils ont vu les regrets, les larmes de leur mère.
Ils ignorent le reſte.

NUMITOR.

Ah! par pitié pour moi ;
Cache-leur que je fus ſi cruel envers toi.
Mon cœur m'en a puni.

ILIE.

Tout le mien ſe déchire.

NUMITOR.

Tu vois la ſombre horreur que ce ſéjour inſpire ;
Trahi, déſeſpéré, frémiſſant dans les fers,
Tu conçois les tourmens que ton père a ſoufferts ;
Eh bien, ma fille, eh bien, mon plus affreux ſupplice
Fut l'arrêt de ta mort, dont j'étois le complice.
Chaque nuit, devant moi, ce funeſte appareil
Affligeoit ma penſée & troubloit mon ſommeil.

Je m'éveillois frappé de ta voix gémiſſante ;
Je courois, je criois : *ma fille eſt innocente !* —
Me voilà délivré de ces vautours rongeurs.
Je retrouve ma fille, & j'aurai des vengeurs.

SCÈNE VI.

AGENOR, NUMITOR, ILIE.

AGENOR.

LA lumière déjà commence à ſe répandre,
Madame. On nous obſerve, & l'on peut nous ſurprendre.
Venez.

NUMITOR.

Ho, non ! de grace, un moment, Agenor.
Ma fille ! Ah ! dans mon ſein que je te preſſe encor.
Je te revois à peine, & tu vas diſparoître !
Pour la dernière fois je t'embraſſe peut-être.

ILIE.

Raſſurez-vous, mon père. Ou je perdrai le jour,
Ou vous allez ſortir de cet affreux ſéjour.

Fin du troiſième Acte.

ACTE

ACTE IV.

Le théâtre repréſente l'intérieur du temple de Mars.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILIE, TULLIE.

ILIE.

SOUTIENS mon foible cœur, Dieu puiſſant qui m'écoutes.
(*à Tullie*)
Oui, c'eſt dans cette enceinte, & ſous les ſombres voûtes
De ce temple fatal, où le ſort me pourſuit,
C'eſt-là qu'en un tombeau je l'ai vu cette nuit,
Je l'ai vu dans les fers, ce père que j'adore.
Pâle, mourant, à peine il reſpiroit encore.
Il me pleuroit, Tullie : injuſte en ſa douleur,
Lui-même il s'accuſoit d'avoir fait mon malheur.
Il évoquoit mon ombre, il lui demandoit grace.
Tout-à-coup il me voit à ſes pieds que j'embraſſe.

D'un nuage de pleurs ſes yeux ſe ſont couverts ;
Il m'a tendu les bras, en ſoulevant ſes fers ;
Aux larmes de ſa fille il a mêlé ſes larmes,
Et d'un moment de joie il a goûté les charmes :
Foible ſoulagement pour les maux redoublés,
Dont l'un & l'autre encore tu nous vois accablés !
Oui, tu me vois réduite, & ce jour en décide,
Au choix d'être parjure, ou d'être parricide.

TULLIE.

Vous, Madame ?

ILIE.

Pallante offre de nous venger.
Au ſein d'Amulius ſa main va ſe plonger ;
Et pour prix de ſa mort c'eſt ma main qu'il demande
Et mon père y conſent. Que dis-je ? il le commande
(*à part*).
Hélas ! qui ſait encor ſi ce prix de ma foi,
Ce ſang qui doit couler n'eſt pas ſacré pour moi ?

TULLIE.

On vient. Cachez vos pleurs.

ILIE.

C'eſt ce même Pallante,
Laiſſe-nous,

SCÈNE II.

PALLANTE, ILIE.

PALLANTE.

LA fortune a trompé mon attente.
Amulius l'emporte.

ILIE (*à part*).

O Rome! ô mes enfans!

PALLANTE.

Dans le fort du combat les Romains triomphans
Arrachoient de ſes mains la ſanglante victoire.
Mais leur chef, emporté par l'ardeur de la gloire,
Dans un piège fatal tout-à-coup engagé,
A cédé ſous le nombre, & le ſort a changé.

ILIE.

A ce jeune héros a-t-on laiſſé la vie?

PALLANTE.

Dans les fers, le trépas eſt un bien qu'il envie.

ILIE.

Pour mon malheureux père il n'eſt donc plus d'eſpoir?

PALLANTE.

Le même eſpoir lui reſte: Albe eſt en mon pouvoir.

Mais vous ſavez, Madame, à quel prix je m'expoſe.
Vous ſavez quel devoir votre ſang vous impoſe.
Voilà l'autel. Venez.

ILIE.

Cet autel frémiroit.
Il a reçu les vœux que mon cœur trahiroit.

PALLANTE.

A qui donc croyez-vous que ce nœud vous engage ?

ILIE.

Téméraire ! à ma gloire épargnez ce langage.
Il me ſuffit à moi que mon cœur ſoit lié.

PALLANTE.

Ce lien fut coupable : il doit être oublié.

ILIE.

Cruel, vous abuſez du malheur où nous ſommes.

PALLANTE.

Je ſaiſis le moment où les rois ſont des hommes.

ILIE.

Doutez-vous que mon père, à votre ambition,
Ne paye en roi le prix d'une belle action ?

PALLANTE.

Oui, Madame, à douter malgré moi tout m'invite.
Et pourquoi mieux que vous voulez-vous qu'il s'acquitte ?
N'êtes-vous pas pour moi l'exemple des ingrats ?
Après que j'ai remis un père entre vos bras,

Quand je vais diſſiper l'obſcurité profonde
Qui devoit à jamais le dérober au monde ;
Quand je veux bien encore, au péril de mes jours,
A travers mille morts voler à ſon ſecours,
Briſer ſes fers, enfin lui rendre un diadême,
Que ſans vous, que ſans lui, je puis ceindre moi-même;
Ne refuſez-vous pas de vous donner pour lui,
D'accepter pour époux ſon vengeur, ſon appui ?
Comment puis-je compter ſur la reconnoiſſance,
Quand la nature même a ſi peu de puiſſance ?

ILIE.

Eh bien, de ſa priſon par vos ſoins enlevé,
Dans le camp des Romains ſur nos pas arrivé,
Que mon père ſoit libre, & qu'alors il commande ;
J'obéirai.

PALLANTE.

Faut-il auſſi que je dépende
De ces Romains ſi fiers, qui ne verroient en moi
Qu'un transfuge imprudent ſans courage & ſans foi ?
A ſouffrir des mépris penſez-vous que j'aſpire ?
Si l'honneur de ſervir avoit pu me ſuffire,
Ici, d'Amulius, favori ſans rivaux,
Pourquoi m'expoſerois-je à des périls nouveaux ?
Je veux rendre à mon roi la ſuprême puiſſance ;
Mais je veux m'aſſurer de ſa reconnoiſſance,
Prévenir un oubli trop à craindre à la cour,
Obéir ſous ſon règne, & régner à mon tour.

Les momens nous ſont chers. Parlez ſans plus attendre:
Mais qu'un mot nous décide ; & ceſſez de prétendre
Que par de vains détours je me laiſſe abuſer.

ILIE.

Sauve ton roi, perfide, ou je vais t'accuſer.
Amulius revient, il va bientôt paroître ;
Et j'obtiendrai de lui le ſupplice d'un traître.

PALLANTE.

Je vais vous prévenir, Madame, & dans l'inſtant
Conſommer, pour lui plaire, un crime qu'il attend ;
Immoler Numitor.

ILIE.

Barbare ! arrête, arrête !

PALLANTE.

Pour me juſtifier je porterai ſa tête.

ILIE.

Qu'ai-je fait ?

PALLANTE.

Eſt-ce ainſi que vous récompenſez ?
J'ai mérité la mort dont vous me menacez ;
Mais comment ? Et pourquoi ?

ILIE.

Je ſuis déſeſpérée.
Pardonne au trouble affreux de mon ame égarée.

PALLANTE.

Penſez qu'à ſon retour votre ennemi mortel,
Amulius, prétend vous conduire à l'autel;
Et ſi vous refuſez d'appuyer ſa puiſſance
Des droits qu'à votre époux tranſmit votre naiſſance,
De ces murs pour jamais il va vous éloigner,
Et s'abreuver d'un ſang qu'il frémit d'épargner.

ILIE.

Dieux vengeurs!

PALLANTE.

Choiſiſſez, & prononcez, Madame,
Entre un lâche oppreſſeur, un ſacrilège infame,
Dont le nom ſeul ici doit vous glacer d'horreur,
Et moi, qui pour vous ſeule affronte ſa fureur.

ILIE.

Non, jamais.

PALLANTE.

Allez donc, fille dénaturée,
Prédire à votre père une mort aſſurée.
Oui, c'eſt à le trahir que vous vous obſtinez.
Je lui ſauvois la vie, & vous l'aſſaſſinez.
Voyez ce fer vengeur, ſon unique eſpérance.

ILIE.

Je friſſonne.

PALLANTE.

A l'autel jurons ſa délivrance;
Et je promets aux Dieux, en vous donnant ma foi,
D'immoler un tyran & de venger un roi.

ILIE.

Quelle horrible contrainte !

PALLANTE.

Il eſt tems de réſoudre.

ILIE.

(*faiſant un pas vers l'autel & reculant épouvantée*).

Dieux ! je crois ſur l'autel voir éclater la foudre.
Seigneur, à vos genoux....

PALLANTE.

Non, Madame.

ILIE.

Ecoutez.
Mon père affermira mes ſens épouvantés.
Laiſſez-moi le revoir ; & s'il veut que j'abjure
Le ſerment qui m'arrête ; infidelle, parjure,
N'importe, c'en eſt fait, je m'immole ; & demain,
Dût le ciel m'en punir, je vous donne ma main.

SCÈNE III.

UN GARDE, PALLANTE, ILIE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, Amulius en triomphe s'avance.
Mille cris de victoire annoncent ſa préſence.

PALLANTE.

Je vais le recevoir.

ILIE.

Seigneur, diſſimulez.

PALLANTE.

Si Numitor périt, c'eſt vous qui l'immolez.

(*Ilie ſe retire*).

SCÈNE IV.

AMULIUS, ROMULUS, PALLANTE; Suite d'Amulius.

AMULIUS (*à Romulus*).

IMPRUDENT ennemi, qui viens ſur ce rivage
Répandre l'épouvante & porter le ravage,
Tu vois quel eſt le prix de la témérité.

ROMULUS.

Quel juge, Amulius, que la proſpérité!
Tu crois donc la fortune un garant bien fidèle?

AMULIUS.

L'équité, Romulus, eſt d'accord avec elle.

ROMULUS.

L'Équité rarement eſt l'arbitre des rois.
Je veux bien cependant qu'elle pèſe nos droits.

Nous avons aux Sabins demandé des épouſes.
L'hymen eût réuni deux nations jalouſes ;
Mais d'un état naiſſant n'ayant pu triompher,
Cruel, dans ſon berceau tu voulois l'étouffer :
Tu voulois avec lui voir périr ſa mémoire,
Et tarir à jamais la ſource de ſa gloire.
Tu fais à ſa grandeur ce qu'ont promis les Dieux.
Ce préſage alarmoit ton orgueil envieux ;
Et cent fois effrayé par la voix des oracles,
Tu croyois aux deſtins oppoſer des obſtacles.
Tu rendis, comme toi, Tatius inhumain.
Falloit-il t'immoler l'eſpoir du nom romain ?
Interdire la vie à la race future ?
Vieillir ſans deſcendans & trahir la nature ?
Réduits, par vos refus à cette extrémité,
Nous avons pris conſeil de la néceſſité.
Nos crimes ſont les tiens. Le ſort a fait le reſte.
Engagé trop avant par une ardeur funeſte,
Des mains de tes ſoldats je n'ai pu m'échapper.
Je préſentois ma tête ; ils n'avoient qu'à frapper.
Tu m'as fait épargner ; épargne auſſi ma gloire,
Et voyons ſi tu ſais mériter la victoire.

AMULIUS.

Romulus, je ſuis loin d'en vouloir abuſer,
Et ſi les juſtes loix que je vais t'impoſer....

ROMULUS.

Des loix ! Ce mot ſuperbe eſt pour Rome une injure.
Me confondent les Dieux ennemis du parjure,

Si jamais un vainqueur nous impoſe des loix.
C'eſt le ſerment que Rome a reçu de ſes rois.
Elle ceſſera d'être en ceſſant d'être libre.

AMULIUS.

(*à part*).

Fier & vaillant jeune homme ! Et ſur les bords du Tibre
Quel deſtin t'a conduit ?

ROMULUS.

J'y ſuis né. Mes amis
M'ont choiſi pour guide ; & librement ſoumis,
Sont venus avec moi dans un marais ſtérile,
Répandre l'abondance & peupler leur aſyle.

AMULIUS.

Albe étend juſques-là ſon antique pouvoir.

ROMULUS.

C'eſt ce que Rome ignore & ne veut point ſavoir.

AMULIUS.

Tu fondes, Romulus, ſur des remparts d'argile,
Une audace bien vaine & comme eux bien fragile !

ROMULUS.

Ces remparts, dont on parle avec tant de mépris,
Ne vous ſont pas encor fidellement décrits.
La diſcipline auſtère en protège l'enceinte :
Elle eſt, comme nos loix, inviolable & ſainte ;

Et par ce mur d'airain nos foyers ſont gardés.

AMULIUS.

Et ne voyez-vous pas ce que vous haſardez ?

ROMULUS.

Je vois que d'un inſtant de diſgrace légère,
Tu nous fais un revers que ton œil exagère.
Mais préſume un peu moins du ſuccès d'un combat.
Rome en perdant un roi n'a perdu qu'un ſoldat ;
Et ſur mille guerriers pleins de la même audace,
Elle peut, à ſon gré, choiſir qui me remplace.
C'eſt un rang qu'à ſon tour chacun peut demander.
Chez nous, l'art d'obéir eſt l'art de commander.
A la tête d'un peuple intrépide & fidèle,
Le chef n'a que le droit de ſervir de modèle ;
Et Rome ſaura bien ſe paſſer de ſes rois,
Tant qu'elle aura ſes mœurs, ſon génie & ſes loix.

AMULIUS.

Cependant, de ta perte elle a paru troublée.

ROMULUS.

Oui, mais ſous ſes drapeaux je la vois raſſemblée,
Méditer ta ruine, & jurer à ſes Dieux
De venir me venger ou périr à mes yeux.
Tu ne le connois pas ce peuple redoutable.
Plus il eſt malheureux, plus il eſt indomptable
Le ſort à l'éprouver exerçant ſa rigueur,
Ne ſera qu'ajouter à ſa mâle vigueur.

C'eſt le chêne endurci ſous les coups de l'orage.
Je veux qu'à ſes revers il doive ſon courage,
Et de l'adverſité qu'éprouvant tout l'effort,
Sous le fer qui le frappe il renaiſſe plus fort.
Laiſſe, laiſſe aux travaux affermir ſa conſtance.
Me préſerve le ciel qu'heureux ſans réſiſtance,
Il goûtât les langueurs d'un indigne repos!
Il faut que le danger me forme des héros.
J'ai beſoin des combats plus que de la victoire.
Il n'eſt pas tems encor de ſonger à la gloire:
Il nous faut des vertus; & la proſpérité
Ne produit qu'indolence & que témérité.
C'eſt le ſeul ennemi que nous ayons à craindre.
A ſavoir tout ſouffrir le ſort veut nous contraindre;
J'en reçois le préſage, & grace à ta valeur,
Rome dès ſa naiſſance a connu le malheur.

AMULIUS (*à part*).

Merveilleux aſcendant d'un courage inflexible!
C'eſt lui, dans ce moment, qui paroît invincible:
Déſarmé, dans les fers, il m'accable; & c'eſt moi
Qui ſemble d'un vainqueur ſubir ici la loi!
O qu'un père eſt heureux d'avoir un fils ſemblable!
J'éprouve à l'admirer un charme inconcevable;
Et plus, en m'abaiſſant, je le vois s'agrandir,
Plus à ſa jeune audace il m'eſt doux d'applaudir.
Romulus, ta fierté ſied mal à ta foibleſſe;
Mais d'une ame élevée elle peint la nobleſſe.

Ecoute. En ta faveur je veux tout oublier.
Je fais plus : avec toi je prétends m'allier.
Que dans un même camp la trève nous raſſemble.
Nos peuples déſarmés s'y trouveront enſemble ;
Vos femmes y verront leurs parens, leurs époux ;
Elles auront le choix entre mon peuple & vous ;
Et quels que ſoient les nœuds que leur amour préfère,
Elles ſuivront les pas d'un époux ou d'un père.

ROMULUS.

J'y conſens ; & tous deux nous n'avons qu'à jurer
De ſouſcrire à leur choix, & de nous ſéparer.

AMULIUS (*ſur l'autel de Mars*).

Je le jure à ce Dieu dont je tiens ma puiſſance.

ROMULUS (*ſur le même autel*).

Je le jure à ce Dieu dont je tiens la naiſſance.

AMULIUS.

Que dis-tu ?

ROMULUS.

Que mon père eſt garant de ma foi,
Qu'il a reçu la tienne, & me répond de toi.

AMULIUS.

Grand Dieu !

ROMULUS.

Tu peux douter que ſon ſang m'ait fait naître :
Ce n'eſt pas dans les fers qu'on le doit reconnoître.

AMULIUS.

Qu'on nous laiſſe.

SCÈNE V.

AMULIUS, ROMULUS, Gardes.

AMULIUS.

ET ta mère ?

ROMULUS.

Et quoi ! ne ſais-tu pas
Qu'on la retient captive au ſein de tes États ?

AMULIUS.

Garde.... allez. Dans l'inſtant je veux qu'il la revoie.
Ah, Romulus !

ROMULUS (*à part*).

D'où naît le tranſport de ſa joie ?

AMULIUS.

Au comble de mes vœux tu me vois arrivé.
Ta mère eut deux fils ; l'autre a-t-il été ſauvé ?

ROMULUS.

Il règne en mon abſence.

AMULIUS.

Ah ! regnez l'un & l'autre.
Je ne diſtingue plus ma fortune & la vôtre.

Albe & Rome à jamais, par les nœuds les plus ſaints,
Vont unir leur puiſſance & hâter leurs deſtins.

ROMULUS.

Toi, qui prends à mon ſort un intérêt ſi tendre,
Ne peux-tu m'éclaircir ce qu'on m'a fait entendre?
Ce qu'au fond de mon cœur je brûle de ſavoir?

AMULIUS.

Parle.

ROMULUS.

Dès mon enfance, on me laiſſe entrevoir
Qu'un grand roi, mon aieul, trahi par un perfide..;

AMULIUS.

Je frémis.

ROMULUS.

Eſt tombé ſous le glaive homicide;
Et que l'auteur du crime au ſupplice échappé,
Règne, & brave les Dieux ſur un trône uſurpé.
Quel eſt-il? En quel lieu triomphe ainſi le crime?
Le ſais-tu?

AMULIUS.

Je pourrai te livrer ta victime.

ROMULUS.

Dans ſon ſang odieux je pourrai me baigner?

AMULIUS.

Peut-être, en le voyant, voudras-tu l'épargner.
Venez, venez, Madame.

SCÈNE

SCÈNE VI.

ILIE, & les précédens.

ILIE.

AH, mon fils !

ROMULUS.

Ah, ma mère !

ILIE.

Auras-tu dans ces lieux le deſtin de mon père ?

ROMULUS.

Qu'entends-je ?

ILIE (*à part*).

Ma douleur m'a trahie.

ROMULUS.

En ces lieux !

Votre père !

AMULIUS.

Oui, tu vois le coupable.

ROMULUS.

Grands Dieux !

C'eſt lui !

ILIE.

Modère-toi.

AMULIUS (*froidement*).

Non, laiſſez-lui répandre
Ce courroux inutile & que je puis ſuſpendre.

ROMULUS.

Le perfide m'inſulte, & je ſuis déſarmé!

AMULIUS.

Va, je vois ta fureur ſans en être alarmé.
Tu n'oublîras jamais que tu me dois la vie.

ROMULUS.

Tu ſerois moins cruel de me l'avoir ravie.
Quel ſupplice honteux pour mon cœur ſoulevé!
(*à ſa mère*).
Oui, quand j'allois périr, c'eſt lui qui m'a ſauvé.
Frappe, monſtre, & reprend ce bienfait que j'abhorre.

AMULIUS.

Ce que j'ai fait pour toi, je le ferois encore.
Je n'ai pu, ſans frémir, voir ta vie en danger.
Rien de toi déſormais ne peut m'être étranger;
Et dans ce moment même, où ton ame égarée
De la ſoif de mon ſang eſt le plus dévorée,
Pour ta mère & pour toi s'il falloit le verſer,
Mon cœur de mille coups ſe laiſſeroit percer.

ROMULUS.

Quel mêlange inoui d'horreur & de tendreſſe!

AMULIUS.

Ah! je réſiſte à peine au trouble qui me preſſe.

Les voilà donc! ... Je touche au moment d'expier...
Oui, pour eux je ſuis prêt à tout ſacrifier.
Madame... Romulus... nous ſerions trop à plaindre,
S'il falloit déſormais nous haïr & nous craindre.
Je fléchirai vos cœurs, je fléchirai les Dieux ;
Et je n'ai pas long-tems à vous être odieux.
(*Il ſort*).

SCÈNE VII.

ROMULUS, ILIE.

ROMULUS.

LE traître me confond. Dans mon ame éperdue,
J'ai ſenti la fureur un moment ſuſpendue.
Mon cœur en gémiſſant répondoit à ſes cris.
Vous le dirai-je enfin ? la pitié m'a ſurpris.
Pardonnez à mon cœur cette indigne foibleſſe.
Moi-même elle m'irrite autant qu'elle vous bleſſe.
Je périrai, ma mère, ou ferai mon devoir.
Le ſort nous a trahis ; mais j'ai ſu tout prévoir.
Tandis que nos vainqueurs ſont plongés dans la joie ;
Albe, cette nuit même, aux Romains eſt en proie.
Oui, par de longs détours raſſemblés ſous ces murs,
La nuit va les couvrir de ſes voiles obſcurs.
Les langueurs du ſommeil, les vapeurs de l'ivreſſe,
Cacheront aux Albains le danger qui les preſſe,

Et bientôt mes ſoldats, perçant de tous côtés,
Vont inonder de ſang ces murs épouvantés.
Amulius ſera leur première victime.

ILIE.

Qu'on l'épargne, mon fils; ſa mort ſeroit un crime.
Il a ſauvé tes jours, il a ſauvé les miens.
Sans doute il eſt affreux de reſpecter les ſiens;
Mais tu le dois.

ROMULUS.

Comment! vous demandez ſa grace,
Vous! après le forfait que ce lieu vous retrace!
Et n'eſt-ce point ici qu'eſt tombé ſous ſes coups
Ce héros, de qui l'ombre errante autour de vous,
Vous demande vengeance, & d'un regard avide,
Attend pour s'aſſouvir le ſang du parricide?

ILIE.

Fût-il plus criminel, ce ſang nous eſt ſacré,
Mon fils. Dès qu'en ces murs on aura pénétré,
Qu'au fond de ſon palais il ſoit mis hors d'atteinte;
Et du temple de Mars qu'on occupe l'enceinte.
Que dis-je? Ah! c'eſt à moi d'y conduire tes pas.
C'eſt-là que le héros dont j'ai plaint le trépas,
Mon père, Numitor, languit dans les ténèbres.

ROMULUS.

Il vivroit!

ILIE.

Je l'ai vu ſous des voûtes funèbres,

Où, depuis ta naiſſance, on le tient dans les fers.

ROMULUS.

Et ſon oppreſſeur règne ! & ſes jours nous ſont chers !
Et vous me défendez d'immoler ce barbare !
Quelle indigne pitié de nos ames s'empare ?
Que de l'ambition l'aveugle emportement
L'eût rendu parricide ; au crime d'un moment
Le ciel peut pardonner, l'homme le doit peut-être.
Mais vingt ans dans ſon ſein cacher l'ame d'un traître !
Eprouver chaque jour le remords renaiſſant,
Chaque jour étouffer ſon murmure impuiſſant !
Dormir au bruit des fers de ſon roi qu'on opprime !
Vieillir en l'opprimant ! c'eſt le comble du crime.

SCÈNE VIII.

ILIE, ROMULUS, UN GARDE.

LE GARDE.

LE Roi veut vous parler, Madame. Suivez-moi, Seigneur.

ROMULUS.

Impunément nous fera-t-on la loi ?

ILIE.

Oui, retiens tes transports, par pitié pour ta mère.
Tu ne peux concevoir cet horrible mystère ;
Mais souviens-toi, mon fils, en voyant ton vainqueur,
Qu'attenter à ses jours c'est me percer le cœur.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le théâtre repréſente l'intérieur du palais, comme au ſecond Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILIE, AMULIUS.

AMULIUS.

Oui, Madame, il eſt tems que le crime s'expie.
Puniſſez-moi. Je ſuis ce raviſſeur impie
Qui, ſous le nom d'un Dieu, dans un temple introduit,
Abuſai lâchement d'un cœur foible & ſéduit.

ILIE.

Juſte ciel!

AMULIUS.

Ce n'eſt point au ciel que je m'adreſſe;
Il pardonne ſans doute un excès de tendreſſe.
Dans les folles ardeurs de la jeune ſaiſon,
Le tranſport, le délire où tomba ma raiſon;
Le trouble de mes ſens & leur fougue invincible,
Demandoient grace aux Dieux pour un cœur trop ſenſible;

Et par ce long tourment que vous m'avez cauſé ;
Veſta même a dû voir ſon courroux appaiſé.
Mais de ces Dieux, pour moi, l'inutile indulgence
Laiſſe encor dans vos mains les droits de la vengeance ;
Et je viens ſans murmure en ſubir la rigueur.
Exercez-la. Le crime eſt encore dans mon cœur,
Puiſqu'avec tous ſes feux mon amour s'y ranime.
Ne faites plus languir & ſouffrir la victime.
De mes malheureux jours je vous fais l'abandon.
Tranchez-les, par pitié : ce ſera mon pardon.
Ou ſi pour me punir vos mains ſont trop timides ;
Vous avez des vengeurs courageux, intrépides ;
Appelez vos enfans.

ILIE.

Barbare, ils ſont les tiens.

AMULIUS (*à ſes pieds*).

Je ſuis donc votre époux.

ILIE.

O funeſtes liens !

AMULIUS.

Ils ſont ſacrés.

ILIE.

Ils ſont l'horreur de la nature.
Après ton ſacrilège, après ton impoſture,
Que falloit-il de plus pour te rendre odieux,
Parricide ? Et tu crois avoir fléchi les Dieux !

Et tu crois à ton joug me tenir enchaînée ! —
Mais de toi ſeul encor dépend ta deſtinée.
C'eſt à toi d'expier un amour criminel.
C'eſt à toi d'obtenir un pardon ſolemnel.
Tu le peux. Je retiens le cri terrible & tendre
Que mon ſang indigné devroit te faire entendre ;
Mais mon fils va venir, par un dernier effort,
Appeler la nature au ſecours du remords.
Ecoute, Amulius, cette voix redoutable :
Ne ſois plus à mes yeux un monſtre épouvantable ;
Et tes égaremens, & tes crimes paſſés,
Ma honte, mes malheurs, ſeront tous effacés.
(*Elle ſort*).

AMULIUS.

Ah ! tu veux, je le vois, que mon ſang les efface.
Tu n'oſes prononcer ce qu'il faut que je faſſe ;
Mais je t'entends, Ilie ! & prêt à ſuccomber,
Je ſais dans quelles mains tu veux me voir tomber.

SCÈNE II.

AMULIUS, AGENOR, PALLANTE.

AMULIUS.

NUMITOR vous a vu. Sera-t-il implacable ?

AGENOR.

Il paroît s'affermir ſous la main qui l'accable.

Mais ſa conſtance même eſt un préſage heureux.
Puiſqu'il eſt magnanime, il ſera généreux.

AMULIUS.

Vous le croyez!

AGENOR.

S'il eût montré plus de foibleſſe,
D'un cœur diſſimulé j'aurois craint la baſſeſſe.
J'aurois dit: « Il n'a pas vaincu dans un moment,
» De vingt ans de malheurs le noir reſſentiment.
» Il paroît s'adoucir; il en eſt plus à craindre.
» Il ſonge à ſe venger, puiſqu'il s'abaiſſe à feindre.
» Qui promet dans les fers, peut manquer à ſa foi;
» Et qui cède en eſclave, agiroit mal en roi:
» N'attendons rien de grand de cette ame abattue ».
Mais lorſque je la vois de force revêtue,
S'élever au-deſſus d'un malheur accablant,
Et mieux aimer le rendre illuſtre, en le comblant,
Que de s'en délivrer par un lâche artifice;
J'oſe en attendre encore un plus grand ſacrifice.
Enfin, puiſqu'à la honte il préfère la mort,
Il fera pour la gloire un plus pénible effort.
Eh quoi! lorſqu'un rebelle, en quittant la couronne,
A ſon reſſentiment lui-même s'abandonne;
Par un indigne abus de ce noble abandon,
Ira-t-il préférer la vengeance au pardon,
Faire voir qu'en bonté le coupable l'efface,
Se charger de ſa honte, & ſe mettre à ſa place?

Non, Seigneur. Plus ſévère envers vous que les Dieux,
Numitor à jamais ſe rendroit odieux.
Il voudra s'honorer par un trait de clémence ;
Et déjà dans ſon cœur ſon triomphe commence.
Ce n'eſt pas que ſa haine ait rien diſſimulé ;
Mais il a vu ſa fille, & ſes pleurs ont coulé.
Dès qu'il s'eſt attendri, ſa douleur moins farouche ;
Peut ſouffrir qu'on l'appaiſe, & permet qu'on le touche.
Le chagrin ne l'a pas encor dénaturé.
Il ſe laiſſe émouvoir ; rien n'eſt déſeſpéré.

AMULIUS.

Vous ſoulagez mon cœur.

AGENOR.

Oſerez-vous m'en croire ?
Quel que ſoit le danger, n'écoutez que la gloire.
On a vu mille fois le crime couronné ;
Mais qu'un rebelle heureux, ſans s'y voir condamné,
S'arrache la couronne & la rende à ſon maître,
Ce triomphe à vous ſeul eſt réſervé peut-être.
Enfin, Seigneur, enfin le crime eſt révélé :
Il eſt tems qu'il s'expie ; &, ce jour écoulé,
Ou Numitor eſt libre, ou n'eſt plus ſous ma garde.
Mes devoirs ſont remplis ; le reſte vous regarde.

SCÈNE III.

AMULIUS, PALLANTE,

AMULIUS.

PALLANTE, aurois-je encor l'eſpoir de le fléchir ?

PALLANTE.

D'eſpoir, il n'en eſt qu'un : c'eſt de vous affranchir ;
C'eſt de rompre un lien qui vous traîne au ſupplice,
De faire à votre gloire un entier ſacrifice,
De renoncer aux noms & de gendre & d'époux,
Et de régner en paix ſur vous-même & ſur nous.

AMULIUS.

Etouffe donc en moi le chagrin qui me tue.
Rends le calme & la force à mon ame abattue.
Après le long tourment d'un inutile eſpoir,
Rends un père inſenſible au bonheur de revoir
Ses enfans réunis dans les bras de leur mère.

PALLANTE.

Vos enfans !

AMULIUS.

Oui, le ciel, peut-être en ſa colère,
Pour m'accabler encor, me les rend aujourd'hui.
Romulus en eſt un. L'autre règne avec lui.

PALLANTE.

Et leur mère eſt ſans doute enfin déſabuſée ?

AMULIUS.

Leur mère eſt confondue, & n'eſt point appaiſée.

PALLANTE.

Non, Seigneur, votre ſang la peut ſeul appaiſer.

AMULIUS.

Que dis-tu ?

PALLANTE.

Ce qu'enfin je ne puis déguiſer.
Et que n'ai-je point fait pour fléchir ſa colère ?
Mais elle n'a parlé que de venger ſon père.
Je vous l'ai dit. D'abord j'ai feint de vous trahir,
D'un chimérique eſpoir j'ai feint de m'éblouir ;
Et dans ſa confiance ayant ſu m'introduire,
A tomber à vos pieds j'ai voulu la réduire :
J'ai voulu voir la fille & le père accablés ;
Et pour les émouvoir je les ai raſſemblés.
Mais loin de s'amollir, leurs cœurs d'intelligence,
Ne m'ont crié tous deux que vengeance ! vengeance !

AMULIUS.

A toi-même, Pallante, elle a pu confier
Le déteſtable ſoin de me ſacrifier !

PALLANTE.

Jugez à quel excès ſon déſeſpoir l'égare.
L'horreur que m'inſpiroit un deſſein ſi barbare

M'eût trahi malgré moi. Pour mieux diſſimuler ;
Je demandois un prix qui la fît reculer,
Sa main, ſa foi, le ſceptre enfin pour récompenſe.
De mon ambition d'abord elle s'offenſe.
Je la preſſe, elle héſite ; & quand vous arriviez,
Suppliante & ſoumiſe elle étoit à mes pieds.
Voilà, Seigneur, pour qui votre pitié funeſte
Vous porte à dégager un roi qui vous déteſte,
Qui, courbé ſous les fers, oſe encor vous braver,
Et qui de votre ſang brûle de s'abreuver.

AMULIUS.

Qu'il vienne donc ce tigre échappé de ſa chaîne,
Dans ce ſang malheureux raſſaſier ſa haine !

PALLANTE.

Pourquoi cet abandon ? Qui vous met en danger ?
Une femme ? Otez-lui l'eſpoir de ſe venger.
Qu'elle retourne à Rome & ſon fils avec elle.
Si Numitor n'eſt plus, Albe à vos loix fidelle,
De ſon vain ſouvenir va bientôt l'effacer ;
Et les pâtres du Tibre auront beau menacer.

AMULIUS.

N'eſt-ce rien que de vivre odieux à ſoi-même ?
Que de vivre abhorré de tout ce que l'on aime ?
Je ſuis époux & père ; & pour moi, malheureux !
Ces noms ſi doux, ſi chers, ſont devenus affreux.
Non, je ne ſavois pas combien j'étois ſenſible.
J'éprouvois ſur le trône une langueur pénible,

Trop ſûr, hélas ! après ce que j'avois perdu,
Que jamais le bonheur ne me ſeroit rendu ;
Et je le ſupportois ce vuide épouvantable,
D'un cœur qui n'aime rien tourment inévitable.
Mais le déchirement que j'éprouve aujourd'hui,
N'eſt fait que pour mon cœur, n'eſt connu que de lui.
Le plus tendre intérêt vient reſaiſir mon ame.
Je tiens preſque en mes bras mes enfans & ma femme ;
Et dans le même inſtant, de leur ſein courroucé,
Par une égale horreur je me vois repouſſé.
Ils ont beau me haïr, je ſuis époux & père.
Va, preſſe, implore, obtiens le pardon que j'eſpère,
Et de mes ennemis adoucis la rigueur,
Ou reviens me plonger un poignard dans le cœur.
Dans l'état où je ſuis, il m'eſt affreux de vivre.

PALLANTE.

Oui, Seigneur, il eſt tems que je vous en délivre.
C'eſt trop indignement vous laiſſer accabler.
Je vois l'abîme ouvert, & je vais le combler.

SCÈNE IV.

AMULIUS (*ſeul*).

C'EN eſt donc fait ! Il faut que mon ſort ſe décide.
Mon fils ne voit en moi qu'un tyran parricide ;
Et ſa mère, abjurant tous les vœux qu'elle a faits,
Met le nœud qui nous lie au rang de mes forfaits.

Quel deſtin ! Je n'ai plus que le choix du ſupplice.
Je vois de tous côtés un affreux précipice.
Le trône m'épouvante autant que l'échafaud.
Choiſis. Que tardes-tu, malheureux ? Il le faut.
Dans ton fils à l'inſtant ton juge va paroître.
Ou cache-lui ſon père, ou ſois digne de l'être.

SCÈNE V.

AMULIUS, ROMULUS, Gardes.

AMULIUS.

SOLDATS, à ce guerrier rendez la liberté.
Je ſaurai bien ſans vous contenir ſa fierté.

(*Les Gardes détachent les fers de Romulus & lui rendent ſon épée*).

LE MÊME (*aux Gardes*).

Il ſuffit.

SCÈNE VI.

AMULIUS, ROMULUS.

ROMULUS.

TON audace oſe armer mon courage,
Tyran! par ce bienfait, qui me tient lieu d'outrage,
Penſes-tu m'impoſer un devoir plus ſacré
Que tous ceux de mon ſang contre toi déclaré?
Eloigne de ton ſein ce fer que tu mépriſes,
Téméraire, & rends-moi ces chaînes que tu briſes.
Ilie & Numitor peuvent tout ſur mon cœur;
Et tant que je reſpire il leur reſte un vengeur.
Leurs noms, à l'inſtant même, embraſent ma colère.

AMULIUS (*froidement*).

Frappe donc, Romulus, frappe, immole ton père.

ROMULUS.

Toi! mon père!

AMULIUS.

Ce nom te fait frémir d'horreur;
Il conſterne ton ame; il t'arrache une erreur,
Pour un cœur généreux plus chère que la vie:
D'un héros dont la gloire étoit digne d'envie,
Il fait un malheureux, qui ne peut, ſans effroi,
Voir & ſouffrir le jour qu'il a reçu de moi.

ROMULUS.

Vous! mon père! l'époux, le ſéducteur d'Ilie!

AMULIUS.

Elle doit déteſter le ſaint nœud qui nous lie.
Mais elle eſt détrompée, & ſes yeux ſont ouverts.

ROMULUS (*avec violence*).

Cruel! & Numitor eſt encor dans vos fers!

AMULIUS.

Il eſt trop vrai. Tu vois tous mes maux dans leur ſource.
Malheureux à l'excès, je le ſuis ſans reſſource.
J'ai voulu les briſer, ces fers dont tu frémis:
Aux mains de Numitor le ſceptre étoit remis.
J'ai tout fait pour fléchir ſa vengeance implacable.
Mais il a trop ſouffert, & je ſuis trop coupable.
Mon ſang, dit-il, mon ſang le peut ſeul appaiſer.
Mon ſupplice, ou ſa mort: voilà, ſans déguiſer,
Le choix inévitable où l'on réduit ton père.
Prononce.

ROMULUS.

Soyez juſte, & bravez ſa colère.
Non, Seigneur, votre ſort ne dépend plus du ſien.
Deſcendez de ſon trône, & montez ſur le mien.

AMULIUS.

Je ſuis loin d'y prétendre, & je ſuis loin de croire
Que Rome y conſentît aux dépens de ſa gloire.

Mais un ſoin dévorant, dont je ſuis tourmenté,
C'eſt de voir que ton père, aux Romains préſenté,
Va détruire en un jour cette erreur précieuſe,
Qui flattoit de leurs vœux l'audace ambitieuſe.
Toi, que du ſang des Dieux on croyoit deſcendu,
Vois, mon fils, à quel point tu ſeras confondu !

ROMULUS.

La grandeur eſt dans l'ame, ainſi que la baſſeſſe.
Faites ceſſer le crime, & le déshonneur ceſſe.
Qu'importe à mes ſujets de quel ſang je ſois né ?
C'eſt l'homme, & non le Dieu que Rome a couronné.
Il eſt vrai, mon erreur élevoit mon courage :
Qui ſe croit né d'un Dieu veut en être l'image :
Je ſens que dans mon cœur l'orgueil eſt abattu ;
Mais avec moins d'orgueil j'aurai plus de vertu.
Je ſais par quels travaux on mérite des temples.
Mars, au lieu de ton ſang, j'ai pour moi tes exemples ;
Et ſi j'arrive au ciel pour t'avoir imité,
Je ne devrai qu'à moi mon immortalité.

SCÈNE VII.

ROMULUS, AMULIUS, ILIE.

ROMULUS.

VENEZ, venez, Madame.

ILIE.

Ah! tu me vois tremblante.
(*à Amulius*).
Cruel! que venez-vous d'ordonner à Pallante?
Il m'a voulu contraindre à le ſuivre aux autels.
A mon père, dit-il, mes refus ſont mortels,
Et puiſqu'au déſeſpoir je veux qu'il s'abandonne;
Ce qu'on attend de lui n'a plus rien qui l'étonne.
A ces mots, que termine un regard menaçant,
Vers le temple de Mars il marche en frémiſſant.

AMULIUS.

J'y vole.

ROMULUS.

Et je vous ſuis.

SCÈNE VIII.

ILIE, *ſeule.*

AH! ce moment terrible
Eſt marqué dans mon cœur par un préſage horrible.
On diroit qu'au ſupplice un Dieu nous a traînés.
Tous ces événemens l'un à l'autre enchaînés,
Ces vengeances du ciel ſi long-tems ſuſpendues,
Sur nos affreux deſtins ces clartés répandues,
Ce lieu même, où le ſort nous a tous raſſemblés,
Impriment l'épouvante à mes ſens accablés.
Qu'ai-je donc fait au Ciel, qui, depuis ma naiſſance,
Semble avoir attaché l'opprobre à l'innocence?
Pourſuit-il la foibleſſe avec tant de fureur?
Quoi! vingt ans de tourmens pour punir une erreur!
Mon courage y ſuccombe.

SCENE IX.

ILIE, TULLIE, les autres captives.

ILIE.

OU courez-vous, Tullie?

TULLIE.

Hélas! d'un juſte effroi vous me voyez remplie.

Dans le temple de Mars Pallante a pénétré,
Au-devant de ſes pas Agenor s'eſt montré,
Je ne ſais quelle inſulte ou quelle violence
De l'enceinte ſacrée a troublé le ſilence;
Mais Pallante irrité nous en a fait ſortir,
Et de ſoldats armés il l'a fait inveſtir.

ILIE.

C'eſt de moi qu'il ſe venge. Il m'en a menacée,
Le barbare! en partant, ſes adieux m'ont glacée.
Aura-t-il accompli ſon funeſte deſſein?
Dieux! je crois voir mon père un poignard dans le ſein.
(*Numitor paroît*).
Je le vois. Il reſpire; & mon fils me l'amène.

SCÉNE X.

ROMULUS, NUMITOR, & les précédens.

NUMITOR.

MA fille!

ILIE (*volant dans ſes bras*),
Vous vivez.

NUMITOR.

Je me ſoutiens à peine.
La lumière du jour bleſſe mes foibles yeux.
Où ſuis-je?.. mon palais!.. Qui m'amène en ces lieux?

Au traître Amulius aurois-je pu ſurvivre ?
Dis-moi qui m'a vengé, dis-moi qui me délivre.

ILIE.

C'eſt mon fils.

NUMITOR.

Lui ! ton fils !

ROMULUS.

Seigneur, tout eſt changé.

NUMITOR.

Mon fils, il eſt donc mort ; & ton bras m'a vengé ?

ROMULUS.

Vous vivez, vous régnez ; étouffez la vengeance.
Des Dieux, que l'on appaiſe, imitez l'indulgence ;
Et goûtez le plaiſir le plus digne des rois,
Ou plutôt exercez le plus beau de leurs droits ;
Faites grace au coupable. Il vous remet lui-même
Et le ſceptre, & le glaive, & le pouvoir ſuprême.
Avec nous, à vos pieds, Seigneur, vous l'allez voir.

NUMITOR.

Qu'il meure.

ROMULUS.

Eh bien, ſachez....

NUMITOR.

Je ne veux rien ſavoir,
Je veux que tout ſanglant à mes pieds tu le traînes.
Vois ſur ces bras meurtris l'empreinte de mes chaînes.

Vois ces cheveux blanchis, vois ces débiles yeux ;
Ces yeux vingt ans privés de la clarté des cieux.
Regarde en quel état il te rend ſa victime.

ROMULUS.

Quelque fût ſon ſupplice, il ſeroit légitime.
Mais vous fût-il encor cent fois plus odieux,
Je le prends ſous ma garde & j'en réponds aux Dieux.

NUMITOR.

Toi, mon fils !

ROMULUS.

S'il périt, nous périrons enſemble.

NUMITOR.

Quel eſt-il donc pour toi ce ſcélérat ?

ILIE (*à part*).

Je tremble.

ROMULUS.

Seigneur, il eſt mon père.

NUMITOR.

Effroyable clarté.
Affreux preſſentiment que j'avois écarté !
Malheureuſe !

ILIE.

A vos pieds votre fille éperdue...

NUMITOR.

A quel prix, Dieux cruels, vous me l'avez rendue !

Je vivrois pour rougir ! Je déteſte le jour.
Laiſſez-moi retomber dans mon affreux ſéjour.

ROMULUS.

Non, ſur le trône aſſis, plein de gloire & d'années,
Vous remplirez en paix vos grandes deſtinées ;
Et déſormais, Seigneur, c'eſt moi qui vous défends.
Mais il faut renoncer à revoir vos enfans,
Ou laiſſer dans leurs bras mourir votre colère.

ILIE.

Epargnez mon époux.

ROMULUS.

Pardonnez à mon père.
Il s'eſt laiſſé fléchir. Cédez à votre tour,
Au cri de la nature, aux larmes de l'amour.

NUMITOR.

Tout mon ſang me trahit.

ROMULUS.

Tout votre ſang réclame
Le prix de ſa tendreſſe & ſes droits ſur votre ame.

NUMITOR.

Cruels ! vous oubliez tout ce que j'ai ſouffert.

ILIE.

Et lorſque devant moi le tombeau s'eſt ouvert,
Mon père !

NUMITOR.

Accable-moi de cet affreux reproche.

ILIE.

L'appareil de ma mort, ſon aſpect, ſon approche;
Que dis-je? Et mes enfans de mes bras arrachés,
Et leurs jours qu'au berceau j'avois cru voir tranchés,
Et tout le déſeſpoir de leur ſenſible mère,
M'ont-ils fait oublier que vous étiez mon père?
Les Dieux me ſont témoins que mes cris gémiſſans
Etoient pour vous encor les vœux les plus preſſans;
Et mon dernier ſoupir ne leur eût fait entendre
Que les accens plaintifs de l'amour le plus tendre.

NUMITOR.

Tu déchires mon cœur.

ILIE.

Je le veux attendrir.
Ou moi-même à la mort réſolue à m'offrir,
Je vous rends la victime aux autels échappée.
Frappez. Voilà mon ſein.

ROMULUS.

Et voilà mon épée.
S'il ne faut que du ſang, confondez ſous vos coups
Le père & les enfans.

ILIE.

Et la femme & l'époux.

NUMITOR (*les embraſſant*).

Je ſuccombe.

ILIE.

Mon père!

ROMULUS.

Ah! cet effort ſuprême
Vous élève au-deſſus du trône & de vous-même.

SCÈNE XI.

AMULIUS (*bleſſé & ſoutenu par un Garde*) & les précédens.

ROMULUS (*à Amulius*).

VENEZ... Que vois-je? O ciel! Et par quel aſſaſſin?

AMULIUS (*à Romulus*).

J'ai voulu t'embraſſer & mourir dans ton ſein.
Un traître alloit combler vos malheurs & mon crime.
J'ai déſarmé ſa rage, & j'en ſuis la victime.
Immolés l'un par l'autre au pied du même autel,
Et dans le même inſtant frappés du coup mortel,
Nous avons fait aux Dieux un double ſacrifice.
C'eſt-là que m'attendoit l'éternelle juſtice. —
Numitor, tu n'as plus qu'un exemple à donner.
C'eſt aux Dieux de punir, aux Rois de pardonner.
(*Il lui tend la main*).

ILIE.

Mon père !

NUMITOR (*tendant la main de son côté*).

Il n'eſt donc point de vengeance implacable !

ROMULUS.

O vertu qui m'étonne !

AMULIUS.

O bonté qui m'accable !

(*à Numitor*).

Va, tu n'auras jamais de triomphe plus beau.
Toi, mon fils, laiſſe-moi, dans la nuit du tombeau,
Renfermer en mourant ma funeſte aventure.
Ton origine importe à ta grandeur future ;
Et Rome, à qui tes loix auront donné des mœurs,
Devra peut-être un jour... Ilie !.. adieu. Je meurs.

Fin du cinquième & dernier Acte.

DIDON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE

EN TROIS ACTES,

[MISE EN MUSIQUE PAR M. PICCINNI;

Repréſentée à Fontainebleau devant Leurs Majeſtés, le 16 octobre 1783. Et pour la première fois, ſur le théâtre de l'Académie royale de Muſique, le lundi premier décembre de la même année.

ACTEURS.

DIDON, Reine de Carthage.
ÉNÉE, Prince Troyen.
IARBE, Roi de Numidie.
ÉLISE, ſœur de Didon.
PHÉNICE, confidente de Didon.
ARASPE, confident d'Iarbe.
Hommes & femmes de la cour de Didon.
Chaſſeurs & Chaſſereſſes.
Prêtres de Pluton.
Troyens, compagnons d'Énée.
Maures & Numides, ſuivans d'Iarbe.
Peuple de Carthage.
L'Ombre d'Anchiſe, père d'Énée.

L'action ſe paſſe à Carthage.

DIDON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le lieu de la ſcène eſt une ſalle du palais de Didon. Le trône eſt ſur l'un des côtés du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le prélude eſt un bruit de chaſſe*).

DIDON, ÉLISE, PHÉNICE.

DIDON.

Oui, je veux diſſiper le trouble de mon cœur;
Je veux me fuir, je veux échapper à moi-même.

ÉLISE, PHÉNICE.

Vous régnez; vous aimez un héros qui vous aime;
D'où peut venir encor cette ſombre langueur?

DIDON.

Des combats que livre à mon ame
Un devoir, ennemi de ma naiſſante flamme.
Tu ſais, dans le ſommeil, quel vengeur me pourſuit,
Et que du ſein des morts, mon époux me rappelle
Le ſerment que j'ai fait de lui reſter fidelle;
Ma ſœur, je l'ai vu cette nuit.
Jamais ſi triſte & ſi ſévère,
Il n'avoit paru devant moi.
Parjure, m'a-t-il dit, *tu me manques de foi.*
Suis l'amour qui t'égare: *il ne tardera guère*
A me venger de toi.

AIR.

Vaines frayeurs, ſombres préſages,
Ceſſez de troubler mon repos.
Les Dieux, en faveur d'un héros,
Me doivent des jours ſans nuages.
Le Ciel ne l'a pas, ſans deſſein,
Fait aborder ſur ces rivages.
Les vents, les flots & les orages
N'ont fait qu'obéir au deſtin.

Vaines frayeurs, ſombres préſages;
Ceſſez de troubler mon repos.
Je devrai des jours ſans nuages
Au ſoin que je prends d'un héros.

O toi, dont mon cœur eſt charmé;
Pardonne une erreur fugitive.
Je ne ſerois pas ſi craintive
Si tu n'étois pas tant aimé.

(*Le bruit de chaſſe recommence*).

Nous allons la revoir, cette grotte charmante;
Où Junon reçut nos ſermens;
Et le plus tendre des amans
Va bientôt raſſurer la plus ſenſible amante.

SCÈNE II.

DIDON, ELISE, PHÉNICE, COUR DE DIDON; *tous en habits de chaſſeurs & de chaſſereſſes, l'arc à la main, le carquois ſur l'épaule.*

CHŒUR.

LE cor nous appelle à la chaſſe.
Suivons la Reine dans les bois.
Qu'elle applaudiſſe à notre audace;
Qu'elle préſide à nos exploits.

Elle eſt Diane ſous les armes:
Les forêts tremblent à ſa voix.
Mais de Vénus elle a les charmes,
Lorſqu'elle a poſé ſon carquois.

Le cor nous appelle, &c. (*On danſe*).

SCÈNE III.

ENÉE, & les précédens.

ENÉE.

REINE, aux jeux de la paix il nous faut renoncer.
Un ſuperbe ennemi s'avance, & vous menace.
Par ſon Ambaſſadeur il ſe fait devancer ;
Et jamais avec plus d'audace
Un vainqueur n'oſa s'annoncer.

DIDON.

C'eſt Iarbe. Ce roi, que ma fierté dédaigne,
Vient ſe venger de mes mépris.
C'eſt ma main qu'il demande ; & ce n'eſt qu'à ce prix
Que dans ces murs naiſſans il permet que je règne.
Seule & ſans défenſeur, j'ai bravé ſon courroux ;
Eſpère-t-il que je le craigne,
Avec un vengeur tel que vous ?

ENÉE.

AIR.

Régnez en paix ſur ce rivage ;
Et repoſez-vous ſur ma foi.
Du Tyran qui vous fait la loi
J'abaiſſerai l'orgueil ſauvage.

Je vois des dangers à courir ;
Mais avec tranſport je m'y livre.
Si pour vous il eſt doux de vivre,
Pour vous il eſt beau de mourir.

DIDON (*aux Gardes*).

L'Ambaſſadeur d'Iarbe à mes yeux peut paroître.

ENÉE.

Le voici.

SCÈNE IV.

IARBE, ARASPE, ſuite d'Iarbe, DIDON, ENÉE, Cour de Didon.

Entrée d'Iarbe, ſur une marche. Didon eſt ſur ſon trône ; Eliſe & Enée à ſes côtés.

IARBE (*à Araſpe*).

(*bas*) GARDE-TOI de me faire connoître ;
(*haut*) Didon, je vous porte les vœux
Du roi du Numide & du More.
Il veut bien vous preſſer encore
De former avec lui les plus aimables nœuds.
Pour flatter l'orgueil d'une Reine,
Son empire & ſa main ſont d'un prix aſſez beau.
Penſez dans quel malheur un refus vous entraîne ;
Penſez qu'en ce moment, ou l'amour, ou la haine
Allume entre vous ſon flambeau.

Les peuples ſes ſujets viennent vous faire hommage
Des tréſors que le Ciel a mis en ſon pouvoir.

DIDON.

D'une ſainte amitié que ces dons ſoient le gage ;
De la main d'un grand Roi je puis les recevoir.
S'il oſe eſpérer davantage,
Didon ne veut rien lui devoir.

IARBE (*à Araſpe*).

J'aime ce ſuperbe courage.

(*Les ſujets d'Iarbe apportent leur offrande au pied du trône de Didon*).

ARASPE (*à Iarbe*).

Quelle dédaigneuſe fierté !

IARBE (*à Araſpe*).

Elle eſt fière ; mais elle eſt belle.
(*à Didon*).
Puis-je, au nom de mon Roi, parler en liberté ?
Aux cendres d'un époux quand, pour être fidelle,
Didon s'eſt refuſée à de nouveaux liens,
Iarbe, en l'admirant, n'a rien exigé d'elle.
Mais le bruit ſe répand que le chef des Troyens
Eſt l'époux qu'au trône elle appelle.
On dit que ſous ſes loix elle va ſe ranger ;
Que pour eux de l'hymen on prépare la fête.
Il ne ſouffrira point qu'un rival étranger

Vienne lui ravir ſa conquête ;
Et c'eſt de lui ſur-tout qu'il prétend ſe venger.

(*Enée va prendre la parole ; Didon le prévient*).

DIDON.

Sujet d'Iarbe, enfin c'eſt à vous de m'entendre.
De ſes reſſentimens j'ai prévu le danger,
Et ſans effroi je ſais l'attendre.
Sur le cœur de Didon il n'a rien à prétendre ;
Et ſi j'ai fait un choix, rien ne peut le changer.

IARBE.

Vous ignorez à quel ravage
Vous allez livrer ce rivage.

DIDON.

Je ſais qu'un héros me défend.

IARBE.

D'un Roi qui brûle de vous plaire,
Vous braverez moins la colère
Quand vous l'aurez vu triomphant.

DIDON.

Qu'il perde une vaine eſpérance.
Fidelle à mon choix ſans retour,
Je vois avec indifférence
Et ſa colère & ſon amour.

AIR.

Ni l'Amante ni la Reine,
Ne veut fléchir ſous ſa loi.
Je diſpoſe en ſouveraine
De mon empire & de moi.

Le droit affreux de la guerre
Ne s'étend pas ſur mon cœur ;
Et le vainqueur de la terre
Ne ſeroit pas mon vainqueur.

(*Didon ſe retire avec ſa Cour, Iarbe retient Enée*).

SCÈNE V.

ENÉE, IARBE, & ſa ſuite.

IARBE.

C'EST donc toi que Didon couronne ?

ENÉE.

J'ignore mon deſtin & le choix de Didon ;
Mais d'elle-même ici je prétends qu'elle ordonne.

IARBE.

Sais-tu que de mon Roi ſon empire eſt un don ?

ENÉE.

Qu'il laiſſe donc en paix les empires qu'il donne.

IARBE.

Téméraire ! eſt-ce ainſi qu'au plus beau ſang des
Dieux ?...

ENÉE.

Le ſang des Dieux m'anime, & n'a rien qui m'étonne.
Mais que veux-tu de moi ?

IARBE.

Que tu quittes ces lieux.

ENÉE.

Que je quitte ces lieux ! J'y reſte, pour attendre
Un ennemi digne de moi.
Tu peux l'annoncer à ton Roi.
Qu'il vienne me parler, je ſuis prêt à l'entendre.
(*Enée veut ſortir*).

IARBE.

Arrête, & ſois content : Iarbe eſt devant toi.

ENÉE.

Je n'ai donc plus rien à t'apprendre ;
Et Didon ſeule ici peut me donner la loi.

DUO.

IARBE.

Trop fier de ſa foibleſſe
Et d'un choix qui me bleſſe,
Crois-tu que je te laiſſe
Le maître de ſon cœur ?

ENÉE.

Didon ſera ſans ceſſe
Maîtreſſe de ſon cœur.

ENSEMBLE.

IARBE.

Crois-tu que je m'abaiſſe
A ſouffrir un vainqueur ?

ENÉE.

Crois-tu que je m'abaiſſe
A te céder un cœur ?

IARBE.

Triſte rebut du monde,
Foible jouet de l'onde,
Tu viens braver un Roi !

ENÉE.

Le Ciel dans mon naufrage,
M'a laiſſé mon courage ;
Et c'eſt aſſez pour moi.

IARBE.

Tu connois ma puiſſance ;
Implore ma bonté.

ENÉE.

Je défends l'innocence,
Et je ſers la beauté.

IARBE.

Dans peu d'inſtans, peut-être,
Je te ferai connoître
Si le Ciel t'a fait naître
Pour t'égaler à moi.

ENÉE.

Dans peu d'inſtans, peut-être,
Je te ferai connoître
Si le Ciel m'a fait naître
Pour fléchir devant toi.

(*Enée ſort*).

SCÈNE VI.

IARBE, ARASPE, ſuite d'Iarbe.

IARBE.

COURONS à la vengeance, Araſpe. — A quel outrage
Le ſort m'auroit-il réſervé? —
Un transfuge d'Aſie, échappé du naufrage!...
Et de Didon, par lui, le cœur m'eſt enlevé! —
Je l'ai vue; & jamais je n'avois éprouvé
Ce charme dangereux qui redouble ma rage. —
J'aime; un autre eſt aimé! D'un rival odieux
Mon malheur, ma honte eſt l'ouvrage!
Il n'en jouira point, j'en atteſte les Dieux.

AIR.

O Jupiter ! ô mon père !
Si l'affront que je reçoi
N'enflammoit pas ma colère ;
Serois-je digne de toi ?
Ton ſang n'obtient ſur la terre
Que des mépris inhumains !
Ah ! que n'ai-je le tonnerre
Qui repoſe dans tes mains !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre repréſente une place publique, où s'élèvent des édifices qui ne ſont pas encore achevés; ſur l'un des côtés, le veſtibule du temple de Junon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ENÉE, ELISE.

ENÉE.

Au noir chagrin qui me dévore,
Ne pénétrez-vous pas ce qu'exigent les Dieux ?
Je ſuis cher à Didon, je l'aime, je l'adore;
Et des pleurs, malgré moi, s'échappent de mes yeux.
Au noir chagrin qui me dévore,
Ne pénétrez-vous pas ce qu'exigent les Dieux ?

ELISE.

Cruel ! vous méditez de funeſtes adieux.

ENÉE.

Eliſe, il eſt trop vrai. Mais ſans honte & ſans crime ;
Je ſubirai mon triſte ſort ;
Et du moins, en quittant ce bord,
J'aurai vengé Didon du tyran qui l'opprime.

ELISE.

Vous allez donc l'abandonner !

ENÉE.

A d'éternels regrets je vais me condamner. —
Pour rendre la victoire à nos armes propice,
Les Troyens à leurs Dieux ont fait un ſacrifice.
On n'a vu ſur l'autel que des feux pâliſſans ;
La victime a pouſſé de lugubres accens ;
Et le prêtre alarmé, regardant l'Italie :
Peuple, a-t-il dit, *c'eſt-là que doit fumer l'encens.*
Rompez la chaîne qui vous lie ;
Appaiſez vos Dieux menaçans.

AIR.

Plaignez un Roi, plaignez un père,
A qui ſon deſtin fait la loi.
Suis-je, hélas, ſuis-je encore à moi ?
Didon me ſera toujours chère ;
Mais je ſuis père & je ſuis Roi.

Le ſort m'a promis l'Italie ;
Je la dois aux Troyens, je la dois à mon fils ;
Et ſur ces bords ſi je m'oublie,
Tous mes devoirs ſeront trahis.

C'eſt à vous de calmer, de conſoler la Reine.
Dites-lui que du Ciel l'inflexible rigueur
Me fait violence & m'entraîne.

ELISE.

Moi ! que je lui perce le cœur !
Non, non ! — Mais ce Roi qui l'adore,
Demande à la revoir; il revient ſur ſes pas.
Ceſſez de le braver; & s'il eſt tems encore,
Enée, à ſa fureur ne nous expoſez pas.
(*à part, en ſortant*).
De ce changement, qu'il ignore,
Que ne puis-je l'inſtruire, & déſarmer ſon bras !

SCÈNE II.

ENÉE *ſeul.*

Il croira donc que je lui cède ! —
Il va poſſéder tant d'appas ! —
Oui, plus heureux, qu'il les poſſède;
Et pour elle, & pour moi, je le ſouhaite, hélas ! —
Je le ſouhaite ! ô Dieux ! quel tourment pour mon ame ! —
Non, d'en être jaloux il ne m'eſt plus permis.
Je l'abandonne; & je frémis
Que l'amour dans ſon ſein n'allume une autre flamme !

AIR.

Non, je lui rends ſa liberté :
Son cœur ne doit plus ſe contraindre.
Hélas ! ce n'eſt pas ſa fierté,
C'eſt ſon amour que je dois craindre.
Je l'aurai trop bien mérité,
L'oubli de ce cœur irrité,
Pour avoir le droit de m'en plaindre.
Non, je lui rends ſa liberté.

SCÈNE III.

DIDON, ENÉE.

DIDON.

D'UN héros, ſur les cœurs, que l'exemple a d'empire !
Au milieu des dangers quelle audace il inſpire !
Tout mon peuple s'empreſſe à marcher ſur vos pas.
O d'un règne éclatant bienheureuſes prémices !
Enée, & que la gloire en a pour moi d'appas,
Lorſqu'elle naît ſous vos auſpices !

ENÉE.

Iarbe demande à vous voir ;
Déjà ſon orgueil ſe modère.

DIDON.

Qui peut le ramener ? Et quel eſt ſon eſpoir ?

ENÉE.

Juſqu'au dernier moment un malheureux eſpère.

DIDON.

Qui? Moi, le flatter! Moi ſouffrir
Qu'il eſpère qu'un jour à ſes vœux je réponde!
Non, quand il auroit à m'offrir
Le trône & le ſceptre du monde. —
D'une guerre ſanglante il nous a menacés;
Je l'attends. — Vos dangers vont me remplir d'alarmes:
Mais, ces cruels momens paſſés,
Ah! combien la victoire aura pour moi de charmes! —
Quel bonheur! ces bienfaits tant de fois retracés,
Par un ſeul aujourd'hui ſeront tous effacés.
Je n'aurai plus ſur vous ce pénible avantage:
De vos mains, à mon tour, je vais tout recevoir:
Ma gloire, mon repos, le ſalut de Carthage,
C'eſt moi qui vais tout vous devoir.

AIR.

Ah! que je fus bien inſpirée,
Quand je vous reçus dans ma cour!
O digne fils de Cythérée!
Combien je rends grace à l'amour!

J'ai beau le voir, je crois à peine
Ce que Vénus a fait pour moi.
Aux malheurs cauſés par Hélène,
Il eſt donc vrai que je vous doi!
Ah! que je fus, *&c.*

ENÉE (*à part*).

Hélas!

DIDON.

Vous ſoupirez! Quel funeſte nuage!

ENÉE.

Les Dieux me ſont témoins que l'abſence, le tems,
Rien ne peut de mon cœur effacer votre image;
Que je brûle pour vous des feux les plus conſtans.

DIDON.

Je n'ai jamais douté d'une ſi belle flamme.
Pourquoi m'en aſſurer? Ah! laiſſons les ſermens
Aux vulgaires amans.
Un regard, un ſoupir, c'eſt aſſez pour mon ame. —
Un trouble, hélas, plus dévorant,
Me retrace aujourd'hui le malheur de Pergame.
Je vous expoſe, Enée, au péril le plus grand:
Je le vois, j'en frémis: l'aveugle ſort des armes,
Peut condamner mes yeux à d'éternelles larmes. —
Je veux, ſi tel eſt mon malheur,
D'un injuſte reproche au moins ſauver ma cendre;
Et, ſans rougir de ma douleur,
Dans la tombe, avec vous, avoir droit de deſcendre. —
J'aſſemble ici mon peuple, & je veux devant tous
Conſacrer vos bienfaits & ma reconnoiſſance;
Je veux que mon vengeur, armé de ma puiſſance,
Porte dans les combats le nom de mon époux. —

Tandis

Tandis que la pompe s'apprête,
Annoncez aux Troyens la fin de leurs travaux ;
Et revenez, dans cette fête,
Triompher de tous vos rivaux.

ENÉE (*à part*).

Je devrois.... je ne puis.... Quels ſupplices nouveaux !

SCÈNE IV.

IARBE, DIDON.

IARBE.

L'AMOUR a, dans mon cœur, ſuſpendu la vengeance ;
Mais, Didon, le ſang va couler.
Pour la dernière fois, écoutez en ſilence
Ce que je viens vous révéler.
Ce Troyen, ce transfuge, Enée eſt un perfide.

DIDON.

Enée !

IARBE.

Il vous expoſe à mon reſſentiment ;
Il ſe pare à vos yeux d'une audace intrépide,
Il me défie inſolemment ;
Eh bien, tout occupé de ſa fuite prochaine,
Le lâche, en flattant votre erreur,
Va s'échapper de votre chaîne,
Et ſe ſouſtraire à ma fureur.

DIDON.

Allez, Iarbe, allez, vous connoîtrez Enée;
Vous ſaurez ſi Didon ſe voit abandonnée.
Aujourd'hui, dans ce temple, il m'engage ſa foi;
On allume pour nous les flambeaux d'hyménée.
Jugez s'il ſe prépare à s'éloigner de moi.

IARBE.

C'eſt donc à moi qu'on en impoſe !

DIDON.

Vous connoiſſez l'envie, & daignez l'écouter !

IARBE.

Pour cet hymen fatal ainſi tout ſe diſpoſe !
Didon, conſultez-vous avant de le hâter.

DIDON.

Sur la foi d'un héros tout mon cœur ſe repoſe :
Je n'ai plus rien à conſulter.

IARBE.

Tremblez donc, il eſt tems : mes coups vont éclater;

AIR.

Je veux les voir réduire en cendre,
Ces murs où l'on m'oſe inſulter.
Du trône où je devois monter,
Je vous forcerai de deſcendre.
Je veux les voir réduire en cendre;
Ces murs où l'on m'oſe inſulter.

Je veux, qu'errant ſur ce rivage;
Et ne rencontrant ſur ſes pas
Qu'un déſert aride & ſauvage,
L'étranger demande Carthage,
La cherche & ne la trouve pas.

(*Il ſort*).

SCÈNE V.

DIDON (*ſeule*).

QUELLE noirceur! Enée infidèle & parjure! —
C'eſt à moi d'expier cette coupable injure.

SCÈNE VI.

DIDON, ÉLISE, Cour de Didon, Peuple de Carthage, & puis ENÉE & ſes Troyens.

DIDON.

PEUPLE, un héros du ſang des Dieux
Embraſſe aujourd'hui ma défenſe.
Sans lui, ce fier tyran que ma grandeur offenſe,
Étendoit juſqu'à vous ſon empire odieux.

En m'impoſant la loi d'un ſecond hyménée,
Je vois qu'on prétend m'aſſervir ;
(*Enée paroît ſuivi de ſes Troyens*).
Et je remets aux mains d'Enée
Le ſceptre qu'on veut me ravir.

Au fils d'une grande Déeſſe,
Rendez un hommage éclatant.
A la victoire qui l'attend,
Préparez-vous, brave jeuneſſe.

CHŒUR.

Au fils d'une grande Déeſſe,
Rendons un hommage éclatant.

CHŒUR DE FEMMES.

A la victoire qui l'attend,
Préparez-vous, brave jeuneſſe.

PETIT CHŒUR D'HOMMES.

De la noble ardeur qui nous preſſe,
Notre héros ſera content.

CHŒUR DE TROYENS, (*bas à Enée*).

Des Dieux accomplis la promeſſe.
Tu ſais quel deſtin nous attend.
Ton fils réclame ta tendreſſe.
Ne vois que lui dans cet inſtant.

DIDON (*à part*).

Quel eſt le trouble qui le preſſe ?
Il ſemble interdit & flottant.

ENÉE (*à part*).

Cachons le trouble qui me preſſe.
O Dieux ! ſi Didon les entend !

GRAND CHŒUR DE TYRIENS.

Au fils d'une grande Déeſſe,
Rendons un hommage éclatant.
Qu'il règne & triomphe ſans ceſſe.
Juſqu'aux Cieux ſa gloire s'étend.

CHŒUR DE TROYENS (*bas à Enée*).

Des Dieux accomplis la promeſſe.
Tu ſais quel deſtin nous attend.

ENÉE.

Reine, & vous, Tyriens, ceſſez, ceſſez de croire
Qu'avant de mériter mon bonheur & ma gloire,
Au rang qui m'eſt offert je conſente à m'aſſeoir.
(*à Didon*) (*au Peuple*).
Vous ſervir, vous défendre eſt mon premier devoir.
Le reſte eſt mon triomphe ; il ſuivra ma victoire.

DIDON (*à part*).

Dieux ! qu'entends-je ? mon cœur frémit d'être éclairé.
(*bas à Enée*).
D'où naît ce changement qui me glace de crainte ?
Venez, raſſurez-moi ; l'autel eſt préparé.

ENÉE (*à part*).

Que lui dirai-je, hélas ? O mortelle contrainte !

DIDON (*à ſa Cour & au Peuple*).

Laiſſez-nous.

SCÈNE VII.

DIDON, ENÉE, ELISE.

DIDON.

Notre hymen eſt par vous différé !

ENÉE.

Aux Troyens, à mon fils je dois un autre empire.

DIDON.

Malheureuſe ! Achevez. A peine je reſpire.

ENÉE.

Tel eſt l'ordre des Dieux. C'eſt à moi d'accomplir
Cette loi, pour nos cœurs ſi fatale & ſi dure ;
Et je ſuis impie & parjure,
Si rebelle à mon ſort, je tarde à le remplir.

DIDON.

Il eſt donc vrai !

ENÉE.

Jugez des tourmens que j'endure.
A peine le ſommeil appeſantit mes yeux ;
L'ombre d'un père m'épouvante.
Je l'entends, je la vois plaintive, menaçante ;
Preſſer nos funeſtes adieux.

DIDON.

Ah ! ſi l'erreur d'un ſonge effrayoit une amante ;
Que ne m'ont point prédit les enfers & les cieux ?
J'ai tout bravé pour vous ; & voilà comme on aime.
Mais, que dis-je ? Les Dieux, dans leur bonheur ſuprême,
Des amours des mortels daignent-ils s'occuper ?
Non, non, vous voulez m'échapper ;
Mon ſeul ennemi c'eſt vous-même.
Vous cherchez un empire ! Et ne l'avez-vous pas ?
Votre peuple eſt le mien ; mes ſujets ſont les vôtres.
Vous parlez de ſermens ! crédule amante ! Hélas !
Il en eſt donc pour vous de plus ſaints que les nôtres.

ENÉE (*à part*).

O devoir ! ô tendreſſe ! ô pénibles combats !

DUO qui finit en TRIO.

DIDON (*à Enée*).

Tu ſais ſi mon cœur eſt ſenſible ;
Epargne-moi, s'il eſt poſſible.
Veux-tu m'accabler de douleur ?

ENÉE (*au Ciel*).

Tu vois ſi ſon cœur eſt ſenſible ;
Epargnez-la, Ciel inflexible !
Veux-tu l'accabler de douleur ?

ENSEMBLE.

Au lieu d'un bonheur ſi paiſible ;
Dieux ! quel abîme de malheur !

DIDON.

Tu veux me fuir !

ENÉE.

Ah ! quel ſupplice !

DIDON.

Tu veux me fuir !

ENÉE.

Tel eſt mon ſort.
Mon cœur n'en eſt point le complice.

DIDON.

C'eſt toi, cruel, qui veux ma mort.
Regarde-moi : vois ton ouvrage.
(*Eliſe la ſoutient défaillante*).

ENÉE.

O Dieux ! la pâleur du trépas !

ELISE.

Cruel ! as-tu l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras ?

ENÉE.

Et moi j'aurois l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras !
Grands Dieux ! vous ne l'ordonnez pas.
(*à Didon*).
Ouvrez les yeux.

DIDON.

Vois ton ouvrage.

ENÉE.

Vivez.

DIDON.

Pourquoi vivrois-je, hélas ?
Pour voir ton crime & mon outrage !
Laiſſe-moi mourir dans ſes bras.

ELISE.

Cruel ! as-tu l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras ?

ENÉE.

Et moi j'aurois l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras !

DIDON.

Sans voir ton crime & mon outrage,
Laiſſe-moi mourir dans ſes bras.

SCÈNE VIII.

DIDON, ENÉE, ELISE, TYRIENS ET TROYENS.

CHŒUR.

AUX armes! les Maures s'avancent.

Femmes. Enfans des Dieux, défendez-nous.

Hommes. Enfans des Dieux, commandez-nous.

TOUS.

Aux armes! les Maures s'avancent;
Déjà leurs ravages commencent.

Femmes. Qu'ils ſoient diſperſés devant vous.

Hommes. Qu'ils ſoient renverſés ſous nos coups.

ENÉE (*à Didon*).

Calmez de trop vives alarmes:
Ce bras va combattre pour vous.
Aux armes!

CHŒUR.

Aux armes, aux armes!

Femmes. Enfans des Dieux, défendez-nous.

Hommes. Enfans des Dieux, commandez-nous.

DIDON, ELISE, ENÉE.

Dieux! juſtes Dieux! ſecondez-nous.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théâtre repréſente le périſtile du palais de Didon; ſur l'un des côtés, le tombeau de Sichée, & ſur le tombeau, ſa ſtatue. Au fond, à travers les colonnes, on voit la Mer, & un coin du Port de Carthage.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDON, ELISE.

DIDON.

NON, ce n'eſt plus pour moi, c'eſt pour lui que je crains.
Eliſe, il eſt ſenſible; il me ſera fidèle.
Le parjure eſt trop vil pour une ame ſi belle;
Et nos cœurs ſont liés par les nœuds les plus ſaints.
Les Dieux ont pu vouloir le ravir à mes larmes;
Je fléchirai les Dieux : ils plaindront deux amans.
N'ont-ils pas reçu nos ſermens ?

N'ont-ils pas de l'amour reſſenti les alarmes ?
Ils ſeront touchés de mes pleurs ;
Et mon empire & moi protégés par ſes armes ;
Nous oublierons tous nos malheurs.

AIR.

Hélas ! pour nous il s'expoſe ;
Et c'eſt moi qui ſuis la cauſe
Des dangers qu'il va courir.
Dieux ! ſi la main d'un barbare !...
Je me trouble, je m'égare,
D'effroi je me ſens mourir.

Ah ! qu'il vive, & que la gloire
Le rende aux vœux de mon cœur.
Je ne veux de la victoire
Que le retour du vainqueur.

(*Bruit de victoire*).

Il revient, je l'eſpère, & ce bruit me l'annonce.
Eliſe ! en ma faveur c'eſt le Ciel qui prononce.

SCÈNE II.

ELISE, DIDON, ENÉE & ſes Guerriers; Peuple de Carthage.

CHŒUR (*hors du théâtre*).

VICTOIRE! Ils ſont défaits. Le Maure a ſuccombé.
Sous les coups du Troyen le Numide eſt tombé.

(*Marche triomphale*).

CHŒUR.

Dieux des Troyens, Dieux de Carthage;
Pour nous vous avez combattu.
L'amour enflammoit le courage;
La gloire a ſuivi la vertu.
Vive un héros vaillant & ſage!
L'amour enflammoit ſon courage;
La gloire a ſuivi la vertu.

DIDON (*à Enée*).

Ah! le beau jour pour vous! le beau jour pour moi-même!
Je dois tout au héros que j'aime.

ENÉE.

Pouvois-je, en combattant, ne pas vaincre en ce jour?
Je ſervois la beauté, la juſtice & l'amour.

(*Sur la repriſe de la marche, les Guerriers & le Peuple ſe retirent*).

SCÈNE III.

DIDON, ENÉE, ELISE, PHÉNICE.

DIDON (*à Enée*).

Au comble de la gloire, au milieu des plaiſirs,
Quand rien ne manque à nos deſirs,
Enée! ah! de quels yeux tu revois ton amante!

ENÉE.

Le fils de Jupiter eſt tombé ſous mes coups:
Ce Dieu, pour le venger, me ſépare de vous.
A peine de ſon ſang la terre étoit fumante,
Le tonnerre a grondé dans les plaines de l'air;
Du haut des Cieux Mercure eſt deſcendu lui-même,
Et m'a dicté la loi ſuprême
Que me preſcrivoit Jupiter.
Didon, ce n'eſt point un preſtige.

DIDON, *indignée*.

Non, c'eſt un indigne détour.

ENÉE.

Ah! croyez....

DIDON.

Laiſſe-moi, va, laiſſe-moi, te dis-je.
Tu peux m'abandonner; tu le peux ſans retour.
Tu crois dans ces climats ta gloire enſevelie;
Tu brûles de voir l'Italie.
Je ne te retiens plus. Quel prix de tant d'amour!

Perfide! en me voyant ſi foible, ſi crédule,
Que ne m'annonçois-tu ton funeſte deſſein?
Indigne du feu qui me brûle,
Pourquoi l'avoir toi-même allumé dans mon ſein?
Aux mânes d'un époux tu me rends infidelle;
Tu me fais de vingt Rois bleſſer l'orgueil jaloux;
Pour toi ſeul.... mais faut-il que je te les rappelle,
Ces bienfaits, dont l'oubli m'auroit été ſi doux?

ENÉE.

AIR.

Vous le ſavez, Dieux que j'atteſte,
Si je veux ſurvivre à mon ſort.
Le ſeul aſyle qui me reſte,
Mon dernier eſpoir, c'eſt la mort.
(*à Didon*).
Je vais, traînant par-tout ma chaîne,
M'offrir à des dangers nouveaux;
Et ſi j'emporte votre haine,
Rien ne manque plus à mes maux.

DIDON.

Qu'ai-je donc fait, cruel, à tes Dieux, à toi-même;
Pour déchirer un cœur qui t'aime?
Ai-je embraſé les murs qui t'ont donné le jour?
Ai-je eu part au crime d'Hélène?
De vingt rois, dans l'Elide, ai-je allumé la haine?
Mon crime, hélas! c'eſt mon amour.

AIR.

Ah! prends pitié de ma foibleſſe;
Et du déſeſpoir où je ſuis.
Qui conſolera mes ennuis,
Si ta cruauté me délaiſſe?
J'en mourrai, tu n'en peux douter;
Et cette mort ſera ſanglante.
Daigne au moins, ah! daigne écouter
Les derniers ſoupirs d'une amante,
Que pour jamais tu vas quitter.

ENÉE.

Dans ce cœur malheureux que ne pouvez-vous lire!

DIDON.

Non, je le vois, ton cœur n'a plus rien à me dire.
Eh bien, je me ſoumets à mon ſort rigoureux.
Oui, je ſens qu'un héros ſe doit aux vœux du monde;
La gloire, la grandeur promiſe à vos neveux,
Tout impoſe ſilence à ma douleur profonde.

Rempliſſez

Rempliſſez vos deſtins, j'y conſens, je le veux ;
Mais du moins attendez un vent qui vous ſeconde.
Sous le coup qui me frappe accablée aujourd'hui,
Contre un malheur ſi grand j'ai beſoin d'aſſiſtance :
Ne me laiſſez pas ſans appui.
Votre invincible cœur m'enſeigne la conſtance ;
Et je veux l'apprendre de lui.

ENÉE.

Didon, plus je diffère, & plus le mal augmente.
N'attirons pas ſur nous la colère d'un Dieu.

DIDON.

Eh quoi ! vous refuſez aux larmes d'une amante
Quelques jours, que va ſuivre un éternel adieu !

ENÉE.

Laiſſez-moi le malheur qui me ſuit en tout lieu.

DIDON.

Va, pour ta courſe vagabonde,
Hâte-toi de tout préparer.
Remonte ſur ces mers, qui nous vont ſéparer ;
Va chercher l'Italie, errant au gré de l'onde.
Il ſaura me venger, ce perfide élément.
Triſte jouet des flots, des vents & de l'orage,
Environné d'écueils, menacé du naufrage,
Tu te repentiras, dans ce fatal moment,
D'avoir abandonné le tranquille rivage,
Où l'amour t'auroit fait un deſtin ſi charmant !

Tu nommeras Didon, préſente à ta penſée ;
Tu gémiras, ingrat, de l'avoir offenſée ;
Tu l'appelleras vainement.

ENÉE.

Quelques dangers que me prépare
Le ſort qui m'accable aujourd'hui ;
Un cœur qui de vous ſe ſépare,
N'a plus rien à craindre de lui.

DIDON.

C'en eſt donc fait, Enée ? — O funeſte ſilence ! —
L'inſenſible ! — Et Vénus te donna la naiſſance !
Non, par les tigres allaité,
Ton cœur en a la cruauté.
Délivre-moi de ta préſence,
Fuis. Mais tremble, cruel ! mon ombre te ſuivra.
A toute heure, en tout lieu, fût-ce au bout de la terre,
Je te livre en mourant une éternelle guerre,
Et ma fureur me ſurvivra.
Puiſſent renaître de ma cendre
Des vengeurs altérés du ſang de tes neveux.
Qu'ils portent le fer & les feux
Au rivage où tu vas deſcendre ;
C'eſt-là le dernier de mes vœux.

(*Elle ſort.*)

ENÉE.

Ah ! dans la fureur qui l'anime,
Qne ne peut de ſon cœur tout le feu s'exhaler !

SCÈNE IV.

ENÉE, *ſeul.*

IMPEXORABLES Dieux! regardez la victime
Que vous me forcez d'immoler.
Dieux, témoins des ſermens que je dois violer,
Puis-je vous obéir ? Le puis-je, hélas, ſans crime ?
(*Le tonnerre gronde*).
Mais j'implore; & vous menacez.
(*Le tonnerre redouble; & du ſein de la terre s'élève l'ombre d'Anchiſe, enveloppée d'un long voile de pourpre, & environnée d'une vapeur que ſillonnent les feux du ciel*).
Que vois-je ? L'ombre de mon père !
Approchons. Je frémis. Tous mes ſens ſont glacés.
Mon père! ai-je des Dieux mérité la colère ?

L'OMBRE.

Le Ciel commande. Obéiſſez.

ENÉE.

Hélas ! au déſeſpoir je réduis une Reine ;
De qui la bonté ſouveraine
A ſauvé d'Ilium les débris diſperſés.

L'OMBRE.

Le Ciel commande. Obéiſſez.

(*L'Ombre diſparoît au bruit du tonnerre*).

ENÉE.

Cédons au pouvoir qui m'entraîne,
Dieux terribles, vous m'y forcez.

(*Il ſort*).

SCÈNE V.

HOMMES & FEMMES traverſant le veſtibule du Palais.

CHŒUR.

LE Ciel nous déclare la guerre ;
Le Ciel tonne à coups redoublés.
Fuyons. Ces murs ſont ébranlés
Juſque dans le ſein de la terre.
Le Ciel nous déclare la guerre ;
Le Ciel tonne à coups redoublés.

SCÈNE VI.

DIDON, PHÉNICE.

DIDON.

QUE m'annonce le Ciel par la voix du tonnerre ?
Enée !... O Dieux ! Que vois-je ? Il part, il fend les eaux !
Tyriens, accourez, embraſez ſes vaiſſeaux. —
Déſeſpoir impuiſſant ! rage vaine & tardive !
Il m'échappe ! — Il falloit l'enchaîner ſur la rive,
Brûler ſa flotte, avant qu'elle pût s'éloigner,
Dans le ſang de ſon fils, dans ſon ſang me baigner,
Enfin mourir vengée ; ou du moins, en captive,
Le ſuivre où le deſtin le condamne à régner. —
(*à part*).
Plus d'eſpoir. Il eſt tems que mon tourment finiſſe.
Mais, pour tromper ma ſœur, il faut diſſimuler. —
(*à Phénice*).
A des mânes plaintifs je dois un ſacrifice ;
Au prêtre de Pluton je demande à parler.
Va, ma chère Phénice,
Et le fais appeller.

(*Phénice ſort.*)

SCÈNE VII.

DIDON, *ſeule.*

Je veux mourir. Je veux, pour déchirer ſon ame,
Le rendre témoin de ma mort.
Je veux qu'en s'éloignant de ce funeſte bord,
Le bûcher de Didon l'éclaire de ſa flamme. —
Il ſentira peut-être au moins quelque remords.

SCÈNE VIII.

DIDON, ÉLISE, PRÊTRES DE PLUTON, PHÉNICE, autres Suivantes de Didon.

DIDON.

Il eſt parti, ma ſœur. — O toi, qui me condamnes,
Ombre de mon époux, ceſſe de murmurer. —
(*Marche des Prêtres de Pluton*).
Qu'on prépare un autel; je veux fléchir ſes mânes.
(*On apporte un autel*).
Que le bûcher s'élève; & que ſans différer,
J'y brûle d'un ingrat les dépouilles profanes.
(*le bûcher s'élève*).
Sur ce bûcher, ma ſœur, que je veux allumer,
Pour détruire à jamais un ſouvenir funeſte,
Nous allons du Troyen dépoſer ce qui reſte,
Et l'y voir conſumer.
(*à ſes femmes*).
Qu'on m'apporte en ce lieu ſes dépouilles, ſes armes;
Je veux, ſur le bûcher, les placer de ma main.

(*Phénice & les autres Suivantes de Didon, vont chercher les dépouilles & les armes d'Enée*).

SCÈNE IX.

DIDON, ÉLISE, PRÊTRES DE PLUTON.

DIDON.

MA sœur, embrassez-moi. Je vais trouver enfin
Le repos après tant d'alarmes.

ELISE.

Ah ! puissiez-vous bientôt le goûter dans mon sein !

SCÈNE X.

(*Les femmes, suivantes de Didon, apportent les dépouilles & les armes d'Enée.*)

DIDON, ÉLISE, PRÊTRES DE PLUTON, PHÉNICE, & autres Suivantes de Didon.

CHŒUR DES PRÊTRES.

APPAISEZ-VOUS, mânes terribles,
Mânes irrités d'un héros.
Dieu de l'oubli, Dieu du repos,

Rends à Didon des jours paiſibles ;
Répands ſur elle ces pavots
Qui des cœurs gémiſſans calment les ſoins pénibles.

(*Sur la fin du chœur, Didon reçoit des mains de ſes Femmes les dépouilles & les armes d'Enée, les place ſur le bûcher, & y monte elle-même*).

DIDON (*ſur le bûcher*).

Toi que j'ai tant aimé, qui m'as fait tant ſouffrir ;
Hélas ! que n'avois-je à t'offrir
Cet empire éclatant où le deſtin t'appelle !
Pardonne à ma douleur cruelle
Les vœux inſenſés que j'ai faits.
Dieux ! oubliez-les à jamais.

(*Elle ſe frappe de l'épée d'Enée*).

Eliſe & Phénice montent ſur le bûcher, & ſoutiennent dans leurs bras Didon mourante.

CHŒUR.

O Ciel ! ô Reine infortunée !
O jour de douleur & d'effroi !

LES PRÊTRES.

Inexorable deſtinée,
Quelle eſt la rigueur de ta loi !

DIDON.

Adieu, mon cher Enée,
Mon dernier ſoupir eſt pour toi.

(*Le Grand-Prêtre de Pluton allume le bûcher*).

SCÈNE XI.

LE PEUPLE DE CARTHAGE
& les préeédens.

LE PEUPLE.

O Ciel! ô Reine infortunée!
O jour de douleur & d'effroi!

LES FEMMES.

Elle s'eſt vue abandonnée.
Un perfide a trahi ſa foi.

LE PEUPLE.

A cette race criminelle
Jurons une guerre éternelle.
Oui, jurons-la ſur ce bûcher.

Oui, quelque bord qui vous recèle,
Troyens, nous irons vous chercher.
A cette race criminelle,
Juſqu'aux enfers, guerre éternelle !
Nous la jurons ſur ce bûcher.

Fin du troiſième & dernier Acte.

FIN DU TOME PREMIER.

584318